This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06736475 6

5766

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND TILDEN FOUNDATIONS

THE SPINGARN COLLECTION
OF
CRITICISM AND LITERARY THEORY
PRESENTED BY
J. E. SPINGARN

NADB
Mercier

(Mercier)
NADB

NADE

Il a plu à l'auteur de rassembler sous ce titre fantasque plusieurs de ses opuscules. Il a donné à cet ouvrage le format du *Tableau de Paris* en huit volumes, & des *Portraits des rois de France* en quatre volumes. C'est sous ces mêmes format & caractere qu'il fera imprimer la collection de ses œuvres. On peut les acquérir successivement, sans craindre qu'il y ait aucune différence dans l'exécution ; & l'on recevra à certaines époques les titres généraux.

L'An deux mille quatre cent quarante, nouvelle édition très-augmentée & en trois volumes, sera imprimé grand *in*-8°.

Si le public ne veut pas être trompé de toute maniere par tant de contrefacteurs ineptes, il doit s'adresser aux Sociétés Typographiques de Neuchatel en Suisse, dont les éditions sont les seules avouées par l'auteur.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
274065A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1923 L

MON BONNET

DE NUIT.

AVANT-PROPOS.

J'AI contracté l'habitude de mettre par écrit tous les ſoirs, avant de me coucher, ce qui me reſte de l'impreſſion de la journée. Ma plume eſt prête; & ce que j'ai vu, ſenti, ce que j'ai penſé, entendu, *enfin* le réſultat de mes lectures & de mes converſations, tout ſe couche ſur le papier.

Qu'il eſt doux de converſer ſeul avec le bout de ſa plume, ſon bonnet de nuit ſur la tête! On eſt maître de ſes idées, de ſes

expreſſions ; on frappe ſa penſée à ſa maniere ; on n'apperçoit plus le critique ni le puriſte ; on écrit abondamment, & non ſans volupté.

Quoi de plus utile que de ſe rappeller tout ce qu'on a éprouvé, de dicter un arrêt quelconque ſur les événemens, &, ce qui touche le plus l'amour-propre d'un auteur, ſur les raiſonnemens qui circulent ? Graves ariſtarques, ah, laiſſez-moi ma plume tous les ſoirs une heure avant que je m'endorme !

Quelquefois les rapports les plus plaiſans s'offrent à mon eſprit. Alors je ris, comme Démocrite, de la folie humaine, & je prononce pour moi ſeul, diſtribuant le blâme & la renommée, diſant en moi-même : Tel qui a parlé bien haut & en beau langage, ne ſavoit ce qu'il diſoit, & tel de l'aſſemblée qu'on n'a point écouté, a dit le mot vrai.

Enfin, dans le ſilence de la nuit ma plume m'a préparé à mon réveil une nouvelle jouiſſance du jour écoulé : il n'eſt pas tout-à-fait anéanti pour moi, ce jour perdu pour tant d'autres.

Comme j'aime ce genre d'écrire, je me plais à le continuer. Il faut qu'un auteur se paie d'avance de ses mains, s'il ne veut pas se réduire au rôle d'un créancier abusé; car on ne reçoit quelquefois rien de ce public dédaigneux & frivole, qui nous juge si arbitrairement, & qui, soit qu'il nous loue ou qu'il nous déprécie, n'est jamais à notre mesure. Il est bon de se satisfaire dans la forme, dans le ton, dans le style, & jusques dans le titre que l'on donne à son livre.

Avec ces principes, on ne crie point après l'ingratitude & l'injustice du siecle qui ne vous entend point; on ne se voit plus d'ennemis ni d'envieux; on dédaigne les injures des connoisseurs à gages; on a écrit ce qu'on a voulu sans gêne & sans réserve. Après cela, le public prononce comme il l'entend. Chacun a été libre; chacun peut compter sa jouissance.

Or je maintiens que celle de l'auteur est de faire à sa guise. Il seroit dupe, s'il n'usoit pas du droit de servir le public ainsi qu'il l'entend, & non comme celui-ci l'exige impérieusement.

Qu'il est doux, la tête sur l'oreiller, de se dire : J'ai rempli ma vocation; & quand je donne au public beaucoup plus que je n'en reçois, il m'est redevable : il est en masse mon débiteur, & je ne suis pas le sien. Je lui ai procuré des sensations agréables, & que peut-il ajouter à celles que j'ai ressenties en écrivant ?

OCÉAN.

AUJOURD'HUI pour la premiere fois de ma vie j'ai vu l'Océan, ou le vieux Neptune des anciens, qui l'ont peint armé du trident dont il perce le flanc de la terre. L'image est vraiment juste : l'Océan paroît le despote du globe. Malgré cette force inconnue qui brise la fureur de ses vagues contre le sable des rivages, il paroît qu'il a franchi impétueusement ses limites à certains intervalles, dont l'empreinte est encore reconnoissable. Elles sont gravées sur les fibres des cerveaux humains, ces terreurs des anciens bouleverse-

mens, trop bien justifiées par une tradition non interrompue & par la trace visible & profonde des ruines & des dévastations qui hérissent la surface de la terre. Elle paroît, à la premiere inspection, horriblement déchirée de tous côtés par l'élément terrible qui la ronge, la mine, en souleve diverses parties, & abyme dans ses gouffres, à différentes époques plus ou moins reculées, des portions de terrein qui soutenoient des villes, & quelquefois des royaumes. Ce n'est, pour ainsi dire, qu'une foible croûte qui couvre les gros ossemens & la charpente du globe. Elle est brisée par les volcans comme une voûte fragile; & dans ces crevasses que le feu a ouvertes, les torrens viennent porter leurs inondations & opérer ces énormes & larges scissures qui creusent des golfes & des lacs, où reposoit le fondement majestueux des montagnes. Leurs pointes affaissées ne forment plus alors qu'une isle qui se couvre lentement d'un peu de verdure à la place des neiges entassées qui les surchargeoient.

Mais il n'y a que l'œil qui voit les fiecles comme les inftans, qui peut compter les révolutions fubites que le globe a effuyées. L'équilibre des eaux n'a pu fe maintenir fur un théatre mobile, emporté perpétuellement d'occident en orient, & foumis encore au mouvement des cieux. Auffi lent que les fiecles, ce mouvement n'a point échappé à la fagacité moderne de l'homme. La terre a une tendance vifible à redreffer fon axe, dérangé fans doute par quelqu'antique révolution. L'activité de tous ces grands corps environnans & pefant fans ceffe fur elle, doit déplacer l'Océan & promener fucceffivement fes flots fur tous les points qu'ils peuvent couvrir.

Faut-il donc s'étonner fi le fuperbe éléphant, qui vit fous les magnifiques ombrages de l'Afie, a laiffé fes dépouilles dans les flancs aujourd'hui glacés de la Sibérie? Le fein des montagnes offre des poiffons pétrifiés; les abymes rendent des coquillages qui n'ont perdu ni leur nuance, ni leur couleur; les

déferts de fable préfentent des veftiges de villes maritimes; des forêts entieres enfin font enfevelies fous des couches de pierres qui fe font formées avec le tems fur leurs cimes. Tout dit que l'Océan a difpofé en fouverain de cette terre, fon domaine, fur lequel il reprend à fon gré fes inévitables droits. La main du brave Hollandois, qui a repouffé la tyrannie & l'Océan, ne pourra pas toujours, hélas ! enchaîner ce furieux defpote. O jour défaftreux, où fes digues feront brifées; où cette magnifique république, vigilante, laborieufe, fage, économe, difparoîtra de deffus le globe; où les flots effaceront le plus beau monument du courage & de l'induftrie ! Eloigne ce moment, divine Providence ! & fi les loix éternelles que tu as établies ne peuvent paffer fans effet, fufpends-les du moins, & recule cette irruption dévorante !

Les loix phyfiques ont dans leur cours une force infurmontable : comment cet amas immenfe d'eaux, qui, joint à la maffe de la pefanteur la force diffolvante, force non

moins active, n'auroit-il pas les effets les plus extraordinaires & les plus rapides ?

L'Océan, toujours balancé, peut-il reposer dans une inertie stagnante ? Il faut qu'il délaie incessamment notre argille, & son sein avide paroît appeller toutes les richesses de la terre. Aussi le contour des montagnes semble nous dire : Ici a coulé ce fluide qui nous ceignoit d'une pression égale. Tout offre aux yeux les traces du combat éternel de deux élémens rivaux, faits cependant pour être unis.

Vous avez apperçu les ravages de l'Océan, voyez ses bienfaits. Lien des peuples, il rend tous les climats mutuellement tributaires de leurs dons respectifs. Deux mondes éloignés sont fondus en un ; les flots ne semblent baigner indifféremment toutes les côtes & ne rouler sur toutes les plages, que pour inviter l'homme à se confier à leur fluctuation, qui va le porter en un clin-d'œil sur des rives opposées. Contemplez ensuite le plus hardi, le plus étonnant ouvrage du génie audacieux de l'homme, ce pont mobile, ce vaisseau

que la hache retentissante construit dans un port. A la vue de cette frêle machine, vous vous étonnez comment elle osera affronter tous les dangers qui l'attendent sur le perfide élément : mais elle le domtera ; elle assujettira & l'onde qui menace de l'engloutir, & le vent qui menace de la briser contre les écueils ; elle fera obéir ces élémens destructeurs, en emprisonnant l'un dans la direction de ses voiles, & en fendant l'autre sous la courbure d'une coupe ingénieuse ; le poisson monstrueux, organisé par la nature pour vivre dans les flots, ne paroît pas plus maître de l'Océan que cette machine inanimée que guide la foible main de l'homme. Victorieux, il va voler sur le sein des eaux avec une sécurité comparable à celle du char qui roule sur un terrein uni & solide.

Mais que de combinaisons il a fallu faire avant qu'elle ait reçu ses mâts, ses voiles, ses cordages ! Le pavillon est arboré ; que de connoissances nouvelles pour la diriger ! Est-il sous le ciel un spectacle plus intéressant, &

qui mette dans un plus beau jour la dignité de l'homme ?

Si le philoſophe regrette de voir un ſi ſuperbe édifice ne ſervir le plus ſouvent qu'à la cupidité, & tranſmettre les fers de l'eſclavage aux régions les plus lointaines, qu'il ſache que la baſſeſſe de l'homme eſt à côté de ſa grandeur. Pour ſe conſoler, qu'il ſe figure ce vaiſſeau portant une foule d'hommes généreux, guidés par l'amour des découvertes, qui ne vont toucher un nouveau monde & chercher des terres inconnues que pour agrandir le domaine de nos connoiſſances; qu'il voie des philoſophes viſitant des peuples nouveaux, émerveillés de ſon étonnante ſtructure, & portant ſur des rives à peine ſoupçonnées les arts conſolateurs; rapportant en échange des idées neuves & ſingulieres qui étonneront nos ſyſtêmes moraux & décompoſeront les idées qui nous ſont le plus familieres.

Si à l'aſpect des déſaſtres occaſionnés par la maſſe active de l'Océan, on demandoit

comment tant de fléaux ſont réunis contre l'habitation de l'homme, où il ne ſéjourne qu'un inſtant; comment la nature eſt ſoumiſe à ces criſes violentes qui tendent à détruire l'antique génération de ſes enfans; comment le genre humain ſubſiſte après ces ravages ſuſpendus ſur ſa tête, & combien de fois on l'a vu renaître de ſes débris; comment enfin un globe entier, couvert de douze cents millions d'êtres ſenſibles & penſans, dépend de l'action brutale des élémens dont il eſt le jouet? *Une bulle d'eau qui s'éclate*, répondra Pope, *un monde qui périt*, ſont égaux à l'œil qui voit tout. Où tombe ce globe? Dans la main qui l'a créé.

JUGEMENT DERNIER.

Le tableau du jugement dernier eſt le plus ſublime qui ait jamais été tracé de la main des hommes. Il eſt ſi grand, ſi magnifique, ſi impoſant, qu'il doit entrer dans le plan de l'univers. Tous les cœurs nus devant l'aſſemblée univerſelle des hommes, les penſées coupables, les crimes dévoilés au grand jour, & celui qui a uſurpé les hommages dus à la vertu, écraſé ſous le poids de la honte. Le Juge de l'univers laiſſant à chacune de ſes créatures pour châtiment ou pour récompenſe le tableau de ſa vie paſſée, tableau fidele, tableau vivant & que la main menſongere de l'artifice ou de l'erreur ne colore plus; la vérité armée de ſes rayons, éclairant le cœur humain dans ſes derniers replis; l'innocent condamné, qui triomphe à la face de l'univers, tandis que le coupable abſous par le faux jugement des hommes, entend ſa ſen-

tence prononcée par le Juge qui voit tout ; le menſonge qui a diſparu de deſſus la terre ; toutes les ténebres diſſipées, plus d'ombre ; un jour pur qui s'étend ſur l'utilité des décrets éternels ; une réparation authentique des calamités paſſageres qu'a éprouvé l'homme de bien ; une publication éclatante de ce que la ſourde trahiſon croyoit pouvoir enſevelir dans la nuit du tombeau ; tous les crimes revenans du fond de l'abyme ſur la ſurface du miroir où préſide la juſtice divine ; l'éclair de ſon regard qui punit ou récompenſe ; le monarque égal au dernier de ſes ſujets ; le glaive de l'ambition & le ſceptre de l'orgueil également briſés ; la main qui tient le verre d'eau offert par la charité, effaçant la main ſuperbe qui a tracé le plus auguſte monument du génie : quelles idées plus grandes, plus magnifiques, plus conſolantes, plus propres à enhardir la vertu, à épouvanter le crime, à rapprocher l'homme de l'éternité qu'il oublie ! Où trouver dans Homere, dans Pindare, dans Virgile, dans aucun poëte ancien

& moderne, une image qui approche de la majeſtueuſe grandeur de celle-ci ?

F E U.

QUEL eſt cet élément qui, par l'activité prodigieuſe dont il eſt doué, échappe à l'examen & à l'eſprit d'obſervation, qui, ame de la nature, eſt en même tems le plus violent, le plus rapide deſtructeur de ſes formes ? Tant qu'il eſt enchaîné, il fait croître les végétaux, il pare la terre de verdure & de fruits, il transforme le ſable en diamans, il entretient la force & la vie de l'univers. Déchaîné, il décompoſe toutes les parties de la nature, il brouille les élémens, les rend abſolument méconnoiſſables; & le chymiſte lui-même, en implorant ſon ſecours au fond de ſes creuſets, eſt étonné de ſes ravages. Ses effets ſont terribles ſur le globe. Il déplace le fondement des montagnes, il change le lit des fleuves; à conſidérer la bouche des volcans,

il menace d'allumer un jour là planete que nous habitons.

C'eſt la portion de cet élément plus ou moins répandue dans les corps, qui embraſe l'œil du lion & lui fait pouſſer des rugiſſemens; c'eſt *elle* qui fait bondir le courſier & remplit ſes muſcles & ſes nerfs d'une flamme ſubtile ; elle agite inceſſamment le vif écureuil. Le cœur d'un jeune homme eſt bouillant ſous les impreſſions de cette matiere ignée, qui, s'affoibliſſant dans les veines de la vieilleſſe, la rend froide & peſante. L'énergie & le brillant de la nature ſont dus enfin à ce feu qui conſerve & dévore.

SOMMEIL.

NEWTON s'endort; à l'inſtant cette faculté active & pénétrante, qui donnoit un corps aux ſciences les plus abſtraites, qui débrouilloit le ſyſtême de l'univers avec tant de juſteſſe & de clarté, tombe dans la confuſion

& dans les ténebres. Elle ne forme plus qu'un mêlange d'images erronées. Au lieu de ces principes fermes & fertiles, elle fuit des fantômes vagues, elle s'abandonne à des perceptions ridicules. Le cerveau de l'homme de génie, qui pourfuivoit la vérité avec une fagacité fi admirable, eft livré à l'irrégularité la plus défordonnée. Des figures grotefques remplacent les lignes de la plus fublime géométrie. Il n'y a plus d'harmonie dans cette tête qui étonnoit fes femblables. Le tems même a perdu pour elle fon mouvement & fa durée. Mais un rayon du foleil ouvre la paupiere de Newton ; il s'éveille, & reprend tout-à-coup la vigueur de fes facultés ; elles fe rallient comme des foldats difperfés, qui au premier fon du tambour ceffent d'être épars & ne font plus qu'un corps. Par quelle puiffance l'ordre le plus lumineux dans les idées fuccede-t-il aux plus folles vifions ? Comment la raifon luit-elle fubitement après une éclipfe fi longue, & qui fembloit devoir être durable ? Quel eft

cet

cet état qui ôte à l'homme tout ce qui le diſtingue, ſans changer ſa nature, & qui lui rend ſon ame & ſa penſée avec une rapidité égale au moment qui les lui a enlevées ?

ÉCONOMIE.

L'ÉCONOMIE domeſtique n'eſt pas une vertu brillante, mais elle compoſe une vertu ſolide & une des plus belles que je connoiſſe. Elle eſt le fondement des maiſons, ainſi que des grands établiſſemens & des entrepriſes faites pour le bien public. Ce ſont les racines obſcures qui nourriſſent le pompeux feuillage de ces arbres qui portent leur front dans la nue. La miſere eſt une ſource continuelle de ſoucis rongeans, d'inquiétudes, de peines d'eſprit, d'inſomnies cruelles. Elle eſt conſeillere de pluſieurs actions baſſes & iniques. L'économie, qui chaſſe tous ces tourmens, qui nous met à couvert de ces épines renaiſſantes, eſt tout-à-la-fois & le ſoutien con-

ſolant de notre vie, & la ſauve-garde de notre vertu. C'eſt un doux oreiller où nous ſommeillons ſans crainte de l'avenir, toujours obſcur & partant redoutable. L'économie enfin eſt la vertu la plus utile à la génération qui doit ſuccéder. Elle embraſſe donc deux âges à la fois : privilege qui n'appartient guere qu'à elle.

HORACE.

QU'Y a-t-il de plus vil au monde ? C'eſt le poëte courtiſan, qui plie ſon génie au ton de la ſervitude, qui par des vers tout-à-la-fois ſublimes & lâches, empreint immortellement ſa baſſeſſe, oublie la véritable gloire pour mendier le paiement honteux d'un chant vénal, qui flatte un empereur qu'il craint ou qu'il mépriſe, & qui tente de tromper la poſtérité, ne pouvant ſe tromper lui-même. Eh bien, cet homme, ce poëte vil, c'eſt Horace. Artificieux, avide & ſouple, employant la morale pour la corrompre, dégui-

ſant ſa lâcheté ſous une inſouciance épicurienne, il avoit la vigueur de la penſée d'un homme libre, & l'expreſſion d'un eſclave. Je ſais qu'il eſt fin, ingénieux, délicat ; & voilà pourquoi je ſouffre en le liſant : il ſouille à *mes yeux* ſon eſprit. Viens à moi, Juvenal, viens à moi, pour me ſauver des traits de la corruption ! Je pourrois, ſéduit par ſon eſprit, chérir ſa maniere. Je ne veux point l'aimer ; non. Le vrai ſatirique, qui s'attache aux mœurs, qui humilie le vice en nommant le vicieux, c'eſt lui qui eſt utile à ſon ſiecle qu'il châtie, qui ſe rend reſpectable à la poſtérité en tranſmettant la morale dans toute ſa pureté, qui s'altéreroit ſans les vengeurs de l'honnêteté publique.

CONSCIENCE.

QUEL tréſor plus doux que celui d'une bonne conſcience, qui comme un miroir fidele, ne nous répete rien dont nous puiſ-

ſions ſouffrir ! Quelle déleĉtation intime & viĉtorieuſe d'appercevoir toute ſa vie en un ſeul & même point, & de n'avoir pas à ſe reprocher le malheur ou les larmes d'autrui ! Il eſt ſans doute des foibleſſes inſéparables de l'humanité ; mais le ſouvenir de ces fautes ne détruit pas la-paix intérieure, lorſqu'on peut ſe dire n'avoir offenſé ni les autres ni ſoi. L'homme de bien s'abſout & forme le deſſein de ſe perfeĉtionner. Comparez cet état heureux à la tempête des remords, à la crainte, à l'effroi qu'ils traînent après eux, & l'on verra ſe réaliſer l'image vraie & terrible des furies qui pourſuivent le ſcélérat, & qui jettent le déſeſpoir de l'enfer dans ſon cœur.

HYMNE AU PRINTEMS.

REÇOIS mon hommage, ſaiſon des amours & des eſpérances ! Ton retour ſe manifeſte aux muets habitans des ondes, ainſi qu'aux

hôtes bruyans des forêts, des campagnes & des cités. L'air *frais*, odorant, harmonieux, qui m'environne, électrise mon être ; une flamme subtile entr'ouvre mes sens, & ta présence éveille dans mon ame attendrie ce desir céleste, ce desir créateur, qu'un fanatisme impie a trop long-tems outragé.

Qu'il est vivant, cet horizon dont je suis le centre, & que parcourt mon œil avide ! Ou plutôt mon ame s'élance rapidement comme l'éclair sur divers objets de l'enceinte ; elle les respire, elle les savoure, elle les palpe, elle les considere en tous sens, jusqu'à ce qu'elle imagine être avec eux identifiée toute entiere.

Tendres fleurs ! est-ce aujourd'hui que s'opere en vous le phénomene de la reproduction ? Douées des deux sexes, vous n'avez à craindre ni les séducteurs ni les infideles : sans impatience & sans alarmes, vous attendez l'impulsion de la nature, & jamais vous ne résistâtes à l'impulsion de la nature.

O lis ! adorable image de l'innocence, ni mes doigts ni mon souffle n'approcheront

de ta robe nuptiale : il n'eſt donné qu'aux purs rayons du ſoleil d'y toucher ſans en ternir la céleſte blancheur. Permets au moins que je t'adore. Quel temple ! Au milieu de ce calice, un double ſexe eſt épanoui. Déjà tous les organes dépoſitaires d'une roſée fécondante éprouvent une commotion inteſtine ; un tourbillon de vivans atômes deſcend, comme un nuage, ſur ce ſanctuaire ; le ſignal du myſtere eſt annoncé par une flamme électrique, & ſoudain l'œuvre ineffable de la création s'accomplit.

D'où vient ce tube organiſé qui rampe ſur ces feuillages & les dévore ? Hériſſé d'épines ſoyeuſes & de pieds encore informes, quelle eſt ſa nature ? quelle eſt ſa deſtinée ? Eſt-il hermaphrodiite, ou va-t-il au-devant d'une compagne ? Mais il s'enveloppe d'un tiſſu qui le dérobe à mes regards : caché ſous ce rideau, il y jouit ſans doute. Etonnante métamorphoſe ! voilà qu'il s'élance dans le vague des airs. Mieux coloré que l'oiſeau de Junon, ſes ailes ondoyantes & ſes antennes

délicates font la vive image du Zéphir : c'eft Zéphir lui - même. Il va careffant toutes les fleurs ; & les fleurs, jaloufes de fon hommage, lui découvrent leur fein, abandonnant leur neĉtar à fes defirs.

Quel horrible écho vient retentir à mon oreille ? Tout frémit près de ces antres ténébreux. Eft - ce la guerre qui nous menace ? Raffurons-nous. En ce moment tout eft amitié, tout eft volupté : c'eft le lion qui rugit d'amour à l'afpeĉt de fa compagne ; il jaillit, cet amour, il jaillit de leurs prunelles étincelantes. Athletes également fortunés, ils bondiffent, fe compriment, s'embrafent, & leurs mufcles vigoureux s'affaiffent fous le poids du plaifir.

Maffes coloffales qui foutenez le globe & les nuages, quelle main hardie vous a tranfportées au milieu des continens, tandis que fur vos cimes le chêne orgueilleux étend au loin fon feuillage pour favorifer les jeux & la nichée du timide oifeau ? A vos pieds, la vigne modefte pompe la liqueur fpiritueufe

que doit recueillir la coupe d'Hébé, & que les dieux attendent.

Dieu du printems ! as-tu jamais pénétré dans ces cavernes profondes, où regne un éternel ſilence, où la mort ſemble avoir établi ſon empire ? Oui. Guidé par le flambeau de l'amour, tu t'enfonces, environné des élémens, dans ces noirs abymes. Alors tout s'émeut, tout ſe cherche, s'attire & ſe combine; alors naît une prodigieuſe variété de minéraux qui ſe décorent des plus riches parures : l'argent s'éleve en arbuſte; le ſpath, en pyramides tranſparentes; le plomb & l'émeraude, en colonnes légeres; le cryſtal étincelant & la brillante pyrite, ſemblables au Prothée de la fable, ſe traveſtiſſent ſous mille formes, ſe colorent de toutes les nuances dont Iris eſt la peinture.

Adorons-la, cette campagne autrefois vierge, à préſent fécondée par le génie de l'homme & par le pere des ſaiſons. Quels torrens de vie circulent dans ſes entrailles ! Je vois ſortir de tous ſes pores la jeuneſſe

& la beauté. Auquel de ces objets dois-je un tribut d'amour? Eſt-ce à la verdure où mon œil repoſe ſi mollement? Eſt-ce au végétal qui me nourrit? au roſſignol qui m'égaye? au lilas qui m'enivre? au tilleul qui m'offre ſon ombrage? Eſt-ce au gazon qui m'invite au ſommeil? O ſonge de la vie! ne me fuis pas encore!

Je vais m'égarer à travers ces moiſſons avec la jeune perdrix. Quelle richeſſe! quelle profuſion magnifique! Jamais, non, jamais l'abondance ne s'offrit aux mortels ſous des traits plus ſéduiſans. Emules des forêts, comme ces épis s'élevent! comme ils ſe preſſent!... Plus j'avance... leur tige élaſtique & ſvelte rappelle à mon cœur éperdu... Que vois-je? où ſuis-je?... Endormie dans ces lieux ſolitaires!... Oui, c'eſt Delphine... Amour! Hymen! couvrez-nous de vos ailes.

BALEINE.

POURREZ-VOUS prendre la baleine avec un hameçon ? dit le livre de Job. En ferez-vous votre esclave & votre victime ? Qui pourra la voir sans être épouvanté ? Qui ! Le matelot Hollandois. Il la harponne, la dépece & l'emporte.

La majestueuse baleine convertit chaque jour en sa substance un million de harengs. La nature attentive fournit à cette étonnante consommation. Elle ouvre toutes les sources de sa fécondité pour multiplier les germes de cette espece qui se régénere sur les côtes & la surface des mers, comme l'herbe croît dans nos champs. Cette prodigalité magnifique, après avoir nourri les monstres pesans de la mer, va enrichir une république. N'est-il pas curieux de voir le Hollandois, sur les côtes du Groënland, pêcher le hareng que mangera le tranquille habitant de Paris ?

La faim des Efquimaux attaque, combat & fubjugue auffi la pefante baleine, le féroce chien de mer & les autres monftres de l'océan. Malgré leur force, leur foupleffe & l'abyme orageux où ils plongent, ils viennent expirer fous la dent de celui qui affervit l'univers à fes befoins. Son induftrie victorieufe a faifi, domté fa proie fur des gouffres mouvans. Il boit alors l'huile de baleine ; il dévore le poiffon dont la tête brifoit les dômes de glace ; il fait voir qu'il eft non-feulement le deftructeur, mais encore le maître des animaux qui peuplent l'air, la terre & les mers.

Les mers du nord contiennent des richeffes refufées à la terre. Quelle eft la chaîne qui lie le ciron à la baleine, & la baleine à l'incroyable production du *kraven*, isle animée, monftre que ne peut adopter la raifon, & dont l'exiftence eft confirmée ?

MATELOT.

POURQUOI les matelots s'ennuient-ils ſur terre ? C'eſt qu'accoutumés aux plus violens effets de la crainte, de l'eſpérance & de la joie, environnés de périls, & par conſéquent émus de ſenſations vives & fortes, ils éprouvent dans ces agitations diverſes une variété qu'ils ne trouvent plus dans la vie uniforme de terre. Ils ont ſur mer le plaiſir de ſe ſentir plus vivans qu'ailleurs, parce qu'ils touchent perpétuellement aux portes de la mort. Leur ame eſt dans une action continuelle, & livrée aux plus grands intérêts poſſibles. Auſſi a-t-on remarqué que les guerriers & les gens de mer ſont les plus intrépides joueurs du monde : ils ne peuvent ſouffrir de petites & ſtériles combinaiſons ; ils veulent voir ſortir du cornet des chances égales à ces haſards où ils jouent leur exiſtence. Point de ſentiment mitigé pour ces hommes qui parcourent preſ-

que dans le même inſtant les extrêmes de la joie & de la crainte.

OISEAU.

S'IL étoit permis de ne pas être content de la condition d'homme, & qu'il fût licite alors de choiſir ſon rang dans le regne animal, ſavez-vous, mes amis, ce que je voudrois être? Je voudrois être oiſeau, non pas oiſeau de proie, mais hirondelle, ou oiſeau de paradis. Je voudrois être oiſeau, je le répete, à cauſe de la force & de l'étendue de la viſion. Que j'aimerois à planer ſur les villes & ſur leurs clochers! à voir les forêts comme des tapis de verdure! à ſaiſir la vaſte rondeur du firmament! à ne pas perdre l'image des nuées brillantes & dorées! à pouvoir enlever mon corps avec une rapidité étonnante, le ſoutenant, le balançant ſur l'air dans un vol flexible & combiné! à tourner en tous ſens en faiſant ſortir de mon goſier

des vibrations douces & sonores ! Ah, quel plaisir de m'élancer vers l'astre pompeux du jour, de me plonger, de me jouer dans ses rayons ! Mon œil, par sa structure, n'en seroit pas fatigué, mais réjoui : je contemplerois toutes les couleurs radieuses, qui feroient pour moi de la surface de la terre un tableau enchanteur. Dans un espace libre je ferois de longs voyages, parcourant les républiques & les royaumes, passant les mers & visitant les isles. Je me choisirois le soir des asyles bien élevés, ombrageux ; je partirois le matin au lever de l'aurore, & toujours dans l'ivresse des jouissances de la vue, je n'aurois devant moi que les riches perspectives d'une nature vivement coloriée.

GLOBE.

LES empires tombent, les générations s'effacent, les mers changent leur lit ; des continens plus grands que l'Europe sont sub-

mergés ; des montagnes ſont ouvertes par des feux ſouterreins : mais la maſſe du globe ne paroît pas s'en reſſentir ; c'eſt une piquure ſur une orange ; la forme, la grandeur ſont inaltérables, & ce n'eſt que la ſuperficie qui eſt légérement entamée.

Les hommes ſont beaucoup de bruit ſur cette ſuperficie ; ils rompent inceſſamment la pente de la nature, qui tend au repos, au ſilence, à l'uniformité ; elle couvriroit bientôt le globe de ronces, d'une bourre épaiſſe & de forêts mal-faiſantes, où tous les germes entaſſés, confondus, ne s'ouvriroient que pour tomber dans la putréfaction, ſi l'homme avec ſa beche, ſa cognée, le ſoc de ſa charrue, ne lui imprimoit une forme nouvelle, qui fait ſa parure & ſa beauté. Alors, de ſes combinaiſons variées qui influent ſur l'athmoſphere, naît un air plus pur qui circule librement & qui entretient la fraîcheur & la vie.

La marche de l'univers, du grand tout, étourdit la penſée quand on y réfléchit. Ce grand tout, dans ſon cours immenſe & rapide,

en effaçant les empires, ravage les opinions, les ſyſtêmes, détruit les faits, change les apparences; & tandis que le cours de la nature nous paroît égal, ſa marche, qui ſe meſure ſur l'éternité, ne permet plus de diſtinguer les tems ni les lieux.

Les ſiecles ſont des inſtans, les peuples des individus, les œuvres du génie des parchemins qui périſſent : tout rentre dans l'abyme des infiniment petits, & la maſſe auguſte de l'univers ſemble vraiment indépendante de ces frêles acceſſoires qui la décorent.

Newton croyoit que la nature étant ſoumiſe à des loix méchaniques, il viendroit un tems où elle vieilliroit, où cette machine immenſe ſe décomposeroit par les frottemens de ſa propre activité. Alors ſes loix affoiblies ne lieroient plus auſſi étroitement les ſoleils & les mondes. L'attraction perdant de ſa force, n'enchaîneroit plus le vaſte ſyſtême planétaire. Les mouvemens plus lents feroient naître les phénomenes les plus terribles. Le ſoleil, ſorti de ſon orbite, pâle & ſans rayons, s'enfonceroit

s'enfonceroit dans la profondeur des cieux ; & la terre le ſuivant d'un cours incertain, verroit la nuit & le froid envelopper bientôt ſes deux hémiſpheres.

La lune errante ne fouleroit plus la maſſe des mers, & la contagion s'exhaleroit de ces eaux immenſes & corrompues ; la mort anéantiroit le regne animal, & la terre ne préſenteroit plus, en s'égarant dans le vuide, qu'un ſol aride & dépeuplé.

Ces images, quoique lugubres, ont un air de grandeur & de majeſté. La mort d'un ſouverain qui a fait de grandes actions, a quelque choſe d'auguſte. Son cercueil attache nos regards & imprime le reſpect. Le trépas de l'univers en impoſe à l'imagination ; & la tombe du genre humain nous fait moins friſſonner que la tombe d'un ami ou celle d'une mere.

Mais l'homme pourroit-il demeurer inſenſible & inactif au milieu de l'univers, tandis que tant de merveilles curieuſes interrogent ſes ſens, & ouvrent devant lui un vaſte

champ d'occupations ? Peut-il n'être pas éveillé au milieu de tant de miracles ? Que l'animal borné à végéter, à chercher sa nourriture, s'endorme ; mais l'homme peut-il dire, je m'ennuie, je ne sais à quoi m'occuper ; plainte bien singuliere dans la bouche d'un être raisonnable ?

Il ne faut point regarder la masse de la terre comme un morceau de boue inanimé, un entassement grossier de parties stagnantes ; il y regne une véritable circulation ; tout est animé dans ce grand corps. La nature travaille dans le fond des abymes ténébreux & souterreins, comme elle rit & verdoie sur sa surface. Les minéraux s'engendrent, les pierres croissent, les eaux circulent ; une chaleur douce, une vertu générative s'insinue dans les rochers les plus durs : une mine a son organisation, comme le chêne qui se balance au sommet des montagnes. Cette masse n'est point un chaos indigeste, où les matieres sont appesanties l'une sur l'autre ; c'est un véritable corps animé, où les mers, par leur mouve-

ment, repréfentent affez bien le fang qui circule dans le corps humain.

Cette ame de l'univers entretient tout-à-la-fois fa beauté, fon harmonie, fa durée; & l'homme a au-dedans de lui un principe célefte, fupérieur à cette ame du monde. Voilà pourquoi il fait voir, admirer ce grand tout; voilà pourquoi il cherche à le comprendre : de là dérive auffi cet amour pour l'ordre, & pour ces loix qui, toutes bizarres qu'elles font quelquefois, annoncent qu'il cherche à établir les droits de chaque être. Sans la tyrannie des paffions, tout homme feroit peut-être un Platon ou un Marc-Aurele.

On fe plait trop à rabaiffer l'homme qui a élevé fur la terre de fi beaux & de fi durables monumens : on lui fait un reproche éternel de fa foibleffe, tandis qu'il tente perpétuellement à en fortir. Les erreurs de l'homme portent l'empreinte de fon génie; il ne s'égare fouvent que parce qu'il affortit trop d'idées, & que leur fréquence, leur multiplicité leur dérobent la clarté nécef-

& parfaitement éclairée a créé, diſpoſé, arrangé, ſoutient, anime & conſerve.

Socrate, Marc-Aurele, Newton, dans des pays & des rangs oppoſés, ont reconnu & adoré le même Dieu. Newton inclinoit la tête chaque fois qu'il prononçoit le nom de l'Être ſuprême! Il faut qu'il y ait quelqu'aveuglement dans l'eſprit, ou quelque perverſité dans le cœur de celui qui ne l'imite pas.

Socrate ou Anaxagore fut le premier qui reconnut dans l'ordre & le mouvement de l'univers, l'empreinte viſible d'une pure & unique Intelligence. Il bannit ces mots de haſard & de néceſſité, qui ne renfermoient que des idées abſurdes. Socrate eut l'honneur d'être martyr de la Divinité. Jamais homme n'eſt mort pour une plus belle cauſe & avec plus de dignité.

Socrate ſera dans tous les tems révéré des philoſophes & des ſages : ils adopteront ſes maximes & ſouhaiteront de mourir comme lui. On a fait boire la ciguë à l'homme qui

soutenoit qu'il n'y a qu'un seul Dieu increé, tout-puissant, juste & bon; & l'idolâtre étoit le juge & le bourreau.

Voici l'inscription qu'on a trouvée sur une statue dans la Haute-Egypte; elle ne peut s'appliquer qu'à l'Être suprême. « Je » suis tout ce qui a été, ce qui est & ce qui » sera : il n'y a pas d'hommes mortels qui » aient levé le voile qui me cache. »

L'OPTIMISME.

SONGE.

J'AVOIS réfléchi un jour entier sur le bonheur qui est le partage du méchant, & sur l'infortune qui poursuit l'homme vertueux : la nuit déployoit ses voiles; mais qui peut dormir sur le duvet, tandis que le malheureux souffre, & que ses gémissemens plaintifs accusent notre repos & réveillent dans nos cœurs l'invincible sentiment de la pitié? Ce n'est point le philosophe, ou pour mieux

le qualifier, ce n'eſt point l'ami des hommes : ſon ame ſenſible eſt trop bien liée au ſort de ſes ſemblables, pour qu'elle s'iſole comme celle du méchant. L'ame de l'homme vertueux ne veut point être heureuſe, ou veut l'être avec l'univers.

Mes ſens affoiblis avoient cédé aux pavots du ſommeil ; mais ma penſée libre & puiſſante n'en ſuivit pas moins le cours de ſes méditations. Je ne perdis point de vue les deſtins de l'infortuné ; mon cœur veilloit & s'intéreſſoit pour lui. J'étois encore irrité, quoiqu'en ſonge, du ſpectacle que m'offroit cette miſérable terre, où le vice inſolent triomphe, où la vertu timide eſt flétrie, perſécutée. J'éprouvois ces tourmens, dont ne peut ſe défendre l'homme qui ne reſſerre point ſon être dans le point de ſon exiſtence. Attriſté, je traverſois d'un pas lent les belles campagnes d'Azora ; mais la tranquillité qui régnoit ſur la face riante de la nature, ne pénétroit point juſqu'à mon cœur. Toutes les ſcenes d'injuſtice, de forfaits, de tyran-

nie, s'offrirent vivement à ma pensée. D'un côté, j'entendois les cris de l'indigence affamée, qui se perdoient dans les airs ; de l'autre, la joie folle & bruyante d'hommes insensibles & barbares, regorgeant de superfluités. Tous les malheurs qui accablent la race humaine, tous les chagrins qui la ruinent & la dévorent, se retracerent en foule à ma mémoire ; je soupirai, & la pointe douce & amere de la pitié blessa délicieusement mon cœur. Des larmes brûlantes ruisselerent sur mes joues : j'exhalai mes plaintes, & j'oubliai la sagesse, jusqu'à murmurer contre la main puissante qui arrangea les événemens du monde. Dieu ! m'écriai-je, que mon oreille n'entende plus les soupirs de la misere & les gémissemens du désespoir ; que mes yeux ne tombent plus sur l'homme égorgeant son semblable ; que je ne sois plus témoin du glaive étincelant du despotisme & des chaînes honteuses de l'esclavage ; ou donne-moi un autre cœur, afin que je ne souffre plus avec un monde de malheureux. Hélas,

tu as donné la vie à tant d'innocentes créatures qui ne te la demandoient pas! Etoit-ce seulement pour les voir naître, souffrir & mourir? La douleur parcourt ce triste univers comme un ouragan fougueux, tandis que le plaisir est aussi rare & aussi léger que l'aile inconstante du zéphyr.

J'allois continuer mes plaintes, lorsque je me sentis enlevé dans les airs par une force inconnue: la terre trembloit, le ciel s'allumoit d'éclairs, & mon œil mesuroit avec effroi l'espace immense qui se découvroit sous mes pieds. Je reconnus que j'avois péché; je criai: *grace, ô mon Dieu, grace à une foible créature qui t'adore, mais dont le cœur a été trop sensible aux maux de l'humanité!* Tout-à-coup je sentis mes pieds affermis sur un sol inconnu; je me trouvai dans une obscurité profonde, j'y restai plongé quelque tems, & voici qu'un rayon plus rapide & plus perçant que l'éclair vint dissiper les ténebres qui m'enveloppoient. Un génie revêtu de six ailes brillantes se présenta devant

moi : à la flamme céleſte qui luiſoit ſur ſa tête, aux caracteres de la divinité empreints ſur ſon viſage lumineux, je le reconnus pour un des anges de l'Eternel. *Ecoute*, me dit-il d'un ton qui me rendit le courage, *écoute, & ne cenſure pas plus long-tems la Providence, faute de la mieux connoître : ſuis-moi.* Je le ſuivis au pied d'une montagne dont le ſommet fendoit les cieux. Je monte, ou plutôt je gravis. Figurez-vous des rochers énormes, ſuſpendus les uns ſur les autres, qui à chaque inſtant menacent de tomber & d'écraſer les plaines. Au milieu de ces points de vue effrayans, l'œil cherchoit en vain un arbre ou une plante qui lui rappellât la nature animée ; il ne découvroit qu'une chaîne de rocs à moitié calcinés par les éclats de la foudre. Je ſuivois en tremblant mon conducteur ; & les hurlemens des tigres & des lions, rendus plus affreux par l'écho, épouvantoient mon oreille : à chaque pas j'avois beſoin du bras de cet ange ſecourable pour me ſoutenir, & je voyois à mes côtés, ô ſpectacle terrible ! des compagnons malheureux, qui, voulant

escalader ces rochers élevés, se tenoient suspendus à leurs pointes, mais qui bientôt lassés de l'effort, chanceloient, appelloient en vain à leur secours, rouloient, tomboient écrasés, & devenoient la proie des tigres qui se disputoient dans les vallons leurs membres palpitans.

Je crus qu'un pareil sort m'attendoit, lorsque l'ange me dit : *Ainsi la Providence punit l'audace téméraire des mortels. Pourquoi l'homme veut-il pénétrer ce qui est impénétrable ? Son premier devoir est de reconnoître sa foiblesse. Tout roule invisiblement sous la main d'un Dieu ; ce Dieu veut te pardonner ; il veut plus, il veut t'éclairer.* A ces mots, il me toucha la main, & je me trouvai au sommet de la montagne. Quelle douce surprise ! Le penchant opposé où nous descendîmes, étoit un jardin tout-à-la-fois agréable & magnifique, où la verdure, le chant des oiseaux, le parfum des fleurs enchantoient tous les sens ; un charme supérieur y passionnoit l'être le plus indifférent. Mon divin

conducteur me montra dans l'éloignement un temple d'étonnante structure ; la route qui y conduisoit étoit si mystérieuse, que sans guide il étoit impossible d'y parvenir.

A notre approche, les portes du temple s'ouvrirent ; nous entrâmes, & soudain elles se refermerent avec un bruit de tonnerre sous une main invisible. *Personne ne peut les ouvrir, personne ne peut les fermer, si ce n'est la voix puissante de Dieu*, me dit mon protecteur auguste. Saisi de respect, je lus ces mots écrits en lettres d'or : *Dieu est juste, sa voix est cachée ; qui osera vouloir approfondir ses décrets ?* Je jetai un coup-d'œil sur la hauteur magnifique de ce temple : tout cet édifice majestueux reposoit sur trois colonnes de marbre blanc ; au milieu s'élevoit un autel ; à la place de l'image de la Divinité, montoit une fumée odoriférante, dont la douce vapeur remplissoit le temple. A droite de l'autel étoit suspendu un tableau de marbre noir, & vis-à-vis étoit un miroir composé du plus pur crystal. L'ange me dit : *C'est ici que tu vas ap-*

prendre que ſi la Providence rend quelquefois un homme de bien malheureux, c'eſt pour le conduire plus ſûrement au bonheur. Il dit, & diſparut. Ce n'eſt plus la froide terreur qui glace mes ſens; c'eſt une joie pure, douce, ineffable, qui remplit mon ame. Je verſai des pleurs d'attendriſſement; mes genoux fléchirent, mes bras ſe leverent vers le ciel, & je ne pus qu'adorer en ſilence la Bonté ſuprême. Une voix majeſtueuſe, qui n'avoit rien de terrible, me dit: *Leve-toi, regarde & lis.*

Je portai les yeux ſur le miroir, & j'y vis mon ami Sadak; Sadak, dont la vertu conſtante & courageuſe m'avoient ſouvent étonné, qui ſavoit braver l'indigence & même la faire reſpecter. Je le vis aſſis dans une chambre dont les murs étoient dépouillés; il appuyoit ſa tête languiſſante ſur le dernier meuble qui lui reſtoit, le cœur conſumé par la faim, & par le déſeſpoir plus cruel encore. Une ſeule larme s'échappoit de ſa paupiere, larme de ſang! Malheureux, il n'oſoit pleurer.

Quatre enfans crioient à leur pere & lui demandoient du pain ; le plus jeune, foible & languissant, couché sur un reste de paille, n'avoit plus la force de gémir ; il exhaloit les derniers soupirs d'une vie innocente. La femme de cet infortuné, aigrie par le malheur, oublioit sa tendresse & sa douceur naturelle, pour lui reprocher l'excès de leur misere. Ces plaintes cruelles déchiroient son cœur, & ajoutoient à son supplice. Sadak se leve, détourne la vue de ses enfans, &, tout malade qu'il est, se traîne pour leur chercher quelque secours. Il rencontre un homme, auquel il avoit ci-devant rendu les plus grands services ; cet homme lui devoit l'emploi honnête dont il jouissoit. Sadak lui expose l'état déplorable où il se trouve ; il lui peint ses enfans prêts à expirer dans ses bras faute d'un peu d'alimens.... Celui-ci rougit d'être forcé de le reconnoître, regarde d'un œil inquiet si on ne l'observe point parlant à un homme qui porte la livrée de l'indigence ; il se débarrasse du pauvre sup-

pliant par de vagues promesses, des politesses froides, & tout-à-coup s'écarte à grands pas. C'étoit au moins pour la dixieme fois qu'il traitoit avec inhumanité celui de qui il tenoit tout. Sadak, désespéré, porte ses pas au hasard, lorsqu'un de ses créanciers l'arrête, le charge d'injures, rassemble le peuple autour du malheureux, le menace publiquement, & est prêt à le frapper, plus par mépris que par courroux. Enfin, je le vis, errant de porte en porte, tendre une main suppliante, tantôt rebuté, tantôt recevant l'aumône qu'on donne à l'importunité. Il achete un pain, le porte, le partage à ses enfans, pleure de joie en appaisant leur faim, & remercie à genoux la Providence des riches bénédictions qu'elle vient de répandre sur lui.

Je jetai un cri de douleur, d'étonnement & d'effroi. Mes yeux, chargés de pleurs, se tournerent sur le tableau de marbre noir, & une main invisible y traça ces mots : *Acheve de contempler Sadak, & condamne, si tu l'oses, la Providence qui regle tout.* Je reportai

tai la vue dans le miroir, & j'y revis mon ami Sadak. Mais qu'il étoit changé! que la scene étoit différente! Ce n'est plus l'indigent Sadak, pauvre, il est vrai, mais tendre, vertueux, compatissant, plein d'honneur & d'humanité; c'est Sadak dans l'abondance, devenu opulent par un héritage inattendu; c'est Sadak qui, dans le sein corrupteur des richesses, a mis en oubli les vertus qui lui étoient cheres. Assoupi dans le luxe, il est dur, il commande avec aigreur, & ne souffrant plus, il ne se souvient point qu'il est des malheureux, & que lui-même l'a été. Je lus aussi-tôt avec une admiration respectueuse ce que le tableau mystérieux m'enseignoit. *Souvent la vertu souffre, parce qu'elle cesseroit d'être vertu si elle ne combattoit pas. Lorsque l'auguste Providence fait descendre la misere sur la tête d'un mortel, la patience sa sœur l'accompagne, le courage la soutient, & c'est par ce don que la vertu se suffit à elle-même, & qu'elle devient heureuse lors même que l'infortune semble l'accabler.*

Mon œil avide ne tarda point à se reporter sur le miroir. Quel objet plus intéressant pour mon cœur ! C'est ma patrie que j'apperçois, ma chere patrie, la ville heureuse où j'ai pris naissance ! Mais ciel, que vois-je ? Tout-à-coup une armée formidable a inondé ses campagnes, a environné ses fortes murailles, a préparé pour sa ruine les machines infernales de la destruction. Le fer est prêt, la vengeance & la rage allument leurs flambeaux. O superbe ville ! tu trembles, malgré tes fiers défenseurs. Tes trésors enflamment dans le cœur de l'ennemi la soif du pillage. Tu veux lui opposer une courageuse résistance. Vains efforts ! il monte, il escalade tes orgueilleuses tours ; le sang coule, la mort vole, la flamme ravage ; tu n'es plus qu'un triste monceau de pierres que couvre une épaisse fumée. Mes malheureux concitoyens, échappés à l'embrasement, errent dans les bois : mais l'horrible famine les attend dans ces déserts ; elle les dévore lentement, & prolonge leur supplice & leur mort. Dieu

juste ! m'écriai-je, un million d'hommes tomberont les victimes d'un seul ambitieux, les enfans seront égorgés sur le sein de leurs meres, les cheveux blanchis des vieillards seront traînés dans le sang & la poussiere, l'innocente beauté deviendra la proie d'une foule meurtriere, une ville entiere disparoîtra, parce que la cupidité d'un monstre aura convoité ses richesses ! *Un pays rempli de prévaricateurs*, répondit le tableau, *mérite le châtiment d'une Divinité trop long-tems méprisée. Ceux qui n'étoient point coupables sont arrachés au danger de le devenir ; & si la main de la Providence les a frappés, c'étoit pour les préserver d'un naufrage bien plus horrible que ne l'est le tourment d'une mort passagere : leur refuge est dans le sein de la clémence d'un Dieu éternel.*

Le palais du ministre Aliacin, dont les pyramides dorées percent la nue, s'élevoit avec trop de magnificence, pour qu'il ne vînt point frapper mes regards. Que de fois l'indignation avoit saisi mon cœur à l'aspect de

ce monſtre heureux qui, avec une ame vénale, un cœur barbare, des mœurs dépravées & un génie deſpotique, avoit comme enchaîné la fortune à ſon char! Son élévation étoit le fruit de ſes baſſeſſes, ſes tréſors le prix de ſa trahiſon. Il avoit vendu ſa patrie pour de l'or. Une province entiere gémiſſoit ſous ſon oppreſſion. Tantôt il rioit du foible murmure d'un peuple ployé à l'eſclavage; tantôt il traitoit de cris de révolte ſes gémiſſemens étouffés. Chaque jour il commettoit un nouvel attentat, & chaque jour le ſuccès couronnoit ſon audace.

Cependant l'intérieur de ſon palais n'offroit, tant ſur la ſoie que ſur la toile, que des traits de générosité & des exemples de vertus. Les buſtes des grands hommes de l'antiquité ornoient la maiſon du plus lâche ſcélérat; & ces marbres muets, loin de parler à ſon cœur, ne le faiſoient pas même frémir lorſqu'il les regardoit. Je conſidérai ce méchant, revêtu de puiſſance, entouré de flatteurs, redouté de ſes ennemis, encenſé publiquement, & mau-

dit, mais seulement tout bas. Mille raretés précieuses décoroient son cabinet, & chacune d'elles ne lui avoit coûté qu'une injustice.

La pourpre le couvroit aux dépens de ceux qui alloient nus, & le vin qu'on lui versoit dans une coupe ornée de pierreries, pouvoit être considéré comme un extrait des pleurs qu'il faisoit répandre.

Il sort d'une table fastueuse, & va mettre aux pieds d'une concubine le patrimoine d'un orphelin. Il se tient avec elle à la fenêtre, & de là il voit tranquillement mettre à mort un citoyen sensible & courageux, qui a osé lui représenter l'abus de son pouvoir. On étrangle l'homme de bien, & un courier vient une heure après annoncer au ministre que le Sultan, pour reconnoître ses services signalés, lui fait présent d'une terre considérable. Le monstre sourit, & devenu plus puissant, il songe à se rendre plus terrible.

Ma haine contre cet odieux tyran devint

si forte, qu'impatient je tournai à plusieurs reprises mes regards sur le tableau, comme pour hâter l'arrêt qu'il devoit prononcer; mais rien n'y paroissoit encore tracé. Ma vue retombe tristement sur le crystal merveilleux. J'apperçois Aliacin entrant dans un cabinet secret. Quelle satisfaction pour mon cœur! La nature, les malheureux & la terre sont vengés. Cet homme puissant, qui sembloit le plus heureux des mortels, lit une lettre, pâlit, tremble, frappe son front de cette même main dont il égorgeoit l'innocent. Agité d'un désespoir qu'il ne peut vaincre, il va, vient, erre en furieux, déchiré par la crainte plus que par les remords. Il arrache toutes les marques de sa dignité, les foule aux pieds, & dans sa rage il pleure comme un enfant. Je cherchois à deviner le sujet de sa fureur, lorsqu'un de ses favoris, plus vil que son maître, perce jusqu'à son cabinet; & j'apprends la cause de son désespoir. Un de ses confidens, espion à la cour, venoit de lui écrire qu'un orage nouveau s'étoit

formé ; qu'il alloit perdre son rang & son crédit, s'il ne possédoit pas assez d'adresse pour détourner le coup. Aussi-tôt cet honteux favori conseilla d'une voix ferme à son maître ce que tout autre n'auroit pu lui dire impunément. Ce conseil affreux plut au barbare. Il ordonna qu'on amenât sa fille en sa présence. Nourémi parut. Elle étoit belle, & elle avoit des vertus. Dieu ! avec quelle horreur elle entendit que son pere vouloit la livrer aux desirs du Sultan, comme une victime immolée à son insatiable ambition ! Elle tombe presque sans sentiment aux genoux de son pere ; elle fait parler les pleurs de la beauté, de la nature, de l'innocence.... Un regard sévere lui commande d'obeir ; elle obéit & meurt.

Aliacin en devint-il plus heureux ? Je le vis dans l'asyle du repos, étendu sur le duvet, ou plongé dans un bain délicieux. On le croiroit couché sur des épines. Il craint pour sa vie, il se leve, il parcourt à pas tremblans son palais ; il trouve ses esclaves endormis,

& envie leur paisible sommeil. Le jour luit : toujours inquiet, toujours soupçonneux, il frémit quand il mange, il pâlit lorsqu'il boit, incertain s'il fait couler la nourriture ou la mort dans son sein. Il redoute jusqu'aux caresses des femmes qu'il tyrannise, & dont il est l'esclave. Si quelqu'un s'éleve, mille serpens rongent son sein; c'est l'adversaire qui doit un jour le renverser ; c'est l'homme redoutable qui doit s'asseoir à sa place.

Plein d'une attente respectueuse, je consultai la table des augustes jugemens de l'Eternel, & je lus : *La vérité est terrible au méchant ; elle est sans cesse présente à ses yeux ; c'est elle qui fait son supplice ; il ne voit que ce miroir redoutable, où il lit son injustice & la difformité de son ame.*

Tout-à-coup un bruit sourd comme celui d'un tonnerre lointain se fait entendre ; je tourne la vue sur le palais d'Aliacin. Ses jardins, ses pyramides, ses statues, lui-même, tout étoit disparu. A la place de ce séjour, où toutes les voluptés étoient rassemblées,

on ne voyoit plus qu'un repaire de couleuvres impures, rampant dans des marais fangeux. Tel eſt le fondement des palais que le crime a bâtis. Les mots ſuivans, gravés ſur le marbre noir, me découvrirent ce qu'Aliacin étoit devenu. *Il a été balayé de deſſus la terre comme la vile pouſſiere, & les races futures douteront s'il a exiſté.*

Cet effrayant tableau ne ſortira jamais de ma mémoire, & depuis ce tems je gémis en voyant un homme puiſſant. On contemple ſes richeſſes, moi je le vois expoſé au bras de la Juſtice divine. Mon œil plus attentif revola ſur le miroir, & j'apperçus Mirza & Fatmé, amans tendres, généreux, & dans cet âge où l'on connoît l'enthouſiaſme de la vertu. Ce même jour venoit de les unir, & leur tendreſſe mutuelle leur promettoit une longue ſuite de jours auſſi fortunés. La douce ivreſſe du bonheur brilloit dans leurs regards, leurs mains étoient entrelacées, & leurs ſoupirs ſe confondoient avec une douceur touchante. Fatmé avoit la beauté d'une

vierge, sa pudeur, ses graces, & ce doux incarnat dont l'éclat est si fugitif. Le plus beau sein renfermoit le cœur le plus noble. Muet d'amour, l'ame plongée dans un ravissement inexprimable, Mirza embrassoit Fatmé, & des mots interrompus étoient les seuls & foibles interpretes des mouvemens de son cœur. Fatmé récompensoit la tendresse de son amant d'un aimable sourire; son front rougissoit, & ce rouge adorable étoit l'effet de l'amour le plus pur. Comme leur silence exprimoit ce que leur langue ne pouvoit rendre! Mon cœur tressaillit de joie au séduisant tableau de la vertu couronnée des mains de l'amour. Comment l'ami de l'homme pourroit-il voir deux cœurs heureux, sans être ému de plaisir & sans applaudir à leur bonheur!

Ces deux amans se félicitoient d'être unis, parce qu'ils pouvoient faire le bien ensemble. Ils étoient riches & satisfaits de l'être, parce qu'ils pouvoient soulager la foule des malheureux. Le jour de leur hymen, ils vou-

lurent que des cœurs aussi sensibles que les leurs goûtassent la même félicité : ils marierent de jeunes filles à leurs jeunes amans, lorsque l'infortune étoit le seul obstacle qui s'opposoit à leur union. Mirza veut que tous les cœurs soient à l'unisson du sien ; son ame sublime voudroit souffler sur la nature entiere une volupté universelle & inaltérable. « Chere
» Fatmé, disoit-il, dans le sein du bonheur,
» nous pourrons dire : Nous ne sommes pas
» les seuls heureux ; nous jouissons, & dans
» ce moment quelqu'un nous bénit ; nous
» avons fait descendre l'hymen dans de tristes
» chaumieres ; des cœurs innocens se sont
» ouverts à la joie ; l'amour consolateur a
» effacé l'image de leur misere ; & nous,
» nous verrons leurs enfans sourire à notre
» approche. Fatmé, leurs caresses seront
» notre plus douce récompense ! »

Ces ames tendres & vertueuses formoient le plan d'une vie utile & bienfaisante : leurs enfans devoient être élevés dans les saintes maximes de la sagesse ; on devoit leur ensei-

gner, avant tout, à être simples & bons; parce que la simplicité & la bonté sont le principe de toutes les vertus; on devoit nourrir dans leur ame flexible & tendre les impressions d'humanité & de commisération, parce qu'il faut être sensible, afin d'être homme. Ce couple charmant & respectable s'enflammant aux transports de leurs cœurs, voyoit déjà leur postérité hériter du sang généreux qui couloit dans leurs veines. Dans ce ravissement qu'inspirent l'amour, la vertu, le bonheur, ils tombent à genoux devant l'Être suprême. « Grand Dieu! s'écrioient-» ils, donne-nous des enfans dignes de toi!
» Qu'ils soient humains; qu'ils marchent dans
» les voies de ta justice: ou s'ils doivent s'é-
» carter des loix saintes que nous chérissons,
» frappe-nous plutôt de stérilité, & qu'ils
» ne reçoivent pas une existence qu'ils avi-
» liroient à nos yeux comme aux tiens! »
Leurs bras supplians étoient entrelacés, lorsque le plafond de la chambre crie, s'ébranle. Fatmé s'évanouit de frayeur. Mirza pouvoit encore se sauver; mais comment abandonner

ſa chere Fatmé ? Il veut l'enlever dans ſes bras ; le mur chancele, tombe, écraſe & enſevelit ces deux amans. Le monde perd ſon plus digne ornement, & le genre humain l'exemple des plus rares vertus.

Je cachai mon viſage pour pleurer librement. Je ſouhaitai d'être accablé ſous ces triſtes ruines avec Mirza & Fatmé. Longtems immobile, je n'oſai haſarder mes regards ſur le tableau ; je levai enfin un œil tremblant, & je lus : *L'aveugle eſprit de l'homme ne voit rien que dans le préſent ; la Providence ſeule connoît l'avenir : la mort la plus ſoudaine a été la récompenſe des vertus de Mirza & de Fatmé ; elle les a fait paſſer à un état de délices dont ce monde n'offre point d'idée, en même tems qu'elle les a ſauvés de l'horreur de mettre au jour des deſcendans indignes d'eux.*

Je conclus que je ne devois rien décider déſormais, moi, foible atome, dont la vue bornée ne pouvoit embraſſer ma propre exiſtence. En regardant encore l'incompré-

henſible miroir, j'eus un nouveau ſujet d'étonnement : j'apperçus Agenor, malheureux jeune homme adonné à toutes ſortes d'excès ; & le libertin le plus décidé d'une ville diſſolue. Il étoit pâle, défait, violemment agité ; il ſe promenoit à grands pas dans ſa chambre, portant en fureur la main à ſon front, & prononçant à voix baſſe quelques imprécations. Il reſte un moment comme irréſolu. Bientôt toute ſa rage éclate : il court à une armoire ſecrete, en tire un papier, verſe dans une taſſe d'une certaine poudre.... Oui, dit-il les yeux enflammés, ce poiſon ſera l'unique reſſource que j'embraſſerai : il me ſauvera de l'opprobre qui m'attend. L'infidelle Roxane me ſacrifie à l'indigne Dabour ; mon pere ne veut plus payer mes plaiſirs ; mes créanciers me menacent chaque jour de la priſon : vengeons-nous à la fois de Roxane, de mon pere & de mes créanciers. Il portoit la taſſe à ſa bouche, & j'étois peu affligé de voir le monde perdre un débauché furieux, lorſque tout-à-coup il s'arrête. Quoi, s'é-

crie-t-il d'un ton sourd & étouffé, je mourrois, & sans être vengé ! Perfide rival ! ah ! je veux rougir la terre de ton sang : tu tomberas sous ma main, & ta mort doit satisfaire à ma fureur ! Il dit, pose la tasse, prend son cimeterre & sort. A peine est-il dans la rue, que son pere, vénérable vieillard, monte à la chambre de son fils. Hélas ! il eût été heureux sans ce fils. On lisoit sur son front cette douleur vive qui abat une ame paternelle. Il venoit représenter à ce fils ingrat les loix de l'honneur, celles de la probité & du devoir. Il espéroit de toucher son cœur, de le ramener à la vertu. Ses rides, ses nobles rides & ses cheveux blancs, les larmes qui baignoient son visage, tout inspiroit le respect & la pitié. En le voyant, l'ame la plus dure se seroit émue. Ce vieillard infortuné, fatigué des mouvemens qu'il s'étoit donnés, étoit altéré. Il apperçoit la tasse fatale : il boit, tombe à terre, & rend l'ame dans les plus horribles convulsions. J'osai confier ma surprise à la Justice suprême, & elle traça de

son doigt invisible les mots suivans sur le tableau redoutable : *Le pere d'Agenor s'étoit rendu, par sa coupable négligence, la cause de la perte de son fils : il étoit juste qu'Agenor devînt à son tour l'instrument de son supplice. O peres ! connoissez toute l'étendue de vos devoirs, & frémissez ! Tolérer le vice, c'est le commettre.*

A peine ces mots furent-ils tracés, qu'ils disparurent, & ceux-ci prirent leur place : *Considere le tout, afin de ne point errer.* Aussi-tôt j'apperçus dans le miroir une grande isle, coupée en deux par un fleuve. La partie droite formoit une plaine florissante, couverte de palais somptueux, de jardins magnifiques : elle étoit peuplée d'hommes richement vêtus. La gauche, au contraire, présentoit un désert aride, où quelques misérables cabanes entr'ouvertes laissoient voir les indigens qui y menoient une vie obscure & pénible. Cette isle pouvoit être considérée comme une image du globe de la terre. On appelloit le pays à droite, le pays des Heureux.

reux. Des chants, des danſes, des feſtins, des ſpectacles ſembloient leur unique occupation : la volupté ſourioit dans les yeux des beautés tendres qui les accompagnoient ; elles ſe laiſſoient mollement entraîner vers des ombrages ſolitaires. Cependant je remarquai que la plupart d'entr'eux ne s'eſtimoient heureux qu'autant qu'ils étoient apperçus des gens qui habitoient la rive oppoſée. Dans les repas les plus ſplendides, ils paroiſſoient d'une joie extrême; mais moi, qui découvrois leur cœur à nu, je le voyois dévoré de vers rongeurs. Ils ſembloient à la table des dieux boire le nectar, & l'enfer étoit dans leur ſein. Quoiqu'au ſein de l'abondance, leurs deſirs étoient loin d'être ſatisfaits : ils n'avoient qu'une bouche pour ſavourer les alimens, & leur imagination active & inſenſée dépeuploit la terre & les mers pour fournir de nouveaux mets à un palais uſé par des ſenſations trop fréquemment répétées. Parmi ces prétendus heureux, il en étoit qui quittoient tout-à-coup les plaiſirs pour courir

après un certain feu follet, au bruit des tambours & du canon. Ils revenoient tout sanglans, quelquefois mutilés, & alors ils se faisoient appeller *héros*. D'autres faisoient les plus grands efforts pour monter au sommet d'un gradin qui étoit occupé, tandis qu'un peu plus bas ils auroient pu trouver une place fort commode. Ils se tourmentoient d'une maniere étrange. Quelquefois on se moquoit d'eux, & le plus souvent on les jetoit au dernier rang. Rien ne les rebutoit : ils remontoient ; & s'ils réussissoient, soit par adresse, soit par importunité, alors ils n'avoient pas seulement le tems de s'asseoir, assez embarrassés, assez occupés à repousser l'ambitieux qui à son tour vouloit usurper leur place. Plus loin, j'appercevois des têtes légeres qui couroient çà & là, sans occupation comme sans affaires, semant des pieces d'or sans plaisir, & finissant par mettre le feu à leur palais pour réjouir un instant les yeux d'une concubine capricieuse. Ensuite ils regagnoient à force de bras le pays désert, dit

le pays des Malheureux. Dans ce miſérable ſéjour, on n'entendoit que des plaintes & des cris; tous les habitans marchoient courbés ſous le fardeau d'une loupe de chair qui opprimoit le derriere de leur col. C'étoit d'un regard triſte & envieux qu'ils contemploient le pays de la félicité. Qu'obtenoient-ils par ces vains deſirs? La boſſe qu'ils portoient devenoit beaucoup plus peſante. S'ils s'approchoient de ces hommes fortunés, ils entendoient les railleries piquantes, lancées à l'envi l'un de l'autre contre les miſérables porteurs d'une loupe de chair. Il n'étoit pas facile, mais il n'étoit pas abſolument défendu aux habitans du pays malheureux de traverſer le fleuve à la nage, & de s'établir dans le pays des riches; mais après avoir eſſayé quelque tems de l'air du canton, ils revenoient preſque tous volontairement, aimant mieux encore porter une boſſe peſante, que d'être toujours en guerre avec leur propre conſcience. Si quelqu'un ſe plaignoit de ce que ſa loupe étoit beaucoup plus lourde que celle

de ſon confrere, il avoit le pouvoir de l'échanger; mais il ſe repentoit ordinairement du troc, & reprenoit ſon premier fardeau. Ces maſſes de chair ne me parurent point auſſi inſupportables que le porteur l'aſſuroit. En général il me ſembla que, ſi dans le pays de félicité l'on exagéroit par air le ſentiment du plaiſir, dans le pays de miſere on exagéroit par foibleſſe le ſentiment de la douleur: car c'eſt une ancienne manie, & toujours ſubſiſtante, que celle de vouloir être plaint. Je remarquai que la mal-adreſſe de ces derniers rendoit le fardeau beaucoup plus difficile qu'il n'étoit. Ceux qui ſavoient le porter alégrement, paroiſſoient contens & diſpos: l'habitude leur rendoit à peine le poids ſenſible; au lieu que ceux qui ne s'étudioient pas à ſavoir maintenir un juſte équilibre, chanceloient à chaque pas, & rendoient leur marche très-pénible. Un autre avantage du pays de miſere, c'eſt que les habitans ſe confioient en aſſurance aux vagues irritées. Leur boſſe les ſoutenoit toujours ſur la ſurface des

flots : ils avoient beau être ballottés ; les plus rudes secousses de la tempête n'apportoient aucun dommage à leur situation : au contraire, les citadins du pays de félicité voyoient souvent les plaines unies de leurs belles campagnes tout-à-coup bouleversées au moindre mouvement de l'empire liquide ; eux-mêmes emportés par les courans, ne pouvoient surnager, & l'or qui couvroit leurs habits ne contribuoit pas peu à les engloutir. J'observai aussi que, dans le pays fortuné, on étoit bien moins habile, bien moins industrieux, bien moins humain, bien moins charitable, que dans le pays des malheureux.

Mon œil avide cherchoit quelqu'autre objet de comparaison, lorsque le ciel de l'isle se couvrit de sombres nuages : le tonnerre se fit entendre ; des éclairs furieux déchirerent la nue ; une grêle effroyable fondit sur la terre.

Tous les cœurs furent consternés : mais soudain la mer souleva ses abymes ; ses vagues impétueuses s'éleverent jusqu'au ciel,

assiégerent la double isle, & bientôt l'engloutirent avec tous les habitans. Je ne vis plus dans le miroir qu'une lugubre & pâle obscurité, qui couvroit un amas immense d'eaux, d'où perçoient quelques gémissemens confus. A l'instant même, une lumiere surnaturelle remplit le temple; le nuage odoriférant qui fumoit sur l'autel se transforma en une colonne de flamme; & la voûte de l'édifice subitement enlevée, m'offrit le spectacle d'un trône lumineux qui descendoit lentement au bruit majestueux du tonnerre. Je tombai de frayeur devant la divinité de ce lieu redoutable: un bras divin daigna me relever, & je revis auprès de moi l'ange qui m'avoit servi de guide. Sa voix me rendit le courage; je lus ces mots écrits en traits de flamme sur le marbre mystérieux: *La mort rend les hommes égaux. C'est l'éternité qui assigne à l'homme son véritable partage. La justice est tardive; mais elle est immuable: l'homme juste, l'homme bon se trouve à sa place, & le méchant à la sienne. Mortels!*

la balance d'un Dieu éternel penche dans les abymes de l'éternité. Alors le miroir redevint parfaitement clair, & je vis une grande & belle femme, revêtue d'une majefté célefte, affife fur une demi-colonne : elle tenoit d'une main une balance, & de l'autre une épée flamboyante. Des millions d'hommes de toute nation & de tout âge étoient raffemblés autour d'elle. Elle pefoit les vertus & les vices, pardonnoit aux défauts enfans de la foibleffe; la patience & la réfignation étoient récompenfées, & les murmures indifcrets étoient punis. Je vis avec une joie inexprimable que les pleurs des malheureux fe féchoient fous fa main bienfaifante. Ces infortunés béniffoient leurs maux paffés, fource de leur bonheur préfent. Plus ils avoient fouffert, plus grande étoit leur récompenfe. Ils entroient dans les demeures éternelles, où le Dieu de bonté fe plait à exercer fa clémence, le premier, le plus grand, le plus beau, le plus adorable de tous fes attributs. Tous ceux que l'Eternel avoit daigné animer

de son souffle divin, étoient nés pour être heureux. Les taches qu'imprime à l'ame le vil limon du corps, disparoissoient devant l'éclat du vrai soleil : sa splendeur absorboit ces ombres passageres. Le Créateur de ce vaste univers étoit un pere tendre qui recueille ses enfans après un long & triste pélerinage, & qui n'arme point sa main contre leurs fautes passées. Ceux qui avoient ouvert leurs cœurs à la justice, à la douce pitié, qui avoient secouru l'innocent, soulagé le pauvre, recevoient un double degré de gloire. Un cantique immortel de louanges, répété par la race entiere des hommes, annonçoit la réparation des choses.

Les tems de la douleur, de la crainte, du désespoir, étoient à jamais écoulés; les beaux jours de l'éternité s'ouvroient; la figure de ce monde étoit évanouie; aucun gémissement ne devoit troubler la céleste harmonie de la félicité universelle. Ce Dieu bon, dont la main magnifique est empreinte sur toute la nature, qui a embelli jusqu'au lieu de notre

exil, embrassoit dans son sein toutes ses créatures : le pere & les enfans ne faisoient plus qu'une même famille. Alors une voix tonnante se fit entendre. *Va, foible mortel, esprit audacieux & borné, va, apprends à adorer la Providence, lors même qu'elle te paroîtroit injuste. Dieu a prononcé un seul & même décret : il est éternel, il est irévocable; il a tout vu avant de le porter. Êtres finis! vos systêmes, vos vœux, vos pensées entroient dans son plan : soumettez-vous, espérez, & n'accusez point son ouvrage.* Le temple parut alors s'écrouler sur ma tête. Je m'éveillai, incertain si ce que j'avois vu étoit une apparition ou une réalité. Dois-je encore m'indigner de la prospérité du méchant? Dois-je murmurer du malheur de l'homme juste? Ou plutôt, ne dois-je pas attendre que le grand rideau étendu sur l'univers soit tiré à nos yeux par la main de la mort? C'est elle qui doit nous faire vivre, en découvrant la vérité immuable, éternelle, qui ordonna le cours des événemens pour sa plus grande gloire, & pour la plus grande félicité de l'homme.

C'eſt donc dans le cœur de l'homme une union inſéparable de la crainte & du reſpect dus à la Divinité, qui ſur toute la ſurface de la terre a bâti les temples & a ordonné les expiations. Voilà le dogme de l'univers.

Mais Dieu eſt-il vraiment caché ? C'eſt l'œil aveugle ou ſtupide, qui le premier a proféré ce mot vuide de ſens. La Divinité eſt préſente autour de nous ; par-tout nous ſentons ſes traces. Quelle marque plus viſible que l'étendue & la beauté de la création, que l'étincelle de la vie qui jaillit à chaque inſtant, que la lumiere de la penſée qui brille ſur le front de l'homme ? Il ne faut qu'un cœur, & l'on eſt éclairé ; s'il eſt ſenſible, il s'éleve vers cet Être majeſtueux & bon qui l'a formé. Il s'enflamme, il s'attendrit, il adore, & rien n'eſt comparable au raviſſement qu'excite cette douce & ſublime contemplation de l'Auteur de la nature.

Sous le rapport de conſervateur des êtres, & prodiguant à chacun d'eux une meſure de plaiſirs, l'Être ſuprême eſt encore plus ado-

rable que ſous celui de créateur. La bienfaiſance a plus de droit à nos hommages que la grandeur.

Homme ! ſonge que ta tête eſt cent fois plus admirable encore que le globe du ſoleil ; il ne ſe connoît pas, & tu le connois ; il ne ſait pas ce qu'il eſt, & tu l'as peſé. Il éclaire l'univers d'un feu matériel, & toi tu peux prétendre à un rang plus élevé. Les aſtres ſont des inſtrumens abſolument aveugles ; au lieu qu'il t'eſt permis de connoître les reſſorts que la nature emploie. Tu ſais te ranger à ta place, ſentir l'indépendance de ta penſée & la ſervitude de ton corps. Tu ſens ta force & ta foibleſſe : tu connois le rang que tu occupes dans le ſyſtême univerſel.

Eh, ne ſerois-tu pas frappé du ſyſtême de Newton, lorſqu'il voit dans chaque étoile un ſoleil balançant les planetes, lorſqu'il apperçoit l'ordre qui proportionne leurs mouvemens à leur diſtance des centres, lorſque l'univers, ainſi agrandi, leur a découvert que la penſée qui a démêlé ſes ſublimes rapports

eſt plus auguſte & moins périſſable que ces ſoleils même qui, malgré leur pompe & leur éclat, ne ſont que matériels, & n'ont pas une idée du lieu où ils ſont placés ?

RUINES.

DES ruines nous frappent.... Pourquoi ? D'où naît ce ſentiment qui nous porte à contempler ces débris où la main du tems a imprimé ſes ravages ? Seroit-ce l'idée de pluſieurs ſiecles écoulés & anéantis, ſur leſquels nous marchons, pour ainſi dire, en foulant ces magnifiques reſtes ? Eſt-ce le tableau des étranges révolutions que le cours inſurmontable des années amene ſur la terre ? Eſt-ce le plaiſir de ſurvivre à la génération de tous ces potentats que la mort a chaſſés ſucceſſivement de leurs palais ? Maintenant démolis & entr'ouverts, on voit, non ſans intérêt, un pâtre avec ſes bœufs ſous ce portique briſé, près de cette colonne majeſtueuſe

& renverſée. Elle exiſte encore, & prête un point d'appui à la chaumiere d'un pauvre bûcheron, qui jadis n'eût oſé toucher l'avant-cour de ce même palais. Ce contraſte nous émeut, nous touche, & de grandes réflexions fermentent dans notre ſein.

En nous promenant dans les jardins des Anglois, on découvre les ruines qu'ils ont édifiées à l'aide du jeu d'une mine, afin que le jet hardi & capricieux d'une maſſe qui ſe décompoſe ſous l'activité de la poudre, ſoit plus fidélement empreint. Cependant on eſt moins touché en rencontrant ces ruines; & pourquoi? Parce qu'on apprend bientôt que c'eſt l'art qui les a faites, & qu'elles n'exiſtent que d'hier. On a tout imité cependant, juſqu'à la teinte auguſte & vénérable que le tems imprime aux monumens renverſés; mais la réflexion vient toujours nous dire que c'eſt là une couleur factice & menſongere, ouvrage de l'homme. Alors la moitié de notre plaiſir eſt détruite: on paſſe, & l'on n'admire plus.

Au milieu de tant de monumens ruinés, défigurés, à moitié effacés, qu'il eſt curieux de contempler dans Rome ces prodigieux obéliſques conſtruits en Egypte il y a trois mille ans !

PAPE.

Un pape philoſophe comme Benoît XIV devoit ſe dire quelquefois à lui-même : Me voici ſucceſſeur des Céſars, aſſis dans la même ville où ils ont régné, chef d'une religion qu'ils ne ſoupçonnoient pas devoir s'étendre ſur le globe. Ils dominoient par les armes, & je tiens comme eux le monde enchaîné. Ils envoyoient des édits à toute la terre, & moi j'envoie des bulles. Je tiens en main le faiſceau de ces opinions qui ſe ſont accumulées à l'aide de dix-ſept ſiecles. Quel eſt mon pouvoir ! il m'étonne moi-même. Les rois regnent par la force, par le canon, par différens corps militaires ; & moi, qui oſes me dire *infaillible*, je ſais ce qui en eſt.

L'un

L'un me baiſe les pieds, l'autre me prie de délier ſes péchés; celui-ci m'invite à canoniſer un mort, pour l'invoquer enſuite. Je ſuis comme environné de fantômes, & ma place elle-même reſſemble à un rêve.

Si un pape au Capitole doit étonner, on ne doit pas moins être ſurpris de voir un Capucin prêcher au Mexique, un Negre apprendre le cathéchiſme, un monarque d'Europe envoyer des ordres à deux mille cinq cents lieues, exécutés auſſi ponctuellement qu'un ordre émané de Verſailles l'eſt à Paris.

Mais une marchande de la rue S. Honoré ne coëffe-t-elle pas une dame de la Martinique? Les paróles & la muſique d'un opéra bouffon s'embarquent pour aller réjouir les déſœuvrés de S. Domingue.

Et pendant ce tems, le Sauvage attaque & combat le requin, le plus terrible des animaux : il en triomphe à l'aide de foibles armes; tandis qu'avec nos fuſils, nos épées, nos lances, nous avons peine à nous défendre d'un loup qui ravage nos contrées.

AMITIÉ.

BESOIN d'aimer, fource précieufe des vertus humaines; néceffité douce, impofée par cette premiere caufe qui en a fait un confolateur de l'univers. Un feul homme a écrit contre l'amitié; (*a*) il a voulu la repréfenter comme une illufion; fa conduite a démenti fes écrits.

L'amitié eft réelle; & s'il fe trouve un feul homme qui affirme qu'il a fenti feulement pendant un moment de fa vie le plaifir d'aimer fans intérêt, fon opinion eft faite pour détruire tous les fophifmes contraires. Le même fentiment fans doute eft plus ou moins pur, plus ou moins durable; il habite avec des nuances différentes dans les ames fupérieures, & fon activité fuit leurs degrés de nobleffe.

L'oferai-je dire? l'amitié regne encore

(*a*) Helvetius.

parmi les scélérats. Ces mains teintes de sang se serrent dans une union étroite & monstrueuse. Rassemblés par le crime, ils se jurent d'être fideles l'un à l'autre ; des larmes sinceres coulent de leurs yeux féroces ; leur affreuse concorde offre les premiers traits d'un sentiment pur, quoique défiguré. Ils se soutiennent, se soulagent, & la générosité éclate dans les sombres cavernes où ces hommes durs aiguisent les poignards.

Et voyez ! Si l'un d'eux est pris & condamné au supplice qu'il mérite, il ne trahit pas le nœud de la confiance mutuelle. Un courage tendre subsiste encore dans cette ame dégradée & coupable ; il refuse de nommer ses complices ; il veut leur sauver les tortures qu'il brave avec intrépidité. Il les aime donc, il se croit lié par les services qu'il en a reçus. Au pied de l'échafaud, il ne dément point sa fermeté ; & luttant contre la douleur & la crainte, il ne montre point la foiblesse d'une ame lâche & perfide ; un reste de vertu brille dans ce malheur-

reux écrasé sous le fer des bourreaux ; il expire avec la gloire dont il a l'idée ; il descend au tombeau, satisfait de n'avoir pas violé, malgré les tourmens, le pacte de la confiance & de l'amitié.

Que j'aime à croire aux nœuds indissolubles de la sympathie ! Eh, pourquoi n'y auroit-il pas une liaison intime entre les hommes sensibles ? Que la matiere inactive & muette n'ait aucun rapport ; mais que les cœurs faits pour se répondre ne volent pas les uns au-devant des autres, qu'ils ne se devinent point, qu'ils ne se reconnoissent point, c'est ce qui ne peut être adopté par quiconque a senti la force attirante & repoussante que produisent l'amitié & l'aversion.

Voltaire a défini l'amitié, le mariage de deux ames. Cela est bien exprimé. Qui ne regarde que soi ne peut vivre heureux. Qui rapporte tout à soi sera seul. Qui vit seul est privé des délices du sentiment ; car le sentiment n'est que la réaction de deux cœurs qui sont unis.

L'amitié, comme l'amour, doit toute ſon énergie à la force de l'ame : tel ſacrifice que tel homme ne conçoit pas, s'exécute librement & avec tranſport par tel autre.

On vouloit conſoler Pyrrhus, affligé de la mort d'un de ſes amis ; on lui repréſentoit que la douleur étoit déſormais inutile. Je le ſais, reprit-il ; mais il eſt mort avant que je lui aie rendu les plaiſirs qu'il m'a faits... Sentiment noble & bien exprimé !

Ajax, chez Philoſtrate, parle ainſi à Achilles. Laquelle de tes actions héroïques t'a fait le plus oublier le danger ? — Celle, dit-il, que j'ai entrepriſe pour un ami. — Et laquelle, dit Ajax, t'a été la plus facile ? — La même, replique Achilles. — Et de tes bleſſures, laquelle te fut la plus douloureuſe ? — Celle qu'Hector m'a faite. — Hector ? Je ne ſache pas qu'il t'ait bleſſé. — Il m'a bleſſé mortellement : il a tué Patrocle.

L'amitié peut demander, dit-on, mais point exiger. Cette propoſition eſt fauſſe. L'amitié doit exiger ; elle doit même être impé-

rieuse, parce que ce droit-là est réciproque. Sortie de là, l'amitié n'est qu'une simple liaison.

Je ne connois que le crime qui puisse mettre une barriere à l'amitié. Mais nous devons pour notre ami braver le ridicule & les brocards.

Dans une comédie angloise, un personnage dit à un autre : Tu te prétends mon ami ? — Oui. — Eh, comment le prouveras-tu ? — Ma bourse est à toi. — Bon ! Et si j'aimois ta maîtresse ? — Je te la céderois. — Et si l'on me donnoit un démenti ? — Je me battrois pour toi. — Et si l'on me railloit ? — Je dirois du bien de toi à la face de ceux qui te donneroient des ridicules. — Oh ! si cela est, tu m'aimes.

DE LA GUERRE.

SONGE.

J'ÉTOIS ſur les frontieres d'une province inondée du paſſage de cent mille hommes : l'ordre qui les raſſembloit, leur marche impérieuſe réglée au ſon éclatant de pluſieurs inſtrumens guerriers, leur farouche obéiſſance, tout m'offroit un ſpectacle impoſant. Je réfléchiſſois ſur le motif qui pouvoit raſſembler tant d'hommes ſous les mêmes étendards. Ah ! diſois-je en moi-même, ſi c'eſt la vertu qui les conduit, s'ils vont frapper quelque tyran & en délivrer la terre, s'ils marchent pour aſſurer la liberté des mortels qu'on opprime, ils méritent nos reſpects & notre amour : ce ſont les défenſeurs ſacrés des droits de l'humanité.

Tout-à-coup cette multitude de ſoldats fit halte & ſe diſperſa de côté & d'autre. La tête échauffée des penſées qu'avoit fait naître

cet amas prodigieux de combattans, je suivois leurs pas & tâchois de démêler dans leurs gestes les sentimens qui les animoient. Quelle fut ma surprise de voir ces hommes, enfans de la même patrie, revêtus de la même livrée, tirer l'épée l'un contre l'autre avec une opiniâtreté furieuse! Je courus à l'un d'eux; mais il étoit déjà trop tard : il retiroit son épée fumante du cœur palpitant de son camarade. O malheureux ! m'écriai-je ; quoi, ton compagnon, ton frere ! Il est bien digne de l'être, me répondit-il d'une voix assurée; il est mort en brave homme. — Mais que peut-il t'avoir fait, pour le traiter aussi cruellement ? — Rien. C'est un nouvel enrôlé ; nous avons eu querelle; & c'est l'usage de payer son entrée par quelque preuve de bravoure non équivoque : il a fait les choses comme il faut ; cette affaire lui fera honneur, & nous regretterons qu'il se soit laissé tuer. S'il eût forcé un peu plus la parade, il auroit évité le coup, & sûrement nous aurions vécu très-bons amis. — Est-il possible ? répondis-je

émus, étonné. Quelle étrange barbarie! Mais vous êtes un homme perdu; sauvez-vous; ses camarades, ses supérieurs seront forcés de venger son sang. — Bon! j'ai suivi leur exemple, & celui qui s'y refuseroit seroit regardé comme un lâche. Notre gloire est de braver en tout tems la mort; & vous pensez bien que quiconque n'a point craint un adversaire en tête, ne redoutera point la présence de l'ennemi : ce sont là des échantillons de courage. — Voilà un courage fort utile à la patrie! — Oh! cette mort n'est rien. Voyez là-bas ces deux compagnies qui se battent; les beaux coups qui se portent! — Pourquoi donc cette férocité frénétique? N'ont-ils pris le même uniforme que pour s'égorger? — Point du tout. C'est la couleur des paremens & la différence des boutons qui causent leur inimitié. — Mais ils marchent ensemble sous les mêmes drapeaux; ils vengent la même querelle. — Oui; mais en attendant, ils vuident leurs débats particuliers. Ils se haïssent entr'eux certaine-

ment plus qu'ils ne déteſtent l'ennemi qu'ils vont combattre ; & chaque officier ſe trouve rival & jaloux de l'officier qui occupe un grade au-deſſus du ſien. Bientôt nous tournerons nos forces contre ***, & alors nous verrons beau jeu.— Quoi ! vous allez encore chercher dans un autre monde des hommes à tuer ? Mais, ſi vous continuez, vous vous détruirez vous-mêmes avant d'être en préſence de l'ennemi. — Que nous importe ? Nous ne vivons que par la mort ; & pour que l'un s'avance, il faut que l'autre ſoit tué. Voilà tout ce que je ſais. — Quel horrible métier vous faites, mon ami ! Pourquoi vous entr'égorger ? Pourquoi verſer le ſang d'un camarade ? Pourquoi endurcir votre ame gratuitement ? N'avez-vous jamais éprouvé la pitié, la commiſération ? Vous allez de ſang-froid faire des orphelins, des meres gémiſſantes. Ah ! ſi vous écoutiez votre cœur, ſûrement il vous condamneroit. — Je n'entends rien à tous ces beaux mots-là ; voici le vrai. J'ai mené une vie aſſez incertaine juſqu'à l'âge où je

me suis trouvé haut de cinq pieds six pouces. J'étois doué d'un estomac d'autruche, & j'avois beaucoup de peine à lui fournir de quoi digérer. Un homme tout galonné, cocarde en tête, canne en main, vint me toiser; & me montrant au bout d'une longue perche une ample provision de gibier, fit résonner à mes oreilles une trentaine d'écus renfermés dans un sac. Qui pourroit échapper à de pareilles amorces? Votre prétendue figure de la patrie seroit venue toute en pleurs se jeter à mes genoux en me priant de la secourir, qu'elle n'auroit pas fait sur mon ame une aussi touchante impression. Le jour de mon engagement fut le plus beau de ma vie. Je n'avois jamais absolument contenté mon appétit : j'eus du vin, des filles; je fis grand'chere & du tapage impunément. Les jours suivans ne répondirent pas à ce jour fortuné. Je sentis le poids de l'esclavage; j'ai déserté sept fois en quatre ans, ne tenant à rien, voyant d'un œil égal la victoire ou la défaite, aussi peu attaché à un gouvernement

qu'à un autre, & ne perdant rien en perdant tout. Notre ſort, vous le ſavez, ne change point après vingt victoires : le ſoldat obtient rarement les diſtinctions militaires; des officiers ſupérieurs s'attribuent toute la gloire des armes & s'en réſervent tout le prix. J'entendois la voix de chaque potentat qui me crioit : Je t'accorde du pain, mais à condition que ton ſang m'appartiendra tout entier, & coulera au moindre ſignal de ma volonté. J'ai donc vendu mon ſang le plus cher qu'il m'a été poſſible.

Je ne vous parle point des rudes travaux que j'ai eſſuyés, des marches longues & pénibles que j'ai faites au milieu de l'hiver, combien de fois le froid & la faim ſe sont unis pour m'accabler, combien de fois je fus réduit à coucher ſur la terre, morfondu par une biſe piquante. J'ai eu quelques bons momens; j'ai ſavouré plus d'une fois le plaiſir délicieux de la vengeance. Un jour, après deux mois de fatigue, entrant dans une ville priſe d'aſſaut, forçant les portes de vingt

maifons, enlevant tout ce que je trouvois, j'apperçus une jeune femme, les cheveux épars, fort jolie, qui fe cachoit, tenant un enfant dans fes bras. L'ardeur du pillage cede en ce moment à un appétit luxurieux. Tout eft permis dans une ville prife d'affaut. Je perce deux de mes camarades qui vouloient me la ravir; j'égorge l'enfant dont les cris m'importunoient; je viole la mere, & je mets le feu aux quatre coins de la maifon. — Vous me faites frémir. — Bon! L'efpece humaine eft comme l'herbe des champs; on la fauche, elle renaît: il ne faut qu'une nuit pour réparer le fac d'une ville. Oh! nous ne laiffâmes pas fubfifter deux pierres l'une fur l'autre: les ordres étoient ainfi donnés. Je paffe fous filence d'autres faits héroïques familiers à nous autres braves gens. Je ne vous dirai point que j'ai paffé deux fois intrépidement par les baguettes; que mes propres camarades, transformés en bourreaux, ont fait ruiffeler le fang de mes larges épaules. J'ai eu ma revanche; & mes officiers, tran-

quilles ſpectateurs, ont loué plus d'une fois la vigueur de mon bras. Enfin, je ſuis revenu ſous mon premier drapeau, à la faveur de l'amniſtie; & quoique je n'y ſois pas mieux qu'ailleurs, j'eſpere faire plus tôt ici mon chemin. — Quel chemin, s'il vous plait? — Parbleu! voilà la premiere étincelle de la guerre : nous allons ſoigneuſement l'entretenir. Vous voyez ce régiment habillé à neuf, avec ces enſeignes flottantes? Dans un mois peut-être, il n'en reſtera qu'un ſur cent : vous ſentez bien qu'alors j'entrerai dans ce beau régiment, & que ma paie ſera hauſſée de trois ſols par jour. — Quoi! feroit-il poſſible que vous penſaſſiez ainſi? — Non pas ſeulement moi, mais encore mes camarades, tous nos officiers qui ne demandent qu'à hériter; & vous ſavez qu'on n'hérite que des défunts... Je regardai cet homme avec effroi; je lui fis un petit préſent, en lui recommandant beaucoup d'être humain. Il ſourit à ce mot, & je m'éloignai.

Je rencontrai, chemin faiſant, une compagnie qui s'en alloit tambour battant, & qui

murmuroit hautement. Toujours trompé par les inſpirations de mon cœur, je crus qu'elle maudiſſoit la guerre. Sans doute, lui dis-je, que l'humanité plaide dans votre ame la cauſe des malheureux que vous allez maſſacrer? — Point du tout, me dit l'un d'eux. On nous envoie dans un miſérable pays, nu, ſtérile, où il n'y aura rien à piller que la ſoupe du payſan; tandis que nous ſortons d'un pays gras, où nous avions de quoi ravager à notre aiſe. Mais notre chef a déplu au miniſtre, & nous en portons tous la peine.

Je me retirai, bien réſolu de ne plus faire de queſtion. De retour chez moi, je voulus me conſoler avec des livres: je cherchois un remede à ce fléau antique qui embraſe la terre. J'ouvris le fameux Traité de Grotius: je lus ce grand ouvrage; & à la froideur révoltante qui y regne, aux exemples de barbarie accumulés avec une patience incroyable, à ſes triſtes, inutiles & longues définitions, le dégoût me ſurprit; je l'eſſuyai d'un bout du livre à l'autre. Jamais plus beau

ſujet ne fut plus mal traité. Quoi, le globe de la terre couvert de ſang ! Quoi, ce métier d'égorger regardé comme le comble de la magnanimité, puni dans le ſcélérat obſcur qui vous attend au coin d'un bois, honoré dans celui qui le commet au bruit des trompettes & des fanfares ! Quoi, cette folie injuſte & abominable, qui n'eſt le plus ſouvent funeſte qu'à l'innocence, au lieu d'allumer entre les mains de ce philoſophe le flambeau de la vérité redoutable, au lieu de pénétrer ſon ame d'une indignation forte & rapide, ne lui inſpire que les moyens de légitimer ce qu'il y a de plus horrible, de commettre le crime avec ordre, & de s'appuyer encore de paſſages auſſi dégoûtans que pédanteſques ! Ce ſont bien des autorités qu'il faut ! Il faut caſſer toutes les autorités humaines, pour ne faire valoir que celles de la raiſon & de l'humanité. Loin de remonter aux principes, loin de porter le fer & la flamme dans une plaie gangrenée, il uſe de remedes palliatifs ; il couvre d'un manteau de pourpre ce monſtre de la guerre ;
il

il met un masque sur son front, un diadême sur sa tête; & lorsqu'il dégoutte de sang humain, il se prosterne & n'apperçoit que la pourpre royale. (1) Ah! disois-je en moi-même, quel sera l'homme qui dépouillera ce géant de l'appareil qui semble l'ennoblir, pour ne laisser voir que l'ogre hideux affamé de la chair des enfans, des foibles, des innocens, & respirant avidement l'odeur du carnage & de la mort, à travers l'espace des empires & la vaste étendue du monde? Je brûlai le livre de Grotius, faisant des vœux pour que ce siecle ne se passât point sans avoir produit un ouvrage approfondi sur cette importante matiere.

Rempli d'une mélancolie profonde, je me jetai sur mon lit, comme pour oublier ce que j'avois vu, & encore plus ce que j'avois lu. A peine le sommeil se fut-il emparé de mes sens, que je me trouvai en pleine campagne,

---

(1) Il est une guerre légitime, une guerre de défense, qui rentre dans le droit naturel.

& ſous un ciel étranger. Là, plus de quatre-vingt mille hommes s'étoient formé des lits de paille ſous le couvert d'une toile légere & portative. Jamais coup-d'œil plus étonnant, plus ſuperbe, n'avoit frappé mes regards. Voilà, dis-je, les hommes dans leur premier état & dans leur premiere liberté; les remparts menaçans des villes ne les tiennent point captifs. Mais en examinant de plus près ces hommes, je vis qu'ils portoient des armes meurtrieres; j'apperçus une file de trente canons géométriquement pointés: moi-même, ô ſurpriſe! vêtu d'un juſte-au-corps rouge, un havreſac ſur le dos, je me trouvois ſoldat; un long tube de fer qui vomiſſoit la mort étoit entre mes mains pacifiques, & l'infernale baïonnette pendoit à mon côté. Le tambour ſe fit entendre: je jetai bas les armes en philoſophe, comme firent jadis Horace & Démoſthene. Tout-à-coup on m'arrête; on me donne les noms de parjure, de lâche; on me rappelle les ſermens que j'avois faits la veille. Hier, me dit-on, lorſque vous étiez

ivre, vous avez promis...—J'ai promis, moi? Ah! ſûrement, meſſieurs, j'étois bien ivre lorſque j'ai promis de tuer mes ſemblables. J'allois faire un beau diſcours pour leur prouver que je ne devois point me battre, lorſqu'il fallut marcher, entraîné par l'exemple & par la foule obéiſſante. En cela je reſſemblois à bien d'autres, qui faiſoient cependant parade de valeur. Le tonnerre des mortels, qui détruit plus d'hommes en un jour que le tonnerre du ciel n'en détruit pendant des ſiecles, donna le ſignal de la bataille. Je vis le firmament tour-à-tour enflammé & obſcurci par des volcans de flamme & des torrens de fumée. Le plomb fatal ſiffloit & voloit de toutes parts; les chefs à grands cris pouſſoient, précipitoient la file preſſée des ſoldats: tous, dans une obéiſſance aveugle, couroient arroſer de leur ſang des monceaux de cadavres. Obligé de faire feu, je dirigeois le bout de mon fuſil dans le vague des airs, aimant mieux mourir que de frapper un être ſenſible. L'horreur pâliſſoit mon front: ceux qui me

274065

reprochoient ma peur s'efforçoient de noyer la leur dans une boiſſon forte qui leur égaroit l'eſprit. Quel ſpectacle ! Je doute que l'enfer puiſſe jamais en préſenter un auſſi odieux. Des cris lamentables, le fracas du canon, le roulement de cet épouvantable tonnerre, aſſourdiſſant les oreilles & endurciſſant les cœurs ; des hommes étendus & mourans, mêlés avec des chevaux ; d'autres ſe traînant à demi écraſés, & pouſſant des hurlemens effroyables qui ne touchoient perſonne ; des yeux éteints, immobiles ; des viſages pâles & ſanglans, que couvrent des cheveux hériſſés ; des voix ſuppliantes invoquant le trépas ; toutes les ſcenes de douleur, de ſouffrances, de cruautés ; tous les tableaux de la rage, de la fureur, du déſeſpoir ; toutes les ſortes de bleſſures, tous les genres de mort, tous les tourmens raſſemblés ; la nature & l'humanité mille fois outragées, & outragées ſans remords ; les oiſeaux du ciel fuyant épouvantés ; les ſeuls corbeaux marquant leur joie par des croaſſemens, ſui-

vant les guerriers à la trace & attendant leur proie. Ciel ! quels objets de démence & de terreur ! J'avançois ſur des corps entaſſés, & les dents d'un moribond expirant dans la rage me déchiroient la jambe, lorſqu'un homme armé de fer, plus fougueux que le courſier qui l'emporte, m'enleve par les cheveux & dreſſe ſon cimeterre pour m'abattre la tête; mais un boulet enflammé vint, & me coupant en deux, diſperſa loin de lui mes membres mutilés.

On ne fut jamais ſi content d'être mort. Bientôt je perdis de vue & le champ de carnage & ces hommes inſenſés qui, dans leur folie héroïque, égorgeoient pour être enſuite égorgés. Je ne diſtinguois plus cette terre déplorable que comme un point foiblement éclairé. Je traverſois rapidement d'humides ténebres. Au ſortir du bruit affreux & diſcordant des combats, je me trouvois dans un ſilence & dans un calme univerſel. Fragile jouet des airs, je commençois à devenir inquiet ſur mon ſort, lorſque je ſentis mes pas

s'affermir ſur une baſe plus ſolide. Je m'apperçus que j'avois pris la forme d'un ſquélette d'une blancheur extrême ; mais je ne conçus aucune horreur de ma nouvelle métamorphoſe. En effet, je ne ſais pourquoi l'on a tant de frayeur de ſes propres os : la charpente d'une belle maiſon eſt peut-être auſſi admirable que la décoration extérieure qui lui ſert d'ornement.

Mon ſquélette blanc ſe trouva donc parmi une multitude d'autres ſquélettes auſſi nus que moi. Nos oſſemens, en ſe choquant dans la preſſe, formoient un cliquetis ſingulier qui réſonnoit au loin. Je ne pouvois maîtriſer un ſaiſiſſement ſecret à la vue de ce triſte ſéjour. Je ne conſidérois pas de bon œil mes compagnons de miſere. Tous leurs mouvemens étoient bruſques ; & quoique réduits au plus miſérable état, ils marchoient encore la tête levée & d'un air orgueilleux. Cependant des nuages étincelans rouloient au-deſſus de nous ; ils vomiſſoient les fleches tortueuſes de la foudre : les éclairs qui partoient de ce

ciel menaçant, répandoient une lueur ſombre & effrayante.

Une voix auſſi douce que céleſte retentit à mon oreille, & me dit : Te voilà dans un des vallons où la Juſtice deſcend pour juger les morts coupables ; celui-ci s'appelle *la vallée des homicides.* O Dieu ! m'écriai-je, ſeroit-il poſſible ? Mon cœur eſt pur, mes mains ſont innocentes. J'ai été ſurpris, entraîné dans la foule des aſſaſſins ; mais je n'ai été l'inſtrument d'aucun meurtre. Raſſure-toi, reprit la voix ; il en eſt d'innocens qui ſe trouvent mêlés, ainſi que toi, avec ces barbares : mais je ſuis ici pour les conſoler en attendant le grand jour, & tu n'es dans ce vallon que pour faire rougir ceux qui ont voulu te forcer au crime. La Juſtice, fille ainée de l'Être ſuprême, vient éclairer ce lieu tout les ſix mille ans : tu n'as plus que cinq cents années à attendre. Je marquai vivement & mon impatience & ma douleur. La voix reprit : Tu t'imagines peut-être que tu te traîneras encore d'années en années, de

jours en jours, d'heures en heures, comme ſur ce globe que tu as habité. Déſabuſe-toi; car depuis que je te parle, cinquante années déjà ſont écoulées. A ces paroles, l'eſpérance vint ranimer mon cœur : je me mis à obſerver ces ſquélettes ambulans; la dureté de leurs cœurs ſembloit s'être communiquée à leurs oſſemens; ils ſe heurtoient rudement entr'eux. Je prêtai l'oreille à certain murmure confus, & je diſtinguai le bruit effrayant & ſourd du torrent rapide des ſiecles, que la main du tems précipitoit dans le lac immobile de l'éternité. Tout-à-coup ce torrent impétueux ceſſa de couler. La nature fit comme une pauſe; cent tonnerres furieux creverent le flanc des nuages, & voici qu'une pluie abondante de ſang tombe auſſi-tôt ſur les coupables : c'étoit tout le ſang verſé depuis l'origine du monde, qui retomboit ſur chaque meurtrier. Je vis en un moment tous ces ſquélettes couverts de gouttes enſanglantées, qu'ils tâchoient vainement d'effacer. N'appréhende aucune de ces taches, me dit la voix de la conſolation:

elles ne tombent que ſur les homicides. Chaque goutte repréſente un aſſaſſinat. Ce ſang fait leur honte & leur ſupplice ; il leur imprime le remords, la douleur & le déſeſpoir. Frémis pour eux ! l'inſtant terrible eſt arrivé.

Auſſi-tôt les nuées s'écarterent au loin ; un jour lumineux deſcendit de la voûte céleſte, & devint peu à peu ſi reſplendiſſant, que toute cette multitude teinte des marques criminelles qu'elle portoit, ſe couchoit ſur la terre & ſembloit vouloir ſe cacher dans ſes abymes. Moi-même, quoiqu'ayant conſervé la blancheur, emblême de mon innocence, je ne pus réſiſter à une frayeur reſpectueuſe : je tombai proſterné. La Juſtice éclatante parut au milieu des airs, non avec ce front courroucé, ce glaive, ces balances que nous lui donnons ici-bas : revêtue d'un manteau bleu parſemé d'étoiles d'or, elle tenoit d'une main un ſceptre d'un feu blanc, tandis que l'autre ſe portoit avec triſteſſe ſur ſon front, à la penſée des crimes qu'elle étoit obligée de

punir. Sur ce front touchant, Dieu même avoit imprimé toute sa majesté : les nobles traits de son visage, quoiqu'un peu séveres, inspiroient la confiance & sembloient plaindre les malheureux coupables en les condamnant. Quelle beauté ineffable ! Que son aspect faisoit naître de regrets & d'amour ! Quels remords affreux dans la race des homicides, d'avoir outragé cette majestueuse déesse ! Environnée de toute sa gloire, assise sur son trône auguste, des gémissemens s'élevoient au souvenir de ses saintes loix méconnues ou violées. Le soleil de la vérité lui servoit de couronne, & toute cette vaste scene étoit éclairée par la splendeur de ses rayons. Le Tems vint déposer son horloge aux pieds de la Justice ; & repassant le sable des années, elles s'écoulerent une seconde fois avec une rapidité inconcevable. Chaque mort y revit avec effroi les instans d'une vie dont il devoit rendre compte. A la gauche de la Justice, une voix tremblante servoit d'interprete aux coupables, & faisoit tous ses efforts pour les

justifier. Cette foible voix se nommoit Politique, Raison d'état : tout ce qu'elle disoit tenoit du délire, de l'inhumanité, de l'extravagance. Une autre voix plus forte & plus éloquente, qui étoit à droite, foudroyoit ses vains discours : c'étoit l'Humanité. Au son de cette voix victorieuse, les meurtriers étoient saisis de terreur : ils avouoient leurs crimes, & la pleine connoissance de la vérité faisoit leur supplice.

Cette multitude, tremblante devant les regards de la Justice, cherchoit en vain quelqu'asyle. Tous ces potentats si fameux étoient nus, tremblans comme les autres ; plusieurs milliers d'hommes en accusoient un seul, & le rendoient responsable de tous les meurtres qu'ils avoient commis. La voix du côté gauche prononça si fréquemment le nom d'Alexandre pour excuse, que la Justice ordonna qu'il comparût seul. Je vis alors un squélette de taille médiocre, les vertebres du col penchées, & tout rouge de sang, sortir en tremblant de la foule où il se tenoit caché. Le murmure qui se fit entendre sur

son paſſage augmenta ſa confuſion. Nu, petit, dépouillé, il faiſoit pitié. Quoi, dit la Juſtice, voilà donc celui qui vous a ordonné le crime, & auquel vous avez obéi préférablement à l'équité, à l'humanité, à votre propre conſcience ! Contemplez la baſſeſſe de votre idole : elle-même reconnoît ſon néant. Par quel enchantement êtes-vous devenus des eſclaves ſanguinaires, tandis que tout vous crioit que la nature ne vous avoit pas faits pour ſervir les fureurs orgueilleuſes de ce deſpote ?

Pour toi, qui as ſacrifié mes loix au penchant d'une ambition forcenée, tu te vois aujourd'hui l'horreur des complices même de tes forfaits ; mais ce n'eſt point aſſez, je vais te faire voir à qui tu peux être comparé. Au même inſtant elle fit ſigne de ſon ſceptre, & un autre ſquélette, à peu près de même taille qu'Alexandre, prit place à côté de lui. Il n'étoit pas tout-à-fait ſi rouge de ſang ; mais ſes os étoient fracturés en divers endroits. Je remarquai que les coups

du fer, inſtrument de ſon ſupplice, avoient même enlevé les taches principales. Regarde, Alexandre, dit la Juſtice, regarde ton émule; il ne manquoit à ce brigand que la force & la puiſſance pour t'égaler, & il ſe feroit ſervi des mêmes moyens que toi pour ravager le monde. Son courage fut auſſi grand que le tien; mais gêné par les obſtacles, il fut réduit à égorger dans l'ombre ſes concitoyens. Ceux qui veillent à l'obſervance de mes loix furent heureuſement aſſez forts pour conduire l'homicide ſur l'échafaud; il y avoua ſes crimes, & ſe jugea digne du ſupplice le plus honteux.

Malheureux! tu ne differes point de ce brigand; &, plus à plaindre, le châtiment n'eſt point tombé ſur ta tête. La force a ſoutenu ton bras de fer qui écraſoit les humains; tu brûlas mes loix dans l'incendie des villes; tu forças les mortels effrayés à te dreſſer des autels; tu perças le ſein de l'amitié; le ſcandale de tes victoires a égaré des rois qui, à ton exemple, ſont devenus injuſtes. Approche, cruel Céſar, toi qui pleuras devant

la ſtatue de ce meurtrier, dévoré de l'ambition d'en mériter une ſemblable. Tu ne fus arrêté, ni par le génie de Rome, ni par les pleurs de ta patrie. Armé d'un poignard, tu déchiras ſon ſein lorſqu'elle te tendoit les bras. Tu détruiſis la ſageſſe de ſix ſiecles de gloire, pour établir ſur leurs ruines les regnes affreux du deſpotiſme. Va, ton nom commence à devenir en horreur, ainſi que ceux des Tamerlan, des Attila, des Charles XII, des Gengiskan. Les ſages proſcrivent leur génie odieux & funeſte; il n'eſt que la foule aveugle qui ſoit encore ſéduite, & qui dans ſes idées baſſes ne puiſſe confondre le criminel puiſſant qui échappe au ſupplice, & le coupable obſcur qui le ſubit juſtement.

Princes, conquérans, généraux, guerriers, quelques noms ſuperbes que vous portiez, vils ambitieux, hommes de ſang, frémiſſez! Vous avez accoutumé les hommes à s'entre-détruire; vous avez fait de la guerre un fléau habituel & renaiſſant; vous avez oſé attacher une gloire au meurtre; c'eſt vous

sans doute, qui répondrez des crimes que vous leur avez fait commettre : mais celui qui est venu vous offrir une main sanguinaire, celui qui pouvant arrêter la cruauté, ou se dispenser d'en être le complice, a servi vos fureurs pour un coupable intérêt, celui-là, dis-je, s'est rendu aussi punissable que vous. Eh ! de quel droit un mortel ose-t-il donner la mort ? Son existence n'appartient-elle pas au Dieu qui l'a créé ? La destruction est un attentat envers l'Être suprême : frémissez, homicides, en ma présence ! rien ne peut vous excuser ; le sang de vos freres crie vengeance. Celui-là même qui n'est couvert que d'une goutte sanglante, sera tourmenté plusieurs siecles par le feu dévorant du repentir. Vous soupirerez encore de regrets, lorsque la clémence du Dieu de miséricorde voudra bien vous absoudre ; car, faut-il vous le dire ? cette tache est ineffaçable.

Vous n'avez agi que pour mériter l'admiration des races futures. Eh bien, vous êtes condamnés à souffrir jusqu'au moment

heureux où les peuples éclairés maudiront la guerre & ceux qui en ont allumé l'horrible flambeau. Alexandre ! il faut que ton nom soit en horreur sur toute cette terre où tu voulois être déifié ; il faut que tous ceux qui ont suivi ton exemple soient mis au rang des scélérats, avant que tu puisses espérer quelque pardon. Puisse ce tems n'être pas aussi éloigné que le demanderoit la réparation de tes forfaits ! Souffre avec patience : on commence déjà à te détester ; on attache à tes exploits l'idée d'injustice & de barbarie ; des sages ont frappé d'opprobre tes fougueux imitateurs.

Un autre squélette sortit de la foule, comme pour se présenter aux pieds de la Justice, & la voix du côté gauche devint son interprete. O suprême Justice ! dit-il, je suis tout couvert d'un sang qui me tourmente, &, tu le sais, je n'ai jamais tué personne. La voix qui étoit à droite répondit : Tu n'as jamais tué ; mais, malheureux, tu as chanté les héros meurtriers, tu les as excités

excités au carnage : en immortalisant leur nom, tu as immortalisé le crime des conquêtes; tu les nommois des triomphes légitimes; & posant hardiment les lauriers sur une tête barbare, tu n'as pas rougi de montrer la gloire au milieu des villes détruites, des temples & des palais embrasés. Le massacre des hommes devoit-il être l'objet du langage des dieux? Les chants du génie devoient-ils servir les attentats de l'ambition? La colere des rois mérite-t-elle d'être ennoblie? Ah! c'étoient des larmes que tu devois verser sur le sort de l'humanité souffrante; ou plutôt, tu devois employer le génie dont la nature t'avoit doué, à faire valoir ses droits éternels & sacrés : alors tes vers auroient été plus sublimes & plus respectés. En avilissant les combats, en les rendant odieux à toute la terre, en les livrant d'avance à l'horreur de la postérité, l'on eût vu la gloire sanglante renversée de son char, dépouillée de ses rayons mensongers; l'humanité t'eût serré dans ses bras en pleurant de joie; l'hommage des

mortels ſenſibles & le regard approbateur du ciel auroient été ta récompenſe. Que ta poéſie ſoit lue, admirée, à cauſe de ſon harmonie, tandis que tu expieras ici l'abus que tu as fait des plus précieux talens !

Je l'avouerai en gémiſſant, je vis Virgile, Horace, Ovide, ces rares & beaux génies, mais indignes adulateurs du pouvoir arbitraire, ſuivre les pas de cette ombre déſolée. Ils furent punis, comme le chantre d'Achille, pour avoir careſſé le monſtre qui ſigna les proſcriptions, pour avoir abuſé le monde par des vers auſſi mépriſables qu'ils ſont coulans, pour avoir les premiers donné l'exemple honteux de diviniſer le diadême ſur quelque front qu'il repoſe. Tous ces lâches hiſtoriens qui ont déguiſé la vérité, cette foule de flatteurs qui conſeillerent le crime qu'ils n'oſerent commettre, ceux qui ont formé le cœur des tyrans, ou qui, plus criminels encore, ont corrompu l'art de parler au genre humain, tous ces pervers, dis-je, étoient traités comme s'ils euſſent verſé le

ſang humain : car ils peuvent être rangés dans la claſſe des plus cruels ennemis de l'homme ; & Machiavel n'étoit, la plume en main, que ce que Néron étoit ſur le trône.

La Juſtice fit entendre ſa voix majeſtueuſe, & dit : Paroiſſez à votre tour, héros chéris, qui n'avez combattu que pour aſſurer le repos du monde ! vous dont la valeur utile a été la protectrice des foibles & l'aſyle de l'innocence, vous qui avez été auſſi ſupérieurs à vos paſſions par votre ſageſſe, qu'à vos ennemis par votre courage. Approchez, guerriers humains, auſſi braves que ſenſibles, reſpectables ſoutiens des peuples, qui n'avez tiré l'épée que pour arrêter l'homme ſanguinaire qui venoit les égorger ! Vous gémiſſez vous-mêmes ſur ce ſang impur que vous avez été forcés de répandre ; mais vos regrets ne doivent durer qu'un inſtant : c'eſt un tribut que vous payez à la nature ; elle vous tient quittes dès que je vous juſtifie. Alors on vit paroître les Séſoſtris, les Epaminondas, les Scipions, les Marc-Aurele, Charlemagne &

Henri IV. Ils étoient ſans tache ; les rayons lumineux du ſoleil de la vérité reſplendiſſoient autour d'eux, & rendoient plus effrayantes les gouttes enſanglantées qui couvroient les coupables. La Juſtice fit un ſigne, & ces derniers furent plongés dans des abymes profonds, pour y être purifiés par les remords. Je me vis parmi le petit nombre qui pouvoit lever vers les cieux des mains pures. Ma joie fut grande ; car je ſouffrois autant d'être auprès de ces homicides, que ſi j'euſſe été moi-même couvert de ſang.

Parmi ces héros, j'apperçus cet homme vertueux qui, embraſſant la cauſe du genre humain dans une affection tendre & ſublime, forma ce beau projet de paix perpétuelle qui ſera toujours la chimere des belles ames. Il étoit conſidéré comme l'écrivain le plus honorable de tous les ſiecles. Un ſentiment profond de bienveillance enflamma ſon ame grande & ſenſible. Les peines de l'homme tourmenterent ſon cœur généreux : il auroit voulu abolir dans l'univers l'eſclavage, le

despotisme, le vice & le malheur, & sur-tout arracher des mains des rois ce glaive terrible qui sert leur ambition effrénée. Ses ouvrages avoient paru des rêves pendant le sommeil de la vie; mais ici ils portoient une empreinte lumineuse qui leur méritoit les regards de la Justice.

Ce philosophe, assis entre Henri IV & ce duc de Bourgogne adoré, tenoit entre ses mains le plan universel de la félicité des nations. Il consultoit ces grands hommes, dont l'humanité sincere & profonde étoit sans faste, sans vanité, sans foiblesse; mais hélas! la nature leur avoit refusé de plus longs jours. Mon ame ardente voloit comme pour s'unir à cette ame pure qui chérissoit l'ordre & l'harmonie pour le seul bien qu'ils font au monde. O quelle joie! quels momens heureux! J'eus le bonheur de m'entretenir avec lui sur des matieres également intéressantes & profondes. Il avoit encore cet enthousiasme que les ames qui ne sentent rien condamnent, & qui est cependant l'unique germe de toutes les grandes choses.

Tout-à-coup une décharge d'artillerie me réveilla en surfaut : elle célébroit la nouvelle d'une victoire. Le peuple, qui ne voit que le moment, étoit dans l'alégresse. Pour moi, fuyant le tumulte des réjouissances publiques, le bruit du salpêtre enflammé, l'ivresse d'une populace aveugle, je me dérobai à la foule, & dans un cabinet solitaire j'écrivis ce songe.

SUICIDE.

ARRÊTE, suicide, arrête ; tu as le dessein de te donner la mort. Quand elle vient d'une marche naturelle, elle est paisible ; les ressorts se décomposent par gradation ; on tombe dans la nuit du tombeau comme dans un sommeil léthargique : mais quand elle est violente, sais-tu les souffrances qui l'accompagnent ?

Tu répondras, c'est l'affaire d'un instant. Tu te trompes : cette balle, en perçant ton crâne, doit déchirer les membranes qui enveloppent ton cerveau ; le déchirement de

ces membranes te causera des convulsions cruelles ; tu peux souffrir, dans ce qui paroît un instant, des tourmens dont tu ne peux mesurer la durée. Si le tems n'est pour nous qu'une suite d'idées ou de sensations, la douleur qui les accumule dans un instant épouvantable, alonge cette durée par la foule des sensations douloureuses ; & la rapidité de la circulation des esprits animaux, qui sont en souffrance, peuvent égaler dans une minute le cours de plusieurs heures. Tu peux souffrir dans un tems qui te paroît court, tous les tourmens qui peuvent peser sur une vie entiere.

Eh ! pourquoi cette précipitation ? Laisse faire la nature. Crois que tu es malade, & que lorsque tout change autour de nous, la guérison va venir. Attends : ton courage n'est point sensé. Je n'apperçois pas la nécessité de te donner la mort, lorsque la patience peut effacer tes idées noires. Le motif d'un aussi grand sacrifice est vague. Pourquoi renonces-tu à l'espérance ? Considere-toi comme dans

une aliénation d'esprit, parce qu'il n'y a point de rapport entre la mort qui te détruit, & l'événement qui peut te sauver.

Le chapitre de l'avenir nous est inconnu; les suicides ont une impatience grossiere: ils se tuent au moment où ils pourroient devenir fort heureux. Le suicide a donc un air de folie, de précipitation, de soif avide du repos. Il y a donc une certaine foiblesse dans un sens; car le suicide ne sait plus combattre le malheur; il manque d'héroïsme. Il paroît n'avoir pas raisonné la vie humaine, & n'avoir pas appuyé sa conduite sur une base fondamentale. Sa morale à coup sûr est petite & incertaine.

L'idée de se donner la mort est donc une fievre de l'ame, une maladie impatiente; il faut traiter le suicide comme un insensé.

Le suicide n'a que l'anéantissement pour espoir: car s'il croit un Dieu, il doit rester soumis sous la verge de l'infortune; il doit adorer l'ordre établi par la Majesté divine. Il oublie qu'il n'a reçu la vie que sous la con-

dition de souffrir & d'attendre. D'ailleurs, si quelquefois l'homme innocent a cherché la mort comme un moindre mal, trop souvent les coupables en ont fait un asyle contre le jour de la clarté, de la justice, & le moment de la vengeance.

IMPRIMERIE.

C'EST le plus beau don que le ciel, en sa clémence, ait fait à l'homme. Il changera bientôt la face de l'univers; l'imprimerie verra sortir de ses cases étroites les idées grandes & généreuses auxquelles il sera impossible que l'homme résiste; il les adoptera malgré lui, & l'effet en est déjà visible. L'imprimerie est à peine née, & tout a une pente générale & bien marquée vers la perfection. Les idées sont plus saines, le despotisme s'est civilisé, & l'humanité est plus respectée: de toutes parts on cherche, on scrute, on examine, on travaille au démolissement du vieux temple de l'erreur; on tourne toute son

attention vers le bien public & général ; tout reçoit l'empreinte de l'utilité. Pour bien comprendre cette vérité, il ne faut point circonscrire sa vue dans les murailles de Paris : il faut envisager l'Europe, voir les établissemens nombreux & utiles qui s'élevent de toutes parts, passer les mers, regarder l'Amérique, & méditer sur la révolution étonnante qui s'y prépare.

C'est peut-être en Amérique que le genre humain va se refondre, qu'il doit adopter une législation neuve & sublime, qu'il va perfectionner les sciences & les arts, & représenter les anciens peuples. Asyle de la liberté, les ames de la Grece, les ames fortes & généreuses y croîtront ou s'y rendront ; & ce grand exemple donné à l'univers prouvera ce que peut l'homme quand il met en dépôt commun son courage & ses lumieres.

Les moyens pour le bonheur universel sont déjà indiqués : il ne s'agit plus que du développement, & de là à la pratique il n'y a qu'un pas. Voyez si telle idée conçuè il y a

trente ans, ne se trouve pas réalisée aujourd'hui, & jugez de la force de la raison humaine. Quand le génie lui a prêté le tonnerre de sa voix majestueuse, quel peuple, tôt ou tard, ne l'entend point, ne se réveille point de la léthargie où il sommeilloit?

Art auguste, toi seul contrebalances aujourd'hui tous les canons des souverains! Tu es le contrepoids de cette fatale poudre qui alloit nous condamner tous à l'esclavage. Imprimerie! tu es une invention visiblement émanée du ciel.

Ce despote, environné de gardes, de forteresses, défendu par deux cents mille glaives nus, insensible aux remords de sa conscience, eh bien! il ne le sera pas à un trait de plume; ce trait le percera dans le sein des grandeurs. Il voudroit sourire, & déguiser la blessure qu'il a reçue; c'est la convulsion de la rage qui agite ses levres. Il a beau être puissant, il est puni. Oui, il l'est; & ses enfans le seroient aussi en héritant de ce nom détesté, s'ils ne lui imprimoient pas une autre renommée.

Tremblez donc, tyrans de toute espece; tremblez devant l'écrivain vertueux! Il souleve un tribunal vengeur, qui prélude à celui de la postérité.

Le travail de plusieurs siecles & la suite des âges donneront à la lumiere ce qui est encore caché dans les ténebres. Aucune découverte utile ne périra plus.

L'imprimerie immortalisera les livres dictés par le génie de l'humanité; & tous ces travaux accumulés, & toutes ces pensées différentes, élaborées par la réflexion, formeront le code des nations. Quand la nature ne produiroit plus de ces nouveaux génies dont elle est si avare, les soins assidus des esprits ordinaires éleveroient l'édifice des connoissances physiques.

L'esprit d'un seul s'épuise, & non l'esprit humain, a dit un poëte. L'esprit humain semble vouloir marcher à pas de géant, parce que les étincelles qui partiront de tous les points du globe peuvent se réunir en un foyer, à l'aide de l'imprimerie qui rassemble

ces rayons épars. La postérité sera donc toute étonnée de notre ignorance sur des objets que le tems aura éclaircis dans tous leurs rapports. Ainsi il y a à parier qu'il vaudra mieux vivre dans mille ans que de vivre aujourd'hui. Je pense trop bien de l'homme pour croire qu'il ne se rendra pas aux vérités qui l'environnent & le pressent.

La philosophie est un phare qui répand au loin la clarté. Elle n'a pas un pouvoir actif; elle fait briller seulement sa lumiere : c'est aux vents à enfler les voiles, à pousser les vaisseaux; elle ne montre que la route. Aussi la philosophie n'a-t-elle jamais causé de troubles, de séditions, de noirs attentats; elle n'est que l'expression d'une raison sublime qui parle à l'univers & qui n'a de force qu'autant qu'elle est adoptée. Mais l'homme s'éclaire involontairement : il n'est point en son pouvoir de rejeter la vérité, lorsque, taillée & façonnée comme le diamant, elle est mise en œuvre par les mains du génie.

Il y a telle opinion qui, semblable à la

peſte noire, a fait le tour du globe, a fait brûler en Europe, a fait maſſacrer en Amérique, a enſanglanté l'Aſie, a cauſé des ravages juſqu'aux poles. La peſte noire a eu du moins ſon cours; elle n'a enlevé que les deux tiers de l'eſpece humaine : mais telle extravagance barbare a régné douze cents années & a rabaiſſé l'homme au-deſſous de l'inſtinct des brutes. Les écrivains philoſophes ſont les bienfaiteurs qui arrêtent & rompent cette épidémie morale, plus dangereuſe que les fléaux les plus redoutés.

Quand je vois un livre avec privilege, je parie, ſans l'ouvrir, que l'ouvrage contient des menſonges politiques. Le prince peut bien dire, ce morceau de papier vaudra mille francs; mais il ne peut dire, cette erreur deviendra vérité, ou bien, cette vérité ne ſera plus qu'une erreur. Il le dira; mais il ne contraindra jamais les eſprits à le croire.

Ce qui eſt admirable dans l'imprimerie, c'eſt que ces beaux ouvrages qui ſont l'honneur de l'eſprit humain, ne ſe commandent

point, ne se paient point; au contraire, c'est la liberté naturelle de l'esprit généreux qui se développe malgré les dangers, & qui fait un présent à l'humanité en dépit des oppresseurs. Voilà ce qui rend l'homme de lettres si recommandable, & ce qui lui assure la reconnoissance des siecles futurs.

DE L'AMOUR.

SONGE.

Le triste mois du Sagittaire annonçoit déjà l'hiver aux cheveux blancs; le flambeau des cieux ne jetoit plus qu'un éclat pâle, & la nuit plus longue succédoit rapidement au jour. Adieu les plaines riantes, les bois ombragés, les ruisseaux tranquilles. Le froid vieillard qui s'assied sur les orages, tout hérissé de glaces & de frimats, chassoit l'automne expirante. Il falloit retourner à la ville, à cette ville tumultueuse, où toutes les passions fermentent, & semblent de leur souffle impur cor-

rompre l'air qu'on y respire. J'abandonnois à regret ces belles campagnes, où six mois s'étoient écoulés comme un seul beau jour. Au milieu de ma route je m'arrêtai sur le soir dans une hôtellerie pour y passer la nuit. Assis auprès d'un large foyer, d'où jaillissoit un feu brillant, je réchauffois mes mains engourdies, lorsque je vis entrer une jeune femme d'une figure intéressante; son geste & sa démarche ennoblissoient la simplicité de ses habits; elle tenoit dans ses bras un paquet mollement pressé contre son sein. A peine fut-elle à mes côtés, qu'elle l'ouvrit & développa d'entre plusieurs langes le plus bel enfant qui ait jamais frappé mes regards. Cette scene, quoique naturelle & commune, me toucha vivement par les graces, la noblesse, la dignité de celle qui la représentoit. Respectueux admirateur de la tendresse maternelle, je la considérai néanmoins avec beaucoup d'attention. Les traits les plus fins se dessinoient avec fierté dans les contours d'une physionomie douce & touchante; ses yeux étoient pleins

pleins de feu, mais la modeſtie en tempéroit la vivacité; ſa parole étoit ferme, quoiqu'un peu agitée; & cet enſemble formoit un tableau qui m'attachoit tout entier. Encore plus excité par un intérêt tendre que par un penchant curieux, je me haſardai à lui demander d'où elle venoit, & ſi elle avoit encore loin à marcher, chargée d'un tel fardeau. Ce n'eſt point un fardeau, me répondit-elle d'une voix douce; mon enfant m'eſt trop cher pour peſer dans mes bras; ils ne ſe reposeront de l'avoir porté, que lorſqu'ils l'auront remis dans les bras d'un pere tendrement aimé. Puiſſé-je toucher à cet inſtant heureux! Mais ſi le ſort l'éloigne, l'eſpérance courageuſe ſaura me donner la fermeté de l'attendre. Ces mots, prononcés avec quelque véhémence, m'inſpirerent le deſir d'en apprendre davantage. Je la queſtionnai avec ce ménagement, ce reſpect, qui invitent l'ame par l'accent de la droiture, ſans aucune autre eſpece de violence. Son cœur naïf ſe trouvant d'abord un peu embarraſſé

dans le chemin de la ſincérité, héſitoit à chaque réponſe; mais enfin, ſoit que ma façon de parler lui inſpirât quelque confiance, ſoit qu'elle trouvât un ſoulagement ſecret à me faire un aveu que je paroiſſois deſirer, elle me parla ainſi : Vous reconnoîtrez aiſément à mon accent que je ne ſuis pas de cette province; je ſuis née à * * *. Je perdis ma mere de trop bonne heure; bientôt je me trouvai à cet âge où tout paroît ſéduiſant, & où on le devient ſoi-même. Parmi tant d'yeux qui cherchoient à fixer les miens, il s'en trouva deux auxquels il fallut répondre. Je ne pus m'en défendre; car, en les regardant, je crus voir le bonheur qui y brilloit d'une flamme pure: elle acheva d'embraſer mon cœur. Nous fûmes bientôt d'accord; nous nous entendîmes; nos cœurs n'en formerent plus qu'un; & forcés de cacher notre amour, il n'en devint que plus violent. J'appartenois à des parens aiſés, mais d'un caractere tyrannique. Mon amant étoit jeune, bien fait, ſpirituel, ver-

tueux; mais sa fortune étoit de beaucoup inférieure à la mienne. On refusa de me le donner pour époux; un homme riche, sans graces & sans mérite, vient, me demande en mariage, comme on demanderoit un bijou pour lequel on auroit quelque fantaisie: l'occasion parut si avantageuse, qu'on n'accorda à mes larmes que deux jours pour me décider. On a beau dire, une fille jeune & timide, accoutumée à la soumission, ne peut se refuser à la main d'un pere qui, d'un air impérieux, la traîne à l'autel. Je ne me sentois point cette force; je consultai mon amant, comme ce que j'avois de plus cher dans le monde, & je lui dis: Je ne vois que la mort qui puisse me soustraire aux ordres d'un pere qui semble plutôt tonner que commander. Que faire? Fuyons, me dit-il, si vous m'aimez; la fuite est nécessaire. Et il me serra dans ses bras sans parler. D'autres pays, poursuivit-il, nous offrent des asyles contre la tyrannie; partons; la terre nourrit dans sa vaste étendue tous ses enfans laborieux. Dieu

nous a donné des cœurs qu'il a faits l'un pour l'autre : c'eſt à ſa providence qu'il faut nous confier. Venez ; c'eſt déformais à mon bras à guider vos pas. Sa voix douée d'un charme irréſiſtible m'entraîne : l'amour nous prête ſes ailes, mais auſſi ſon imprudence ; dans notre ivreſſe, nous aurions été, je crois, juſqu'au bout du monde, ſi le manque d'argent ne nous eût tout-à-coup arrêtés. Surpris, nous nous regardâmes, & déjà endettés dans ce même endroit où vous me voyez, il ne nous étoit plus permis d'en ſortir. Je portois dans mon ſein cet enfant qui charme vos yeux & les miens. Quelle ſituation pour une mere, pour un époux ! Je l'appelle mon époux, & il l'eſt en effet ; nos ſermens mutuels ſont montés au tribunal auguſte de la Divinité : ils n'avoient qu'elle pour témoin ; mais aucun de nous n'eſt aſſez vil pour les rompre. Mon époux, dans ſa miſere, ſe ſouvint d'un oncle dont il avoit toujours entendu vanter l'humanité bienfaiſante. Il occupoit un poſte lucratif, non loin de cette contrée. Te réſous,

tu, me dit-il, à me laiſſer partir ſeul, pour toucher un parent qui peut nous ſecourir ? car je meurs de honte & de douleur de voir l'état où je t'ai réduite. Les travaux de mes mains ſeroient aujourd'hui inſuffiſans. Reſte ici en otage, & ne crains rien... Va, lui répondis-je, en le baignant de mes larmes ; moi, douter de ton cœur ? Jamais ; ce ne ſera point ta main qui me portera le coup de la mort, non.... Il part. Depuis trois mois je n'ai eu aucune nouvelle de lui. D'autres ſoupçonneroient ſa fidélité, mais je ſuis loin de cette horrible penſée ; mon époux n'eſt point mort, car le ciel eſt juſte ; je ne ſais où il eſt, mais je l'attends chaque jour. Cependant j'ai été livrée aux douleurs de l'enfantement loin d'une vue ſi chere, & qui auroit pu les diminuer ; il n'a point reçu ſon fils dans ſes bras, il ne l'a point embraſſé. O ciel ! dans quelle inquiétude doit-il être plongé ! En quelqu'état qu'il ſoit, il ſouffre, & l'image de ſes maux aggrave les miens. Rien ne me manque encore ici, il eſt vrai ; les

gens de cette maison se sont intéressés à mon sort ; ils n'ont point suspecté mon honneur ni ma probité : mais la naissance de cet enfant accumule mes dettes. Qu'il est dur de devoir de pareils services à la pitié d'autrui ! Que seroit mon désespoir, si la religion ne soutenoit mon courage ! Je pleure en baisant mon enfant, lorsque je songe que le premier aliment qu'il reçoit est à titre de grace : je tremble que l'infortune qui se leve à sa premiere aurore ne l'accompagne le reste de ses jours. Dieu, protecteur de l'innocence, aie pitié de lui ! Mon époux, en partant, m'a conjuré de l'attendre ici, de n'en point sortir, sur-tout de ne point m'inquiéter, quelque retard qu'il puisse arriver ; j'en crois sa parole, comme si c'étoit la voix du ciel même. J'ai porté long-tems ce secret douloureux sur mon cœur, vous êtes le premier à qui je me sois hasardée de le découvrir. On détourne si promptement les yeux de dessus une infortunée, on est si cruellement ingénieux à lui supposer des fautes ; la pitié de certains hom-

mes est si outrageante, si barbare... Je remarque qu'on commence à se lasser des secours que l'on m'accorde; on me demande pourquoi je ne reçois aucune nouvelle de mon époux, s'il reviendra bientôt. Je ne sais que répondre. Chacun s'étonne de mon courage, mais personne n'a mon cœur.

Je gardois le silence, essuyant une larme qui naissoit dans mes yeux. Elle poursuivit d'un ton plus animé.... Ah! s'il vivoit, il seroit à mes côtés; mais cet enfant, dans qui je l'embrasse & crois le voir, voilà le lien qui m'attache à l'espérance & à la vie. En achevant ces mots, elle le baisa tendrement, en lui jetant ces inexprimables regards où se peint l'énergie de la nature. Elle passa modestement la tête de cet enfant sous son mouchoir, pour laisser librement sa petite bouche sucer le lait délicieux de son beau sein. Il étoit d'une blancheur éclatante. J'étois un peu troublé. Qu'elle étoit belle alors! Ah! j'ai vu la majesté des rois assis sur leur trône; celle d'une mere en cette fonction auguste est bien plus digne de nos respects.

Mais tout-à-coup entre avec précipitation un jeune homme un peu en désordre ; il vole dans les bras de cette tendre mere qui jette un cri ; il la tient long-tems pressée contre son cœur. Il ne faut point demander qui c'étoit. Muette de tendresse, d'étonnement, elle lui présente son fils, ce fils qu'il n'avoit point encore vu. En le prenant dans ses bras, il ne fut plus maître de lui-même ; il levoit les yeux vers le ciel, & des pleurs ruisseloient le-long de ses joues ; il signaloit les sentimens dont son cœur étoit plein, par des exclamations mêlées de cris de joie aigus, inarticulés, & qui ressembloient presqu'à ceux de la douleur. Emporté par des mouvemens rapides & qui se confondoient, il serroit tour-à-tour la mere & l'enfant contre son sein ; les larmes de cette innocente créature ébranlerent son ame entiere ; il y répondit par ses baisers. Il ne pouvoit se détacher de cette partie de lui-même, qui lui étoit plus chere que sa vie ; & tous les témoins se sentirent agités, à ce spectacle touchant,

de l'émotion la plus vive. Je partageois la volupté dont ils s'enivroient : l'envie de se parler plus librement, les entraîna vers leur chambre. Le jeune homme soutenoit les pas de son épouse, dont les forces sembloient épuisées par l'excès de la joie. Son œil vigilant n'abandonnoit pas un instant son fils, & d'un bras protecteur il écartoit l'ombre du danger de cette tête innocente. Je les vis s'éloigner à regret ; ils emportoient le plaisir délicieux que je goûtois à contempler leur tendresse mutuelle.

On me conduisit dans une chambre ; j'apperçus qu'elle étoit voisine de la leur. Une porte mal condamnée, simplement recouverte d'une tapisserie, me laissoit distinctement entendre leurs voix. Un sentiment involontaire me maîtrise, & me porte à prêter une oreille attentive ; le jeune homme avoit un ton de voix si animé, que je ne perdis pas un seul mot. Tendre amie, disoit-il, livrons-nous au plaisir de nous aimer, puisque c'est le seul qui nous reste, puisque c'est lui qui nous ravit tous les autres

biens. Soutiendras-tu avec courage le sort qui nous est réservé ? Te sens-tu la force de m'entendre ? — Parle sans crainte, répondit-elle ; il y a deux heures que j'étois la plus infortunée des femmes, je me sens la plus heureuse : tu vis, tu m'aimes ; mon fils dort entre nous deux, nos regards se croisent sur son berceau ; c'est une existence nouvelle qui anime mon cœur ; qu'ai-je encore à desirer ? Si des parens cruels nous refusent la vie, nous la demanderons à toute la terre ; nous louerons nos bras à des maîtres dont la tyrannie se bornera du moins à jouir du fruit de nos travaux. Nous pourrons nous aimer en liberté, vivre, travailler & mourir ensemble.

O Dieu ! reprit le jeune homme, n'est-on riche que pour être injuste ? J'ai volé chez cet oncle, en qui j'espérois trouver un pere ; il étoit déjà prévenu par le tien. Dès le premier abord, il m'a reproché d'avoir violé les loix les plus sacrées, d'avoir déshonoré son nom, de m'être rendu digne du dernier sup-

plice. Je ne revenois pas de mon étonnement ; je crus qu'il avoit perdu le sens. Il ajouta que celle que j'avois eu l'audace d'enlever ne seroit jamais mon épouse ; que ton pere en avoit fait le serment, & que lui-même avoit promis d'interposer son autorité pour te remettre en ses mains.

Il accompagnoit ce discours du geste de l'indignation & du mépris. Quoique sensiblement blessé, je déguisai l'état violent de mon cœur ; je lui peignis notre amour tel qu'il avoit été, pur, innocent, imprudent peut-être, mais vertueux. Il m'imposa silence d'un ton menaçant ; il me dit que je n'avois point d'autre parti à prendre que de te livrer entre ses mains sans aucun délai, & de me soustraire moi-même par une absence éternelle aux justes vengeances d'un pere irrité. Je lui répondis que la colere égaroit sa raison & déplaçoit à son œil les limites du pouvoir paternel ; que tout pouvoit aisément se réparer sans bruit & sans violence ; que si j'avois commis une faute, cette faute étoit

excusable ; que c'étoit celle de l'amour ; qu'elle obtiendroit grace aux yeux de tout homme sensible, n'ayant été ni ravisseur, ni traître, ni séducteur. Comme il ne m'écoutoit point, je voulus abandonner ce parent cruel. Quelle perfidie ! On se jette sur moi, on m'arrête, on me conduit dans les prisons, où je suis étroitement resserré ; on ne met d'autre prix à ma liberté que de déclarer le lieu de ta retraite. Je garde un généreux silence, malgré toutes les persécutions & les instances les plus artificieuses. Ma fermeté s'accroît par tout ce que je souffre : mais je souffrois pour toi ; & à cette seule idée, ma captivité cessoit d'être horrible. Ma persévérance change en fureur la colere de ton pere : il arrive, il paroît devant moi, il feint de modérer ses transports, il ose me promettre ma grace & la tienne, si je te remets à lui. C'étoit m'avertir qu'une clôture éternelle t'attendoit ; mais un amant qui craint pour ce qu'il aime, a des yeux trop perçans pour ne pas pénétrer un tel

piege. Je lui répondis avec fierté : Votre fille n'eſt plus à vous, monſieur ; vous l'avez tyranniſée ; vous méditez en ce moment la perte de ſa liberté ; vous dreſſez le plan de ſon malheur. Elle m'a choiſi pour époux ; je défendrai ſon choix juſqu'à la mort ; c'eſt moi qui dois répondre de ſa liberté, de ſes jours & de ſa félicité : les droits d'un pere qui ne reſpire que la vengeance cedent aux miens. Et comment oſez-vous contredire un choix qui aſſure ſon bonheur ? Comment oſez-vous prétendre un empire ſur des inclinations auxquelles le cœur même où elles ſont nées ne peut commander ? Je recevrai la mort, avant de livrer à votre aveugle courroux une tête ſi chere ; oui, je mourrai avant de manquer au ſecret que je lui dois.

On me laiſſa quelque tems tranquille. L'homme chargé de m'apporter quelque nourriture, parut s'intéreſſer à mon état : il m'offrit ſes ſervices, & voulut m'engager à lui confier une lettre que j'avois écrite ; mais je ne pus jamais me réſoudre à y mettre

une adreſſe. Pour vous prouver la ſincérité de mon attachement, me dit-il, ſi vous voulez, dès ce ſoir je vous procurerai les moyens de vous échapper, pourvu que vous en profitiez avec précaution. Je le ſerrai entre mes bras comme un libérateur. Il me tint parole, & la nuit ſuivante vit précipiter mes pas vers toi. J'ai marché trois jours de ſuite ſans prendre aucun repos ; & ſi la fatigue m'accabloit, l'amour me prêtoit ſes forces. J'ai tout oublié, tendre amie, maintenant que je repoſe auprès de toi, que tes bras ſont enlacés autour des miens, & que ta douce haleine eſt ſur mon viſage. Cependant, faut-il te le dire ? mon amour n'eſt point ſans inquiétude. J'en crois trop peut-être un preſſentiment fatal ; mais je crains qu'on ne m'ait laiſſé fuir que pour mieux ſuivre la trace de mes pas, & pour mieux s'aſſurer de l'aſyle qui te recele. Si c'étoit un ſtratagême ! Dieu ! ... J'ai vu, non loin d'ici, une chaiſe de poſte fermée ; je l'ai remarquée dès le premier jour de mon dé-

part, qui ſuivoit la même route que moi. Fuyons, tendre amie, fuyons de ces lieux dès la pointe du jour, & choiſiſſons un aſyle où la Providence daigne nous protéger contre nos perſécuteurs. — Mais comment partir, répondit la jeune épouſe, lorſque nous ſommes engagés par une dette que nous ne pouvons acquitter ? L'honneur, la probité nous retiennent ici en eſclavage. Dis-moi, cher ami, trouves-tu quelque moyen de les accorder avec la néceſſité où nous ſommes réduits ? — Oui, ſans doute; mais tu n'y voudras jamais conſentir. — Parle. — Je ne crains que pour toi. Si l'on venoit t'enlever de ces lieux, nous ſerions à jamais perdus l'un pour l'autre, & mon déſeſpoir ſeroit ſans bornes. Fuis avec mon fils, cache-toi dans quelqu'endroit où tu puiſſes demeurer inconnue; je reſterai ici pour répondre de la ſomme; je vendrai, s'il le faut, mes habits & les derniers effets qui me reſtent. Peut-être deviendrai-je l'ami d'un cœur compatiſſant & généreux, que nos malheurs toucheront; alors je

revolerai vers toi, & nous ne nous séparerons plus. Mais le premier de nos soins est de te soustraire à la poursuite d'un pere; il t'enseveliroit pour la vie dans une maison de douleurs & de désespoir. Mon sang se trouble à cette seule pensée... Cependant, si ton cœur ne peut se résoudre à me quitter, demeure; nous mourrons ensemble. — Non, dit-elle; je causerois ta perte, il suffit de la mienne. Je ne me flatte point de fléchir un pere irrité; il m'arracheroit de tes bras. Je fuirai pour mieux assurer notre liberté & notre bonheur.... A ces mots, le jeune homme l'embrassa; ils ne se répondirent plus que par des soupirs; & une douleur voluptueuse, qui avoit son prix, abattit sur eux le doux sommeil qui les surprit insensiblement.

Mon cœur ému palpitoit avec violence, je donnois des larmes d'attendrissement à leur sort. L'ame plongée dans une douce mélancolie, je me disois à moi-même : Quel est ce mouvement sympathique, dont l'impulsion, aussi rapide que victorieuse, réunit si étroitement

ment deux êtres, rend courageux le sexe le plus timide, & fait soupirer le cœur le plus féroce ? O charme invincible de la beauté, ton empire est certain, tu ne trouves point de cœur rebelle ! Ne nous le déguisons pas, cette même femme en cheveux blancs, courbée sous le fardeau des années, plus à plaindre encore, plus pressée des besoins de la vie, n'auroit point excité dans mon ame une sensibilité aussi vive. Je cherchois à définir cette passion active dont je me rappellois par-tout les étonnans effets. Est-elle donnée à l'homme pour sa félicité, ou pour son malheur ? Je comparois les exemples de crime & de vertu qu'elle a donnés au monde ; je m'endormis peu à peu dans un torrent de réflexions : bientôt, égaré dans les illusions d'un songe, mes pieds ne touchent plus la terre ; je me sens transporté dans les nues, au milieu d'un char attelé de colombes qui se becquetoient dans le vague des airs, & un objet aussi ravissant qu'admirable s'offrit tout-à-coup à mes regards. Une femme

d'une taille haute & d'une beauté indéfinissable, couronnée d'étoiles, planoit au milieu d'un air pur, au-dessus de la terre, qui sembloit s'embellir sous ses regards, & s'abreuver délicieusement d'un lait éblouissant que son sein répandoit avec abondance. Son sein étoit enrichi de plusieurs mamelles fécondes, rangées dans un ordre parfait ; d'une main elle tenoit un flambeau dont les flammes étoient extraites des premiers rayons du soleil. Elle l'agitoit avec une grace majestueuse, & des millions de petites étincelles brillantes, en forme de dards, se précipitoient avec activité dans toutes les parties du monde. De l'autre main, elle tenoit un fil invisible aux mortels ; ce fil que rien ne pouvoit rompre, passoit dans tous les cœurs, & tenoit tous les objets de la terre enchaînés avec des nœuds plus forts que le diamant. Le plus léger mouvement partoit de ce grand principe, & les révolutions les plus prodigieuses étoient l'effet de ce simple ressort ; c'est par lui qu'elle développoit le cours des choses avec une harmo-

nie réguliere & conſtante, qu'elle conduiſoit tout avec une magnifique aiſance ; ſa robe tachetée embraſſoit le globe de l'univers, & préſentoit une admirable variété de couleurs nuancées à l'infini. Elle ſe ſuffiſoit à elle-même, & jouiſſoit de ſes propres charmes. Dans ſes regards ſe peignoient la tendreſſe & la ſollicitude maternelle ; je n'eus pas de peine à la reconnoître. Ô Nature, lui dis-je, eſt-ce toi que j'ai tant cherchée ? eſt-ce toi que les mortels veulent méconnoître ? eſt-ce toi, beauté pure, qu'ils outragent à chaque inſtant ? Elle me jeta un ſourire plein de bonté, & dit : Tous les hommes ſont mes enfans, mais ces enfans ſont volages & rebelles. Ils oublient leur mere ; & plus ils s'éloignent de moi, plus leurs yeux deviennent foibles pour m'appercevoir. Je les conduis doucement par ce fil, en leur cachant la main qui les ſoutient ; car leur orgueil en feroit bleſſé. Je leur préſente de flatteuſes amorces pour qu'ils m'obéiſſent, & je ne les châtie que pour leur bien, lorſqu'ils s'écar-

tent trop de mes aimables loix : ils murmurent sans cesse contre leur mere ; elle ne les en chérit pas moins. Je veille sur tous leurs besoins véritables ; mais je ne me prête point à leurs besoins factices, qui enflamment & déreglent leur imagination. Ces feux que tu vois partir du flambeau de la vie vont la porter dans les entrailles cachées de la terre ; je tends sans cesse au mouvement, à l'existence, au développement de tous les êtres ; ces feux brillans sont autant de germes reproductifs, source intarissable de joie, de plaisir, de bonheur & d'immortalité. Si je ne fais pas mieux, mon fils, crois qu'il ne m'est pas donné de faire davantage.

Elle me fit signe, & je jetai les yeux sur un verre concave, d'une large circonférence, étendu à ses pieds. Quel fut mon ravissement ! Je pouvois appercevoir, à travers ce céleste microscope, toute la terre sous un seul point de vue ; je pouvois en distinguer chaque partie jusques dans les détails le moins perceptibles. Le genre humain m'offroit ce qu'il

eſt en effet, une ſeule & même famille ; tous ces petits dards enflammés qui jailliſſoient du flambeau créateur, avoient une activité féconde. Le plaiſir animoit la matiere, & elle croiſſoit à vue d'œil ſous cette main fortunée. Les plantes, les fleurs, les arbres penchoient l'un vers l'autre leurs tiges amoureuſes & vivantes ; les grands corps ſemés dans l'eſpace, obéiſſoient à ce mouvement univerſel ; les atomes ſe pourſuivoient ; chaque deſir voloit vers ſon aliment ; chaque étincelle enflammoit un objet & le dévoroit comme ſa proie. Le métal vivifié dans la mine étendoit ſes branches, & les uniſſoit en ſilence ; le caillou le plus dur s'incorporoit à la pierre qu'il faiſoit groſſir ; les oiſeaux aux ailes étendues cherchoient la volupté dans l'azur des cieux ; les habitans des eaux reſſentoient ce feu ſubtil dans leur humide demeure ; & parmi les ſables brûlans, le fier lion, les crins hériſſés, l'œil étincelant, ſuivoit ſa compagne en rugiſſant de plaiſir, tandis que dans le creux des antres ſourds, la

tigresse, allaitant ses petits, ne représentoit qu'une mere soigneuse & tendre.

Cette flamme inépuisable, toujours une & toujours divisée, multiplioit à l'infini l'amas prodigieux des êtres; mais l'excès de cette population seroit devenu effrayant, si la main de la destruction n'eût arrêté une partie de ce cours intarissable. La Nature gémissoit en voyant la moitié de ses enfans incessamment sacrifiée à l'autre; elle détournoit les yeux de cette main dévorante qui les précipitoit dans la mort lorsqu'à peine ils étoient nés: mais, fille soumise du Dieu qui l'a créée, elle adoroit sa volonté sans chercher à la comprendre. Les individus se détruisoient, mais l'espece survivoit & sembloit immortelle. Profite, me dit-elle, des instans précieux qui te sont accordés; n'égare point ta vue sans fruit sur cette multitude d'objets dont aucun œil humain ne peut embrasser les rapports : arrête-toi sur l'homme, comme sur le plus parfait, mais aussi comme sur le plus singulier de mes enfans; c'est lui

qui doit préférablement t'intéresser. Ne diroit-on pas qu'il est le terme & le centre de ce monde, tant il a su tout assujettir à ses besoins ou à ses plaisirs ? Saisis quelques exemples, car il ne t'est donné que le coup-d'œil.

Je portai mes regards avec rapidité, & je découvris dans de vastes contrées qui nous ont été jusqu'ici inconnues, un sauvage nu, mais libre, se promenant sur la terre & n'y étant point enchaîné, n'ayant que Dieu & la Nature au-dessus de sa tête, jouissant des biens qui s'offroient à lui sans les analyser, content du présent, & ne se forgeant point dans l'avenir des fantômes imaginaires. Son corps étoit souple & robuste, son œil vif & perçant, son oreille prompte & sûre, & sa démarche avoit une fierté dont rien ne nous présente l'image dans nos climats dégénérés ; une étincelle du flambeau créateur avoit volé dans son sein. Embrasé de ce feu, il erre sur le sommet d'une montagne ; c'est là qu'il a prévenu l'aurore : il regarde le ciel,

contemple la nature, & demande à chacun d'eux cette volupté dont ils ont mis le principe brûlant dans son cœur. En promenant sa vue avide, impatiente, il découvre dans le fond d'un vallon l'objet qui lui étoit destiné ; l'éclair est moins prompt ; il vole, s'élance en trois bonds, poursuit à la course cette beauté fugitive ; il la fatigue bientôt. Lasse, abattue, elle tombe sur un lit de verdure : il se précipite dans ses bras, & leur foible résistance annonce les secrets desirs dont elle-même est consumée. Ce n'est point le délire de l'imagination qui les unit & les enflamme, ce n'est point une passion terrible qu'on reconnoît à ses égaremens ou à ses excès : c'est plutôt l'énergique & chaste impulsion de la nature, qui consomme avec sagesse le miracle de la reproduction des êtres. Jamais la volupté ne fut plus vive & plus pure ; il a déposé les feux bienfaisans de l'amour dans un cœur reconnoissant & sensible. La pudeur de cette beauté mourante ne consiste point dans les grimaces d'une résistance aussi ridi-

cule qu'involontaire, mais dans cette modération qu'avoue le bonheur. Elle jouit sans crainte comme sans remords : on la verra désormais attachée aux pas de celui qu'elle reconnoît pour son vainqueur & son maître. Ce n'est point le lien de l'esclavage qui la captive, c'est le nœud de l'amour & celui du plaisir : ils errent librement sur une terre féconde, qui n'est point vendue au démon de la propriété. Le jeune sauvage a plus de grace & de majesté auprès de sa compagne ; son œil est plus doux, son front plus serein. Le moment arrive, où il faut rendre avec douleur le fruit d'une union voluptueuse : c'est aux bords d'une fontaine que se passe cette scene attendrissante ; elle surmonte toutes les peines d'une mere pour n'en goûter que les plaisirs. Le cœur du sauvage est ému d'un sentiment nouveau & supérieur à tout ce qu'il a encore ressenti ; il reçoit dans ses bras vigoureux son enfant qui annonce déjà la force & la santé de son pere ; il reconnoît son sang ; & il ne lui sera pas plus possible

de s'en détacher, que de renoncer au sentiment intime de cette liberté qu'il idolâtre, sans savoir qu'il peut la perdre.

Tu vois, me dit la Nature, les enfans qui sont demeurés les plus fideles à mes loix; d'autres bien moins sensés ont voulu réaliser les rêves de leur esprit. Ils ont rougi de leur nudité & de leur bonheur; ils ont rejeté mes bienfaits, ils ont fait un code bizarre... Si je les abandonnois à leurs propres loix... Mais, non; l'instinct, leur premier guide, cet instinct qui, malgré eux, les porte au bien, veille, en dépit de leur orgueilleuse folie, à la conservation de l'espece.

Je reportai la vue dans le verre mystérieux, & j'apperçus des hommes policés. Ils se ressembloient presque tous; on ne distinguoit plus leur taille, & tous leurs mouvemens sembloient gênés. La même main qui bâtissoit leur coëffure formoit l'intérieur de leur tête, & la pensée étoit devenue moins libre que la mode. Ils se croyoient sages, & n'étoient que malheureux. Les deux sexes,

diverſement habillés, marchoient l'un vers l'autre avec une gravité ſinguliere, ſe cachoient d'abord avec grand ſoin l'effet des petites étincelles, ſe parloient pendant long-tems de toute autre choſe que de ce qu'ils vouloient ſe dire, & après s'être trompés réciproquement, la vanité achevoit l'ouvrage du menſonge. Chacun intéreſſoit de ſon côté d'autres gens pour qu'ils conſentiſſent à l'union qu'il avoit deſſein de former. On s'aſſembloit, on conſultoit, on peſoit ſcrupuleuſement la fortune; & pour peu qu'elle fût inégale, tout étoit rompu. Souvent pour concluſion on envoyoit à trois cents lieues de là demander à Pierre ſi Jacques pouvoit en ſûreté de conſcience s'unir à celle qu'il aimoit: Pierre prenoit de l'argent, & puis écrivoit oui. Alors c'étoient des cérémonies ſans fin, on chantoit le matin, on danſoit le ſoir, & on laiſſoit les époux ſeuls, lorſque ſouvent le deſir étoit paſſé. Vois, me dit la Nature: au bout de toutes leurs extravagances, les voilà qui reviennent à moi comme ils y revien-

dront tous ; ils mettent bas les habillemens dont ils font embarrassés. Mais cette flamme active que je leur envoyai pour leur bonheur, brisée dans sa direction, n'a plus la même force ; elle s'est éteinte parmi ces longs débats. J'y perds un enfant fort & vigoureux ; je n'ai plus que celui de la gêne & de la contrainte ; leur race dépérit, décline en beauté, en vigueur ; les ames sont aussi foibles que les corps. A peine sont-ils nés, qu'on leur imprime l'empreinte de l'esclavage. Les bandes, les entraves sont toutes prêtes, & on les y soumet avec une joie triomphante, à peu près comme dans les prisons on fête le nouveau venu qui vient partager la disgrace commune. Que d'idées chimériques ils se sont forgées ! Que leur génie a été funeste ! Que la raison leur a fait sacrifier de goûts innocens & délicieux ! Les remords importuns, les sombres réflexions, les agitations perpétuelles, voilà l'ouvrage de ces hommes superbes. Il n'y a pas long-tems qu'ils avoient la folie barbare d'écraser

à coups de pierres ceux qui, cédant aux traits que je leur inſpirois, s'uniſſoient de concert ſans l'avis ni la permiſſion de perſonne. Aujourd'hui ils ſe contentent de les railler ou de les mépriſer, en les enviant ſecrétement. Ils ſe plaiſent à exercer les uns ſur les autres une tyrannie profonde & cruelle. Ils ont tellement étendu le fil de leurs loix ſur toutes les parties de la terre, qu'on rencontre ce fil à chaque pas, & qu'il faut être bien adroit ou bien heureux pour ne le point rompre. C'étoit là le ſecret de faire beaucoup de mal-honnêtes gens; & ils l'ont parfaitement perfectionné, en interdiſant mille choſes légitimes & innocentes. Puis-je regarder ſans frémir ces ſerrails nombreux, peuplés d'eunuques, ſombres perſécuteurs des plus parfaites beautés qui languiſſent dans les horreurs d'un déſeſpoir qui ne finira qu'avec leur vie! Elles attendent d'un deſpote pâle, énervé, un foible ſoulagement qui ne fait que les irriter, tandis qu'un ſerrail d'hommes convien-

droit bien mieux à chacune d'elles. Dans d'autres climats, il eſt d'autres ſerrails, où elles ſemblent adorer leur joug, où un ſoupir vers moi eſt une impiété, où dans de longs cantiques elles vantent âu Créateur le refus qu'elles font de perpétuer la race des hommes. Il faut qu'elles la jugent bien méchante, pour oſer parler ainſi. J'ai mon tour; je les châtie cruellement; elles ont beau crier dans leurs couches ſolitaires, arroſées de larmes : O Nature ! Nature ! Je pourſuis mon cours, & leur repentir me venge du mépris qu'elles ont fait de mon pouvoir.

Je n'étends pas moins mon indignation ſur ces débauchés qui ne ſont ſoumis qu'à leurs ſens, qui brûlent leur imagination dans une poéſie laſcive. Malheureux ! ils ignorent que le plaiſir, pour être goûté, doit être ſimple, naturel, facile; ils ne connoîtront que le tourment de l'impuiſſance; la coupe de la volupté n'eſt point faite pour leurs levres enflammées d'un poiſon mortel. Je proſcris encore ceux qui ſe font un jeu de

déchirer un cœur crédule, & ces corrupteurs infames de l'innocence, & ceux qui font un abus déteſté de mes bienfaits, & ces monſtres qui outragent mes loix. Je rejette tous ces enfans pervers : je les accuſerai un jour aux yeux du Créateur, & ils ſeront punis ; car tout ce qui eſt excès ne vient pas de moi.

Il en eſt d'autres qui voudroient borner ma fécondité. Faux calculateurs des biens de la Providence dont ils ſe méfient, ils oſent craindre de mettre au monde un être qui, ſelon eux, ne trouveroit ni aſſez de place ſur la terre, ni cette terre aſſez abondante pour les nourrir. O que les loix qu'ils ont faites ſont mauvaiſes, puiſqu'il eſt ſi difficile de vivre chez ces hommes réunis en ſociété ! Mais, quoiqu'ils aient tout gâté, que ne connoiſſent-ils combien cette ſpéculation intéreſſée eſt outrageante envers moi, & criminelle aux yeux du Créateur ! Tout leur crie : Qui es-tu ? Comment exiſtes-tu ? Eſt-ce toi qui fais mûrir les préſens de la terre ? Ce pepin

que tu ensevelis dans son sein, sais-tu par quelle magie il va croître, s'élever à quatre fois ta hauteur, te couvrir de son ombrage, te nourrir de ses fruits? Est-ce toi qui l'as couronné de feuilles? Est-ce toi qui donnes la vie? Qu'as-tu donc à tant spéculer? Va, marche où la Nature te conduit; c'est elle qui répond du reste.

Si tu t'étonnes encore de voir régner un ordre aussi admirable parmi ce chaos de fausses opinions & de tristes extravagances, songe que c'est à ma bonté vigilante que cet ordre est dû. Je n'abandonne point mes enfans, quoiqu'ils dressent des autels à la folie; ma tendresse ingénieuse redouble de soins. Je me déguise sous le masque qui les séduit, j'amuse leur foiblesse, j'emprunte leur langage, je me prête à leurs caprices, pour mieux les conduire au but où je veux les mener. Je leur cache jusqu'à mon pouvoir; je tiens toujours leur cœur entre mes mains par ce fil indissoluble, mais j'agis sans violence. J'ai vu qu'ils aimoient les illusions, les ornemens

de l'imagination ; je les ai employés pour resserrer leurs chaînes heureuses ; j'ai fondu tous les sentimens du cœur humain dans ce penchant primitif, puisqu'ils ne veulent point que leurs plaisirs soient exempts d'alliage. L'estime, l'amitié, l'amour-propre, la vanité, & jusqu'à la fortune, sont venus augmenter le domaine de cette passion. De libre & de folâtre qu'elle étoit, elle est devenue, il est vrai, sérieuse & terrible : l'art n'a fait qu'augmenter son ascendant ; elle a produit alors des incendies : mais j'ai préféré quelques désastres à l'anéantissement de l'espece. Il s'agissoit de la conserver, doublement opprimée sous les fers de la superstition & de la tyrannie. Par mon adresse, son effet invisible à su braver les regards du plus fier despote ; & cette jeune fille, timide & modeste, sous le joug de la contrainte, en dit plus à ce jeune homme d'un coup-d'œil, que si dans une entiere liberté elle sautoit à son col, & s'abandonnoit à tous les transports de son amour.

A présent, qu'ils gravent des loix bizarres sur l'airain & la pierre ; que dans leur enthousiasme pompeux ils croient me subjuguer ; qu'ils entassent préjugés sur préjugés ; je me rirai d'eux, je me glisserai toujours parmi leurs jeux, leurs badinages, leurs cérémonies. Ils auront beau m'habiller de vingt couleurs différentes, je tirerai le fil secret de leurs cœurs. Cet endroit est mon sanctuaire, j'y régnerai quoi qu'ils fassent ; ils ne pourront m'en chasser sans s'anéantir eux-mêmes.

Et crois-tu, sans moi, que cette chaîne solemnelle que viennent de se donner ces deux amans dans un appareil imposant, ne seroit pas rompue aussi-tôt que formée, si le plaisir que leur préparent mes mains, n'ourdissoit la trame secrete de leur union ? C'est la chaîne de la volupté, & non celle des loix, qui maintient leur intelligence, tandis que cette derniere, dans son ostentation, s'en attribue toute la gloire.

Pendant que la nature me parloit, mon œil appliqué sur le verre voloit d'objets en

objets ; je contemplois, avec une émotion inexprimable, les effets étonnans de ce flambeau qui vivifioit l'univers. Ces hommes qui ont fait trembler la terre sous le déluge de leurs armes, qui paroissoient des dieux à l'univers épouvanté, les bras rougis de carnage, la foudre dans les mains, tomboient aux genoux d'une beauté timide, abaissoient la hauteur insultante de leurs regards, pour mendier un coup-d'œil. Tous ces cœurs endurcis aux meurtres soupiroient ; mais quelquefois les vœux des maîtres du monde étoient dédaignés. Un berger l'emportoit sur un monarque : la beauté vertueuse préféroit son amant à tous les trésors ; & la tyrannie des despotes confus reculoit à l'aspect de la barriere invincible où expiroit leur vaste puissance.

Mais hélas ! lorsque ce feu tomboit sur des ames perfides, accoutumées au crime, alors la rage évoquoit les furies de l'enfer ; on méditoit les noirs complots ; on aiguisoit le fer ; on préparoit les poisons ; on portoit l'em-

brasement de la haine & de la vengeance parmi les ténebres paisibles de la nuit ; le chaume étoit dévoré, les palais réduits en cendres, & les monumens affreux de la jalousie épouvantoient ceux même qui les avoient dressés. O Nature ! pourquoi secoues-tu ce flambeau sacré sur ces ames féroces & viles ? Elle me fit signe, & je vis dans le verre concave les serpens, les tigres, les pantheres, les insectes gonflés de venin, les animaux les plus affreux, reproduire leurs semblables dans leurs horribles embrassemens. La nature détournoit son auguste visage, & gardoit un profond silence.

Et cependant toutes les actions courageuses, toutes les productions du génie, avoient pour principe ce feu vivifiant ; il accéléroit les progrès de l'ame ; il agrandissoit le cercle des idées, il faisoit parcourir avec une rapidité surprenante une carriere où l'on n'auroit fait que ramper pesamment sans ce noble aiguillon. Tous le sacrifices qui tiennent à l'héroïsme lui étoient familiers ;

toutes les entreprifes élevées lui étoient naturelles, & dans l'univers il n'étoit point de plus beau fpectacle qu'un cœur vertueux, échauffé de cette flamme divine. Toutes les vertus de la fociété naiffoient de ce fentiment précieux, comme d'une fource épurée. Alors elle n'avoit plus cette activité turbulente qui la rend funefte; elle étoit douce, modérée, & elle anéantiffoit les peines de la vie, pour laiffer régner à leur place cette fatisfaction intérieure, le plus fûr gage du bonheur.

Mais ce qui me plaifoit fur-tout, c'étoit de voir cette égalité primitive des hommes reprendre dans les pays les plus civilifés fes droits antiques; les rois defcendoient du trône & mettoient bas le fceptre, la couronne & le manteau royal. Les dignités de toute efpece n'étoient plus regardées que comme un fardeau gênant qui nuifoit aux embraffemens de la volupté. Les tiares, les diadêmes, les mitres, les fimarres, les cafques, les mortiers giffoient épars, & étoient fouvent foulés aux

pieds dans une impatience amoureuse; & je me disois : Ils viennent tout nus au monde ; ils rentreront tout nus dans la terre ; ils quittent tout ornement étranger pour se livrer aux inspirations secretes de la nature : & vous ne seriez pas tous égaux, ô mortels ! Ah ! cet appareil momentané, dont quelques-uns d'entre vous se décorent, ne sont que les livrées de la folie, qu'ils déposent sagement lorsqu'ils veulent être heureux.

Je ne concevois pas comment ils pouvoient reprendre ce masque incommode, importun ; qu'ils venoient d'ôter avec tant de délices ; mais l'habitude leur rendoit ce devoir indispensable, & ils étoient contraints de conserver par orgueil ce qu'ils avoient adopté dans leur premier délire. Leur injustice alloit jusqu'à accuser la Nature des entraves qu'ils s'étoient donnés eux-mêmes, tandis qu'elle ne tendoit qu'à supprimer les obstacles qui nuisoient à leur félicité.

Alors la Volupté au visage riant, à la démarche aisée, s'avança vers la Nature, qui

étoit sa mere. Elle reconnut sa fille à son œil chaste, à son front coloré d'une vive pudeur; elle lui donna en ma présence une coupe d'or, & lui dit : Allez parmi les hommes, qu'ils puisent le plaisir dans votre coupe enchanteresse, qu'ils se désalterent, mais qu'ils ne s'enivrent pas, L'orgueilleuse ambition sera elle-même votre esclave, & plût au ciel qu'elle demeurât toujours enchaînée à votre char ! La volupté descendit sur la terre, & l'homme brava tous les maux pour se reposer un instant dans ses bras. Ce fut pour elle qu'il apprit à combattre, à triompher ou à mourir. Il cueillit des lauriers épineux pour obtenir un sourire de ses levres. Eh! qui pouvoit résister aux attraits de cette aimable souveraine ? Mais pourquoi vouloir y résister ? Tout étoit engourdi dans le monde, si par un rayon du plaisir elle n'y portoit le mouvement & la vie. Ame des êtres animés, elle repoussoit incessamment la main absorbante de la mort; c'est elle qui entretenoit l'immense création. Le farouche misanthrope pour-

ſuivoit ſon image dans les rêveries de ſa noire mélancolie. Il verſoit des larmes, & blaſphémoit en l'adorant, cette reine de l'univers. Une voix douce fit entendre ces mots dans les airs : Mortels, ne combattez point ſes douces amorces; elles tiennent aux ſens de l'homme, à ſon intime & profonde exiſtence. Avouez, ſages atrabilaires, avouez que ſon miel eſt doux. Ce que la nature aime eſt néceſſairement bon : le plaiſir eſt le baume de la vie, le plaiſir éleve dans le cœur un ſentiment de reconnoiſſance pour l'Auteur de l'univers. Les cantiques de la raiſon ſont froids; mais lorſque le cœur les féconde & les colore, alors ils ſont brûlans, ils percent la voûte des cieux, ils portent l'encens d'un digne hommage aux pieds majeſtueux de l'Eternel. Aimable & ſublime législatrice, douce Volupté ! commande, mais ne ſois pas tyrannique. Que tes loix gracieuſes n'enfantent point l'ivreſſe, mais un ſentiment réfléchi. Tu n'es pas deſcendue des cieux ſur la terre pour abrutir l'homme, mais pour l'ennoblir; ne viole point ta fin

glorieuse ; tu te détruirois de tes mains, & tu deviendrois ton propre bourreau. Cette voix étoit celle de la Modération ; elle embrassa la Volupté, & la Volupté me parut plus radieuse. Je la vis dans cette paisible & parfaite jouissance qui est sans trouble, sans inquiétude, sans emportement ; le plaisir n'étoit plus ce mouvement machinal qui fatigue les sens plus qu'il ne les satisfait ; il étoit aussi durable que modéré ; son ivresse tranquille ne transportant point l'ame, n'empêchoit pas ses sublimes fonctions, & aucune loi n'étant violée, la nature répandoit ses largesses dans l'ame heureuse qui l'avoit respectée.

O tendre, ô soigneuse mere ! m'écriai-je tout-à-coup en reculant d'horreur ; quel horrible revers ! que vois-je ? quelles sont ces flammes livides qui tombent de ton flambeau ? Comment osent-elles se mêler & ternir l'éclat des flammes brillantes de la Volupté ? Nature, que ta beauté est flétrie ! Ciel ! que de malheureux périssent en se livrant à leur ardeur ! Cette flamme impure sort-elle des gouffres

infernaux ? Elle en porte avec elle tous les tourmens. L'homme atteint de cette vapeur empoisonnée, abhorre son existence, la perpétue avec horreur, & transmet son désespoir dans toute sa race infortunée. Il frissonne en embrassant le plaisir, & il y cede pour son malheur. Comment oses-tu couronner son ouvrage, & donner la vie à des innocens qui un jour maudiront justement & leur pere & toi ? Je vois l'adolescent dans l'âge de l'imprudence, de la fougue & du plaisir, receler à son insu ce poison dans ses veines; il le communique innocemment à sa tendre amante ; ils périssent dans la fleur de leurs beaux jours ; ils meurent dans des supplices solitaires, & le poids de la honte vient aggraver celui de la douleur. Il est d'autres fléaux ; mais du moins la peste s'annonce, & n'a qu'un cours passager ; la famine présente quelques ressources, & n'anéantit pas l'espoir ; l'incendie de la guerre s'arrête ; les volcans tonnent avant de vomir leurs feux : celui-ci, plus épouvantable, semble immortel ; il s'est

répandu sur toute la terre sous l'appât perfide de la volupté. Feu dévorant & caché, il mine la race entiere des hommes ; il l'infecte en silence d'un venin horrible ; il détruit le plaisir qui est plus que la vie ; il corrompt le seul bien consolateur mêlé à la foule de nos maux ; il frappe l'innocence, & dans elle les générations futures. Nous serions trop heureux, s'il ouvroit tout-à-coup les abymes de la mort. Mais non ; le lait pur que tu distilles se tourne dans ton propre sein en un poison lent, & tes mamelles ne cessent d'abreuver tes enfans de ce breuvage homicide & douloureux.

Mon fils, me répondit la Nature, n'insulte pas aux plaies dont je suis couverte, & dont je gémis la premiere. Dieu a permis au mal d'épancher son amertume dans mon sein, & je le sentis en même tems déchiré en plusieurs endroits par les dents aiguës de ce bourreau renaissant. J'avois caché cette peste dans des isles presqu'inaccessibles ; l'imprudente audace des hommes a tout franchi. Que je fus consternée, lorsque je vis

l'avide Européen porter la désolation au sein de l'Amérique, & dans ce même sang innocent qu'il avoit versé par torrens, vouloir transmettre son sang barbare ! Il en fut puni, & l'Amérique est vengée. Les progrès de la contagion furent aussi rapides qu'affreux. Je me crus perdue, & j'élevai mes regards vers ce séjour, où la Justice sévere & la Miséricorde souriante, les bras entrelacés, soutiennent ensemble le trône de l'Eternel dans tout l'éclat de sa majesté. Il daigna faire signe à l'Espérance, & cette avant-couriere du bonheur vint, me soutint dans ses bras ; le baume de ses paroles entra dans mes blessures. Fille sensible de l'Eternel, me dit-elle, confie-toi entiérement en sa clémence ; le plan du Créateur est vaste, & il ne t'est pas permis de tout connoître ; la soumission & le courage, voilà tes devoirs & tes vertus. Si le fer brûlant de la douleur purifie ta chair, c'est l'opération d'un instant ; elle se réduit à une minute imperceptible, en comparaison des siecles qui doivent s'écouler. Tu es

devant Dieu, ô Nature ! comme un enfant eſt devant ſa mere ; elle ſemble quelquefois l'abandonner un moment, pour voir de quel côté il tournera la tête : mais s'il ſourit, s'il étend vers elle ſes foibles bras, comme vers ſon unique aſyle, alors elle court le reprendre dans ſes bras maternels ; elle le preſſe avec plus d'amour contre ſon ſein ; elle l'appelle à jamais ſon cher fils, ſon fils bien aimé, qui l'a reconnue, qui lui a ſouri tendrement & avec confiance. Encore un inſtant, te dis-je, & tu ſeras initiée dans tous les ſecrets de l'Etre ſuprême, & tu liras le plan de la création dans ſon ſein lumineux, & tu ne trouveras plus d'ombres ni de nuages, & tu ſaiſiras Dieu lui-même. Le mal phyſique eſt le marteau qui frappe ſur l'éternité, pour en faire jaillir la ſource du bien moral....

Un bruit diſcordant & plaintif ſe fit entendre, & me réveilla tout-à-coup ; il partoit de la chambre voiſine, où j'avois laiſſé ces amans malheureux, dont l'aventure m'avoit ſi vivement intéreſſé la veille. J'accours,

Quelle fcene terrible & touchante ! Un homme enflammé de fureur , que je reconnus pour le pere de cette jeune femme, vouloit l'étrangler de fes mains ; fon amant le retenoit d'un bras vigoureux, & fembloit, en le ménageant, le contenir de toute fa force. Tour-à-tour il prioit & combattoit; il paroiffoit à-la-fois, & le dieu protecteur de cette femme éplorée, & un fils fuppliant & foumis. Toute la maifon étoit accourue au bruit; plufieurs gens, qu'échauffoit la voix de ce pere furieux, s'efforçoient de fe rendre maîtres du jeune homme , tandis que les autres fpectateurs, émus , attendris , prenoient fa défenfe. Cependant aux ordres d'un exempt muni d'un pouvoir redoutable & qu'il fit connoître, au front courroucé d'un pere qui réclamoit les droits qu'il avoit fur fa fille, tout céda ; la force eut fon effet.

On fépara les deux amans qui fe tenoient étroitement embraffés. Je les vis tomber du comble du défefpoir dans le filence morne de la douleur ; ils paroiffoient anéantis, &

comme deux victimes qu'on va traîner au supplice.

J'apperçus l'enfant nouveau né à demi éveillé par ce tumulte, & qui se débattoit dans son berceau. Encore agité de mon songe, & plein de l'image de la Nature, un mouvement extraordinaire m'inspire. Tout-à-coup je prends cet enfant dans mes bras, & le présentant à ce pere inflexible : Monsieur, lui dis-je d'une voix ferme, voici un enfant qui a besoin d'un pere ; c'est votre sang qui fait palpiter son jeune cœur, & ce cœur doit un jour bénir celui qui aura pris soin de sa foiblesse, ou détester celui qui l'aura abandonné. Voilà celui dans qui vous devez revivre, & dont la voix fera un jour ou votre gloire ou votre opprobre. Voyez cet innocent que votre barbarie veut priver de tout ; voulez-vous qu'il vous maudisse ? Le crime de votre fille est d'avoir cédé à un mouvement qui vous a maîtrisé vous-même plus d'une fois, & que vous n'avez pu domter. Elle a mis au monde,

essuyer une larme ; & gardant un silence qui présageoit quelque grand événement : Tu m'as vaincu, dit-il tout-à-coup à sa fille ; je ne m'attendois pas à ce coup de tonnerre... Il vient du Ciel ; c'est lui qui conduit tout... Qu'il soit béni à jamais ! Leve-toi ! Je n'ai plus de courroux, je te pardonne, & je sens que mes larmes se mêlent aux tiennes... Cet enfant... Ah !... laisse-moi, tu m'attendris trop... Prends ton fils, il devient le mien... Aimez-moi tous les deux. Il dit ; & baisant cet enfant avec un nouveau transport, il le remit dans les bras de sa mere. Alors le jeune homme osa s'avancer, prendre sa main & la baiser d'un air respectueux ; & moi, cédant à la force du moment, je tombai à ses genoux, comme si j'eusse été son propre fils, comme s'il m'eût accordé ma grace. Il ne nous releva point ; il pleura long-tems, il pleura abondamment, se cachant le visage, retournant par intervalles au berceau de l'enfant, qu'il considéroit avec des yeux étonnés, attendris. Tous les témoins de cette scene,

son aïeul avec la même douceur qu'il fixoit sa mere. Il lui tendoit même en souriant, deux petites mains innocentes. Je me hasardai à le remettre dans ses bras. Voilà son asyle, m'écriai-je ; il est dans le sein de la nature, il n'en sortira pas ; ce sein ne se fermera point à ses pleurs. Pourroit-il le rebuter ?... Son visage commençoit déjà à trahir l'émotion de son cœur ; il s'efforçoit vainement de la déguiser. Dans ce premier trouble, il ne put s'empêcher d'approcher cet enfant de sa bouche, & de le baiser. La mere désolée, attentive à tous ses mouvemens, saisit cet instant ; elle se jeta à ses pieds ; & d'une main soutenant son enfant, le pressant contre le visage d'un pere, elle prit sa main de l'autre, & l'arrosa d'un torrent de larmes. Le jeune homme, quoiqu'un peu éloigné, mit lui-même un genou en terre ; & moi debout, les yeux humides, les bras étendus, j'excitois ce pere déjà ébranlé, à la pitié, à la commisération. Il ne tarda pas à porter une main à ses yeux pour en

ſa fureur ; il revenoit vingt fo· le careſſer ; le cœur d'une mere jouiſſoit de ce ſpectacle, & n'en perdoit pas une circonſtance. Il ſe promettoit déjà le plaiſir de le préſenter à toute ſa famille. La mere eſſuyoit ſes larmes, mais celles-ci étoient d'alégreſſe. Le jeune homme vint m'embraſſer en ſilence ; & moi ſatisfait de la victoire de la nature, je partis, emportant le plaiſir délicieux d'avoir vu tout changer au gré de leurs vœux & des miens. (1)

---

(1) Un comédien nommé Armand, dans une piece intitulée, *le Cri de la nature*, s'eſt approprié le plan, les caracteres & les expreſſions de l'auteur.

DIALOGUE

Entre un Philosophe & son Jardinier. (1)

PARADOXILE.

QU'Y a-t-il de nouveau chez toi, Mathurin ?

MATHURIN.

Bonnes nouvelles, monsieur. Ma femme vient d'accoucher d'un gros garçon qu'on baptisera ce soir; & de cette affaire-là, je sens qu'aujourd'hui je vais travailler de meilleur courage.

PARADOXILE.

Te voilà donc bien satisfait, Mathurin?

MATHURIN.

Eh pardi ! qui ne le seroit pas à ma place ? Si j'avois le tems, je danserois tout seul.

---

(1) On a voulu exposer les différens systêmes sur la génération, & en montrer tout le vuide & l'inutilité.

PARADOXILE.

Mais, mon ami, comment peux-tu te réjouir, lorſque ton enfant vient d'entrer dans une ſcene de miſere & de peines?

MATHURIN.

Oh! qu'il ne ſoit pas plus malheureux que ſon pere, & tout ira bien. S'il a quelques peines, à ſon tour il aura du plaiſir. L'un peut-il aller ſans l'autre?... S'il n'eſt pas pareſſeux, s'il travaille, il ne ſera pas fâché d'être venu au monde. Je ne regrette pas, moi, de m'y trouver.

PARADOXILE.

Quoi! tu es heureux?

MATHURIN.

Et pourquoi pas? Sans doute, je ſuis heureux.

PARADOXILE.

Bon! tu t'imagines l'être.

MATHURIN.

Mais quelle raiſon! Je ſens bien ce que je ſens, peut-être. Allez-vous préſentement vouloir me faire accroire que je ſuis mal-

heureux ? Allez, je ſuis bien content, ſurtout les jours que notre femme accouche; car je ſuis débarraſſé d'un poids... Je ne me plains pas de ce que je ne puis empêcher. J'aime mieux jouir de ce que le bon Dieu m'a accordé, que de murmurer & de gémir inutilement; & voilà pourquoi je me ſuis marié, parce que c'eſt un grand plaiſir d'avoir une femme gentille, qui nous aime & nous careſſe, & un plus grand encore d'embraſſer l'enfant qu'elle tient ſur ſes genoux & qu'elle nourrit de ſon lait.

PARADOXILE.

Eh! ſais-tu comment ton enfant eſt venu au monde?

MATHURIN.

Eh pardi! il eſt venu comme les autres; les fils des rois ne viennent pas autrement: c'eſt tout un.... Et c'eſt là, palſembleu! quand j'y ſonge, une bonne leçon pour les orgueilleux.

PARADOXILE.

Ce n'eſt pas cela que je veux te dire...

Comment penſes-tu que tu aies pu procréer un être ſemblable à toi ?

MATHURIN.

Voilà une ſinguliere queſtion ! Quand je plante un arbre, je mets le germe en terre, & puis je m'en vais : tout cela croît quand le bon Dieu lui a donné ſa bénédiction. Ce ne ſont pas ceux qui ſont les plus beaux raiſonnemens, voyez-vous, qui font les plus beaux enfans.

PARADOXILE.

Mais, quelle idée as-tu du myſtere de la génération ?

MATHURIN.

Puiſque vous dites que c'eſt un myſtere, je n'en puis rien ſavoir. Dieu veut nous cacher ſes ſecrets, puiſqu'il les exécute ſous nos yeux ſans que nous y voyions goutte.

PARADOXILE.

Mais enfin, que ſais-tu, qu'imagines-tu là-deſſus ?

MATHURIN.

Je ne ſais rien, je n'imagine rien : je ſais

ſeulement quand il faut planter un arbre, mais je ne ſais comment il vient. Il en eſt de même des enfans, je crois : après s'être aimé une belle nuit, il faut un beau matin envoyer chercher la ſage-femme, & voilà l'enfant qui crie. Comment viennent-ils au monde, ces enfans ? Ça nous paſſe. Ils y viennent enfin : voilà le principal ; que nous importe le reſte ?

PARADOXILE.

Comment, que nous importe ? Tu ne ſais donc pas que cette ſcience bien connue nous donneroit le moyen de perfectionner l'eſpece humaine, & qu'au lieu de tant de ſots, il n'y auroit plus ſur la terre que des gens d'eſprit & des philoſophes ?

MATHURIN.

Mais ſi tout le monde avoit de l'eſprit & de la philoſophie, il n'y auroit plus de ſots : & alors qui eſt-ce qui admireroit les gens d'eſprit & les philoſophes ? Vraiment, vraiment, ils ſeroient bien attrapés. Mais ce ſont de bonnes gens qu'il faudroit autour de nous,

comme vous, mon cher maître; car, tenez, vous êtes un bon humain : &, permettez-moi de vous le dire, vos actions valent mieux que vos paroles.

PARADOXILE.

Va, si je ne suis pas meilleur, c'est que je ne suis pas encore assez éclairé. Mais je voudrois que tu me disses franchement les idées que tu as sur la génération.

MATHURIN.

Je n'en ai aucune, vous dis-je. C'est à vous, qui êtes un docteur, de me dire tout cela. Cependant il seroit mieux, entre nous, de faire un enfant que de vous creuser la cervelle pour savoir comment il vient... Mais, puisque vous avez tant de science, là, racontez-moi toute votre doctrine. Je vais toujours bécher en attendant, pour ne pas perdre de tems... Voyons. Comment arrangez-vous la fabrique des hommes? Avez-vous été dans la manufacture?..

PARADOXILE.

Mais, à peu près.

MATHURIN.

Comment, diable ! Que dites-vous là ?

PARADOXILE.

J'ai ouvert deux ou trois cents chevres après l'accouplément, & à l'aide du ſcalpel, j'ai pourſuivi dans les ramifications des veines...

MATHURIN.

Quoi ! vous avez fait ces cruelles expériences-là ? Vous vous êtes fait bourreau pour devenir ſavant ? Au lieu d'épargner ces pauvres bêtes, vous en avez fait un maſſacre qui ne vous a conduit à rien du tout... Palſembleu ! j'en ſuis bieu aiſe ; car ce n'eſt pas en tuant que l'on découvrira ce qui nous fait vivre.

PARADOXILE.

Ton bon-ſens me charme. C'eſt à regret que j'ai fait ce maſſacre philoſophique ; mais le deſir de connoître la nature...

MATHURIN.

Eh ! reſtez plutôt ignorant comme moi, & ne faites mal à perſonne. Parbleu, ſi on

vous laiſſoit faire, dans la curioſité qui vous pique, vous iriez peut-être juſqu'à éventrer nos... pardonnez à ma franchiſe.... le tout pour mieux voir.

PARADOXILE.

Oh! dis toujours tout ce que tu penſes. J'aime que l'expreſſion ſoit libre comme la penſée. Je préfere ta converſation à celle de beaucoup de ſavans.

MATHURIN.

Eh bien, tenez, vous êtes un bon homme tant que vous n'êtes pas curieux... Vous ne donneriez pas une chiquenaude à un enfant; mais quand le démon du ſavoir vous poſſede, vous êtes plus cruel à vous ſeul que tous les chaſſeurs enſemble... On a raiſon de dire autour du village que vous êtes un peu timbré... Vous riez... Je n'en ai rien dit à perſonne; mais je ſais, moi, les vilaines expériences que vous avez faites avec ces verres qui groſſiſſent... Fi! les opérations de la magie noire ſont moins diaboliques. Tous les ſecrets du monde ne ſont rien auprès

de ces recherches honteuſes : j'en ai rougi pour vous.

PARADOXILE.

Ma foi, mon ami, je n'ai pas ſongé à rougir : j'ai vu tout cela philoſophiquement, en ſcrutateur de la nature ; & tout ce qui exiſte eſt fait pour être vu & conſidéré par l'homme.

MATHURIN.

Allons, allons, ce n'eſt pas comme cela que l'on devient ſavant... Allez chercher où... Mais vous ſerez puni de votre curioſité ; vous ne ſaurez rien. Vous voilà au monde ; que diable vous fait comment vous y êtes venu ?

PARADOXILE.

Je voudrois découvrir l'origine d'un animal auſſi ſingulier que l'homme. Le moment de la fonte d'une ſtatue eſt celui qui lui imprime à jamais la grace & la beauté. Si nous connoiſſions bien le moule de l'eſpece humaine, nous pourrions le façonner ; & l'art, qui par-tout ailleurs ſert merveilleuſement la

nature, pourroit la ſeconder dans cette circonſtance. Si tu ſavois tout ce qu'on a imaginé là-deſſus, cela te paroîtroit bien curieux, & te feroit pardonner, ſans doute, à toutes ces expériences dont tu te plains.

MATHURIN.

Eh bien, racontez-moi tout cela : je ſerai alors auſſi avancé que vous, & je n'aurai rien à me reprocher.

PARADOXILE.

Voilà une diſtinction ſubtile, monſieur Mathurin ; vous voulez tout ſavoir & ne rien payer.

MATHURIN.

Vous faites des raiſonnemens, c'eſt votre métier ; & moi, je fais venir des choux : vous mangez de nos choux, faites-nous goûter de vos raiſonnemens.

PARADOXILE.

La choſe eſt juſte... Eh bien, mon ami, apprends donc qu'il s'en eſt peu fallu que toi & toute la race humaine n'aient jamais exiſté.

MATHURIN.

Oh ! oh ! c'eſt drôle ça. . . Le monde l'a donc échappé belle ? Et comment cela ?

PARADOXILE.

Il faut aller par ordre. Ecoute bien. Il y a des millions & milliards de germes plus innombrables que les grains de pouſſiere, qui, faits pour ſe développer, périſſent & ne parviendront jamais à la vie. Ton germe, à toi, heureuſement ou malheureuſement, je ne ſais lequel, s'eſt développé.

MATHURIN.

Je n'en ſuis pas fâché....

PARADOXILE.

Tu as grandi, tu as pris des ſens, tandis que des millions d'autres ſont tombés dans le néant. Tout tenoit au premier homme, & l'univers lui-même n'a été, dans l'origine, qu'un germe favoriſé entre des milliers d'autres.

MATHURIN.

Quoi ! le monde a grandi comme moi ? Quoi ! vous croyez cela ?

PARADOXILE.

Oui. Le monde a pu commencer par un germe pas plus gros qu'un œuf.

MATHURIN, *riant.*

Oh, que la philosophie est drôle!... Et la poule qui a fait le monde?

PARADOXILE.

Le soleil, la lune, la terre, la mer, les générations présentes & futures, tout cela, te dis-je, tenoit comme toi à bien peu de choses.

MATHURIN, *riant plus fort.*

A la poule, à la poule?

PARADOXILE.

Oui; toi, par exemple, tu étois dans ton pere; & ton pere avec toi étoient dans ton grand-pere; & ton grand-pere & ton pere & toi étoient dans ton bisaïeul; & ton bisaïeul & tes bisaïeux & tes trisaïeux & toi étoient dans les reins de notre pere Adam, lorsqu'il se promenoit dans le jardin.

MATHURIN.

Je me promenois donc avec lui? Pardi! je

je n'ai pas manqué la vocation de mon pere... je ſuis toujours au jardin.

PARADOXILE.

Juſtement. Mais à quoi tenois-tu alors, toi & la race humaine ?

MATHURIN.

O ciel, j'étois ſi petit alors !

PARADOXILE.

Eh miſérable ! crois-tu être plus grand aujourd'hui ? Que fait ſur le globe ta figure de cinq pieds quatre pouces ? A peine paroîtras-tu, que tu ſeras effacé. Le premier pas que fait ton fils, te pouſſe vers le tombeau. Point de repos dans la nature ; en marchant dans la vie, tu t'achemines à la mort : c'eſt un cours irréſiſtible qui t'entraîne ; tu ſouffres par état, & tu mourras par néceſſité.

MATHURIN.

La belle conſolation ! Eſt-ce là ce que vous appellez de la philoſophie ? Elle n'a pas un habit couleur de roſe au moins.

PARADOXILE.

Veux-tu qu'on te trompe ?

MATHURIN.

Non.

PARADOXILE.

Eh bien, entends donc la vérité.

MATHURIN.

Voyons donc une fois quelle est sa physionomie.

PARADOXILE.

Tu es semblable aux fleurs que tu cultives.

MATHURIN.

Moi ?

PARADOXILE.

Oui. Tu es une plante ambulante : elles naissent, croissent, dépérissent dans ton jardin par les mêmes loix qui te font vivre.

MATHURIN.

Quoi ! je serois une plante qui marche ?

PARADOXILE.

Sans doute. Ton estomac, que tu remplis de gros alimens, représente les racines qui, en terre, pompent le suc qui les fait croître & vivre. Les fleurs respirent & transpirent comme toi, se nourrissent & se dégagent

du superflu comme toi : elles s'unissent sous tes yeux ; elles font l'amour.

MATHURIN.

Mes fleurs font l'amour ? Ah pardi ! en voilà bien d'une autre.

PARADOXILE.

Eh ! oui, ignorant, qui as des yeux sans voir.

MATHURIN.

En quoi donc, mon maître ?

PARADOXILE.

Pose ta beche, approche, & apprends à respecter la philosophie.

MATHURIN.

Je n'y comprends rien ; je dois respecter ?

PARADOXILE.

Contemple le calice de cette tulipe ; vois le sommet de l'étamine, ou plutôt ce fleuron mâle qui se penche amoureusement vers ce fleuron femelle & cherche à darder sa poussiere. Par-tout tu verras l'empressement du fleuron mâle à rechercher le fleuron de l'autre sexe : si tu veux être témoin de

ce jeu, pile subtilement & adroitement un [illegible] mâle bien fermé, & tu en verras jaillir une fumée poudreuse qui couvrira le pistil. Les palmiers s'inclinent & s'embrassent, malgré les obstacles; ils se serrent & se compriment fortement : ainsi les fleurs viennent par le même principe que tu es venu au monde. Il y a un système uniforme dans la génération; & les minéraux qui sont si durs, ou plutôt qui te paroissent tels, éprouvent en eux-mêmes une action perpétuelle : tout est vivant, animé, dans cette matiere que tu crois oisive. Les pierres, les marbres viennent exactement comme l'homme, le tout à l'aide d'une matrice, d'enveloppes, de cordon & de placenta.

MATHURIN.

Mon dieu! la tête me tourne de tous ces noms-là. Quoi! ma beche est venue au monde tout comme moi?

PARADOXILE.

Oui; & le fer dans la mine s'est développé par les mêmes loix qui ont développé ton

corps. Le feu, l'eau & la terre font nés eux-mêmes de germe particulier. Ils sont doués comme toi de la faculté de se reproduire. Cette multitude innombrable de tourbillons, de soleils, de terres habitables, systême que je t'ai expliqué la derniere fois....

MATHURIN.

Oh! je m'en souviens, je m'en souviens. Je n'ai rêvé toute la nuit que d'étoiles qui étoient plus grosses que tout le village.

PARADOXILE.

Souviens-toi donc de mes leçons. Tout cela, te dis-je, (non, tu ne le croiras pas encore) tout cela a pu autrefois être contenu dans un grain dont la grosseur égaloit à peine celle d'un pois.

MATHURIN.

Eh! dites du moins une feve, mon maître.

PARADOXILE.

Non... La voie lactée que je t'ai montrée avec mon télescope, est un paquet de petits mondes qui ne sont sortis de leur coque que depuis soixante ou quatre-vingt siecles :

les aſtres enfantent les aſtres, & le plus gros globe a eu un germe comme la mouche, comme le petit inſecte qui eſt le jouet des vents. Les vents promenent les ſemences univerſelles des êtres. . .

MATHURIN.

Et font tomber les abricots.

PARADOXILE.

Qu'eſt-ce que cela fait ? Ne m'interromps point. . . Il paroît que Vénus a engendré depuis peu un ſatellite : notre terre jadis a enfanté la lune ; un peuple, qu'on nomme les Egyptiens, avoit le certificat de ſa naiſſance, qui depuis s'eſt perdu. Mais comme la terre n'eſt pas encore décrépite, elle pourra fort bien procréer une ſeconde lune.

MATHURIN.

Qui nous tiendra lieu des lanternes qu'on vient de nous faire payer chérement. Nous rendra-t-on alors notre argent, monſieur ?

PARADOXILE.

On ne rend jamais l'argent, quelque choſe qui arrive, mon ami.

MATHURIN.

En ce cas, vous feriez mieux d'employer votre esprit à le redemander, que de vous creuser la tête à imaginer que les astres font des enfans. . .

PARADOXILE.

Quoi ! la grosseur d'un monde t'empêcheroit de voir & de reconnoître ce que tu apperçois tous les jours dans les êtres qui t'environnent ? Quoi ! tu ne veux pas te mettre en tête que tout est développement dans la nature entiere, comme dans l'espace borné de ton jardin ; que le soleil engendra des soleils, comme la graine de tes salades engendre des salades ? Songe donc que la race entiere des hommes périroit, que toi tu suffirois au renouvellement des êtres.

MATHURIN.

Moi tout seul ?

PARADOXILE.

Oui : je veux dire avec ta grosse femme.

MATHURIN.

A la bonne heure. Laissez-moi la, de grace.

PARADOXILE.

Tu es un univers en petit, ayant tout ce qu'il faut pour le reproduire ; & l'univers eſt un grand être vivant, aſſervi aux mêmes loix qui te dirigent. Dans le fond, ce n'eſt que plus ou moins de matiere ; & ce que tu appelles petit ou grand, n'eſt qu'une illuſion de tes yeux. Dès que tu exiſtes, tu es grand comme ce qu'il y a de plus grand au monde. Il n'y a plus de meſure pour te calculer, tu es à-la-fois partie & totalité.

MATHURIN.

Diable emporte ſi je comprends un ſeul mot à tout cela !

PARADOXILE.

Ecoute toujours... Tantôt un tourbillon eſt malade, ſe diſſout, & pourrit comme la pêche que tu ramaſſes ; tantôt il eſt dans la force de la jeuneſſe. Sa durée eſt de quelques millions d'années, & la tienne eſt de quatre-vingt ou cent ans : voilà toute la différence. Cela n'empêche pas que ce tourbillon n'ait commencé, comme je te l'ai dit, par un œuf, ainſi que toi.

MATHURIN.

J'ai commencé auſſi par un œuf?

PARADOXILE.

Oui; voilà ton origine. Elle eſt commune à tous les êtres. Qu'importe la grandeur?... Il a toujours fallu commencer, qu'on ſoit ſoleil ou moucheron.

MATHURIN, *ſe recueillant.*

J'ai commencé par être enfermé dans une coquille? J'ai déjà entendu dire cela à quelqu'un de vos confreres, qui ſe promenoit avec vous. Mais je ne ſuis point de ſon avis, je vous en préviens. Je n'aime point l'idée qui m'empriſonne dans une coque. Je crains d'avoir un bec; je préfere l'avis de ceux qui caſſent tous ces œufs-là, & qui me laiſſent avec ma face large & ſans pointe.

PARADOXILE.

Pas mal raiſonné... Je ſavois bien que nous ferions quelque choſe de toi. Tu aimes donc mieux les molécules organiques?

MATHURIN.

Qu'eſt-ce que c'eſt que cela, s'il vous plait?

PARADOXILE.

Ce sont de petits points matériels & similaires qui composent un nez, un œil, un bras, un pied, un doigt, un orteil, & qui se rassemblent par affinité.

MATHURIN.

Par affinité ! Qu'est-ce à dire ? ... Je n'entends point... Je n'entends point.

PARADOXILE.

As-tu joué aux barres quelquefois ?

MATHURIN.

Oui, quand nous allions à l'école ; & depuis encore, ça nous est arrivé à la fête du village.

PARADOXILE.

Eh bien, tu sais qu'à ce jeu les premiers venus occupent la place & délogent ceux qui viennent ensuite. Ainsi, l'œil alerte & le nez vigilant chassent tous les yeux lents & tous les nez paresseux. Ils s'arrangent merveilleusement dans leur moule, quand ils ne se trouvent pas doubles & d'égale force ; car alors il y a un grand combat, & il résulte

un monſtre à deux têtes & à quatre bras. Mais ordinairement ces molécules, auſſi polies que des perſonnes civiliſées, qui ne vont pas s'aſſeoir dans un fauteuil déjà rempli, ſe rangent de côté, ou ſe retirent s'il n'y a point de place ; elles s'inſtallent ſous une forme pareille à celle qu'elles avoient lorſqu'elles couloient dans l'individu qui les a fournies. Elles ſe moulent ſur cet individu.

MATHURIN.

Mais ſi tous ces petits êtres ſont vivans, pourquoi vont-ils tous s'immoler pour ne plus former qu'un ſeul & même animal ? S'ils ſont vivans, qu'ils gambadent tout ſeuls : s'ils ſont morts, réunis ils ne peuvent rien par eux-mêmes. D'ailleurs, mis en place, il faut que quelque choſe les uniſſe. Il faut du ciment dans les pierres qui compoſent un bâtiment. Or, quel eſt le ciment de vos molécules organiques ?... J'avoue que je n'y comprends rien.

PARADOXILE.

Puiſque tu ne crois pas au produit de plu-

ſieurs petits êtres diſtincts & ſimilaires, faits pour compoſer l'homme, aimes-tu mieux que les particules primitives de la matiere aient du ſentiment & de l'intelligence ? Cela ne coûte rien à ſuppoſer ; & en raiſon de leur maſſe & de leur force, elles coordinent entr'elles, d'après les notions qu'elles ont eues.

MATHURIN.

C'eſt ici de l'hébreu pour moi, & pour vous peut-être.

PARADOXILE.

Eh bien, aimes-tu la progreſſion ſucceſſive par exaltation de la ſemence ?

MATHURIN.

Je ne ferai pas un enfant de plus avec tous ces mots-là.

PARADOXILE.

Eh bien, aimes-tu mieux les cerveaux humains, qui forment graduellement le reſte de la machine ?

MATHURIN.

Je m'embarraſſe peu de tout ce qu'on dit là-deſſus.

PARADOXILE.

Voyons, encore un autre pour te ſatisfaire... Eh bien, aimes-tu mieux que l'homme tout entier ſe trouve raccourci originairement juſqu'à une petiteſſe incompréhenſible, & qu'en proportion de la contraction qu'il éprouve, il tende à ſe dilater, & ſe dilate en effet avec le plus grand reſſort, lorſque la force comprimante ceſſe d'agir?

MATHURIN.

Attendez : j'entends un peu mieux ceci; mais cela n'eſt pas encore bien clair.

PARADOXILE.

Eh bien, contente-toi des animalcules ſpermatiques, qui ſont par-tout dans l'athmoſphere, que nous avalons ſur-tout quand nous avons appétit, & qui ſont enſuite ſi favorables au phyſique de l'amour. Tu ſais bien diſtinguer le céleri d'une autre plante?

MATHURIN.

Quand on en vient au céleri, j'entends ce que cela veut dire.... Mais je vous ferai une ſalade ce ſoir, plutôt pour vous rafraîchir le

ſang ; car, avec votre permiſſion, vous êtes un peu fou, mon cher maître.

PARADOXILE.

Comment, lorſque je raiſonne avec toi ?

MATHURIN.

Tout ce que vous m'avez dit eſt ſans doute pour en rire en mon particulier.... Tenez, ſi je ſavois écrire comme je ſais lire, je ferois une douzaine de ſyſtêmes ſemblables aux vôtres.

PARADOXILE.

Toi ?

MATHURIN.

Oui, moi. Ne fait-on pas dire aux cloches tout ce que l'on veut ? Il en eſt de même de la nature ; elle ne dit mot à perſonne, & meſſieurs les ſavans veulent la faire parler.... Allez, le ſecret de faire périr les loirs qui mangent nos fruits, ſeroit plus utile cent fois que de vouloir deviner comment nous venons au monde. On n'y voit goutte tant à l'entrée qu'à la ſortie. Je ne tue pas des chevres, moi, par curioſité : je détruis le

plus que je peux les chenilles, parce que ce ſont là nos vraies ennemies. Si on les laiſſoit faire, nous n'aurions pas une poire. Dites-moi, pourquoi les académiciens ne s'occupent-ils pas à exterminer cette engeance, au lieu de regarder aux étoiles, qui ſe moquent d'eux le matin en s'enfuyant ? Eſt-ce qu'une pêche que l'on tient, que l'on mange, ne vaut pas un monde qu'on voit à peine au bout d'une lunette ? car vous m'avez mis toutes ces belles choſes en tête ; & nous voyons à préſent des mondes là-haut, tout comme on voit des pommes en Normandie.

PARADOXILE.

Tu vois donc qu'il y a du plaiſir à contempler l'univers en grand : tu reſpires plus à ton aiſe quand tu regardes le ciel ; tu dis, là-haut ſont des jardiniers tout comme moi, qui bechent la terre & qui font venir des légumes.

MATHURIN.

Parbleu ! je voudrois bien me trouver dans une planete où, dans l'été, il plût ſeulement

une demi-heure par jour.... Quel plaisir de voir tomber une petite pluie fine !... Ça seroit bien morbleu, & tout n'en iroit que mieux dans notre jardin : nous ne serions pas obligés d'aller puiser incessamment de l'eau ; ce qui fatigue nos bras & notre tête, & nous empêche de rêver à tous vos beaux systêmes.

PARADOXILE.

Vous entamez là une furieuse question, monsieur Mathurin. Comment ! vous vous plaignez du mal physique & du mal moral ?

MATHURIN.

Monsieur, qu'est-ce que c'est que cela, je vous prie ? Nous n'avons jamais eu de ces maladies-là, entendez-vous : c'est bon pour les libertins de la ville.

PARADOXILE.

Ta méprise me fait rire, quoiqu'elle ne soit pas déjà si grande... Ah ça, mon cher Mathurin, je t'expliquerai une autre fois comme quoi tout est lié dans l'origine des choses ; je te montrerai l'échelle des êtres.

MATHURIN.

MATHURIN.

L'échelle des êtres ?... Mais ne vaudroit-il pas mieux jouir que de rêver à monter si haut ?.. Tenez, quand j'embrasse ma femme, je tiens une vérité charmante, je n'en veux point d'autre. Je ne voudrois savoir qu'une chose, & puis une autre encore : pourquoi le seigneur du village me méprise quand il passe, & pourquoi il est des mois entiers sans pleuvoir... Si je pouvois deviner cela, je croirois tenir toute la science.

PARADOXILE.

Mon ami, ce seigneur, avec son orgueil, a le front triste, n'est-il pas vrai ?

MATHURIN.

Oui, vraiment; il ne rit jamais.

PARADOXILE.

Il n'est pas content de lui-même, & c'est pourquoi il se gonfle de vanité... Songe que tu vaux mieux que lui, & par l'utilité que tu es au monde, & sur-tout par ton cœur.

MATHURIN.

Allons, tenez, je vous aime quand vous

parlez comme cela. Oui, je me ſens meilleur que lui; car ſi j'avois ſes richeſſes, je crois que je ferois du bien : & lui, il fait de la peine à tous ſes voiſins, tant avec ſa chaſſe qui fourrage nos terres, qu'avec ſes valets qui viennent corrompre nos filles. Ce germe-là auroit bien dû reſter dans le néant, & avec lui les germes des loirs & des chenilles.

PARADOXILE.

Tu ſauras une autre fois pourquoi cette engeance eſt venue au monde.

MATHURIN.

N'importe pourquoi : c'eſt le moyen de la détruire que je voudrois trouver.

PARADOXILE.

A la prochaine converſation je t'expliquerai tout.... Pour le préſent je vais me mettre à la rencontre d'une comete qui doit bientôt nous arriver.

MATHURIN.

Et moi, je vais cueillir une ſalade......

Mais à propos, notre maître, dois-je avoir peur de cette comete ? On dit que la queue de ces dames-là envoie des inondations... Faites qu'elle nous montre un peu le visage.

P A R A D O X I L E.

Mon ami, il n'y a point d'apparence qu'elle puisse nous faire le moindre mal : mais si elle approchoit un peu de la terre, console-toi d'avance, ce seroit l'affaire d'un instant. Un tremblement universel d'une minute, tout seroit dit... Tu mourrois avec tous les empereurs, tous les potentats & tous les philosophes de ce monde.

M A T H U R I N.

Pardi, voilà une belle consolation ! N'est-ce pas toujours mourir ? J'estime ma vie autant qu'ils estiment la leur... Rassurez-moi, je vous prie, monsieur, contre la comete ; car autrement nous n'aurions plus cœur à l'ouvrage.

P A R A D O X I L E.

Tranquillise-toi : le grand chemin où voya-

gent ces planetes, eſt aſſez large pour qu'elles ne ſe coudoient pas.

MATHURIN.

Tant mieux : car s'il leur prenoit fantaiſie en route de faire l'amour, comme vous nous le diſiez tantôt, & qu'elles s'approchaſſent dans un petit jeu ſemblable à celui de mes fleurs, où en ſerions-nous ?

PARADOXILE.

Va, ces grands aſtres majeſtueux, dans leur vaſte & ſuperbe rotation, s'envoient les témoignages de leur tendreſſe à des diſtances immenſes, pour ne pas dire incommenſurables.

MATHURIN.

A la bonne heure. Je ſais fort bon gré à leurs majeſtés ; mais je ne voudrois pas être planete, parce que quand notre femme ſera relevée, nous nous entendons bien ; nous ne ferons pas l'amour, nous, comme des ſoleils.

PARADOXILE.

Vas, ta tête peſante vaut mieux à elle ſeule

que tous les ſoleils & les aſtres du monde, qui ne penſent point.

MATHURIN.

Ah ça, monſieur, vous l'étourdiſſez cette pauvre tête. Vous nous conterez cela tantôt, avant que nous allions nous coucher. Le ſouper va venir, & vous n'aurez pas de deſſert ſi je ne vous quitte... Adieu.

PARADOXILE.

Songe ſur-tout à mes fraiſes.

MATHURIN, *en s'en allant.*

Graces à Dieu, j'y penſe plus qu'à tous vos mondes.

DE LA FORTUNE

ET DE LA GLOIRE. SONGE.

LE ſceptre de Morphée avoit touché mes paupieres : les noirs ſoucis, les inquiétudes voltigeoient loin de moi. Tout, juſques à mon amour, goûtoit avec mon cœur les charmes du repos. Tout-à-coup un peuple

de fantômes vient frapper mon imagination; mais bientôt elle démêle un systême régulier dans cette scene tumultueuse, & tel est le tableau fidele que ma mémoire en a conservé..... Je me trouvois dans un temple rempli d'un peuple immense; j'entendois de tous côtés ces mots : Elle va paroître... la voilà... non.... oui.... c'est elle.... non. On alloit, on venoit, on se coudoyoit. Hommes & femmes, jeunes & vieux, magistrats & gens de guerre, artisans, citoyens, étrangers, tout étoit en mouvement comme en confusion. Tout-à-coup ce ne fut qu'un cri. Je tournai la tête, & je vis une femme nue, un bandeau sur les yeux; elle avoit un pied sur une roue qui tournoit avec une rapidité inconcevable; dessous on lisoit cette inscription : *A la souveraine de l'univers.* Aussi-tôt toutes les bienséances furent anéanties; on se heurtoit sans ménagement, & moi-même entraîné dans la foule, j'étois forcé d'obéir à son énorme impulsion. On crioit à mes oreilles : A moi, à moi, à votre plus fidele

serviteur, à votre esclave ; ô déesse, regardez-moi ! je rampe, je flatte, je sers depuis dix ans... Et tous les visages m'offroient alors quelque chose d'avide, de dur, de rebutant. On fouloit aux pieds sans miséricorde ceux qui étoient tombés. Cependant des pieces d'or pleuvoient de toutes parts ; il suffisoit d'en ramasser une pour être riche ; elle se multiplioit dans la main de celui qui la possédoit : mais personne ne se contentoit d'une seule. Les uns se plaignoient des rigueurs de la déesse, les autres sembloient puiser une nouvelle fureur, dès qu'ils avoient obtenu quelque bienfait ; mais elle, sans s'embarrasser ni de leurs éloges, ni de leurs reproches, ni de leurs clameurs, distribuoit toujours en tournant, les dons divers qu'elle avoit à faire à cette foule empressée. La plupart étoient trompeurs. Celui-ci croit ramasser un trésor, il ne ramasse que le goût des chimeres & de la prodigalité ; celui-là, en se bâtissant un palais, se prépare le poison que lui destine son avide héritier. Dans le flux & reflux

continuel qui me pressoit, je n'avois rien de plus précieux à desirer que de sauver ma fragile existence. Tandis qu'une joie folle éclatoit à ma droite, des larmes de rage couloient à ma gauche. Ni la beauté, ni les mœurs, ni l'esprit n'attiroient l'attention de l'aveugle déesse. Le plus fort, le plus adroit, ou, pour mieux dire, le plus fourbe, ravissoit ses présens. Chacun élevoit en l'air un morceau de papier qui contenoit ses demandes; c'étoient autant de placets. J'en lus plusieurs; le premier portoit : O déesse ! je n'ai que cent mille livres de rente, comment voulez-vous que je vive ? Je dépense cela en porcelaines & en magots; ô vous, qui faites les heureux du siecle, permettez seulement que j'affame une province, & mes affaires iront bien ! Un autre disoit : O déesse ! un homme de ma naissance & de mon rang devroit-il se trouver dans cette bagarre ? Ne seroit-ce point à vous à venir au-devant de moi ? Et à quoi servent les loix, si ce n'est à m'assurer en paix l'oisive opulence qu'il est de ma grandeur

de prodiguer à ceux qui sauront flatter mes caprices ? Celui d'une jeune fille s'énonçoit ainsi : O déesse, un amant, quand même il ne devroit pas être mon mari ; ou un mari, quand même il ne devroit pas être mon amant ! Celui d'un poëte : Vous qui tenez le dieu Plutus assis sur vos genoux, & qui le caressez familiérement, je ne demande point que vous lui disiez quelque chose en ma faveur ; faites seulement marcher la persuasion, votre compagne fidelle, & ce petit amour ailé qui ne vous abandonne point : que je trouve grace devant les histrions & les Laïs, dont l'insolente ignorance n'a plus de bornes ; que ma piece soit jouée & applaudie, afin que seulement deux ou trois de mes confreres en crevent de dépit. O Fortune ! vous présidez plus que toute autre déesse aux représentations nouvelles ; faites luire sur ma tête, dans ce jour terrible, la bénigne influence de votre étoile.

Un autre : Je suis arrivé, ô déesse ! des rives de la Garonne, dans la ville du monde

la plus florissante, celle où l'on s'intrigue le plus, où l'on s'agite davantage, où l'on emploie toutes sortes de moyens pour s'avancer & s'enrichir, où regnent les vices les plus éclatans, &, ce qui est plus aimable encore, l'art de les faire chérir ou estimer. J'ai eu toute l'effronterie possible; j'ai menti comme on ne ment pas; j'ai incessamment parlé de moi, j'ai relevé mon frêle mérite avec toute l'adresse imaginable; hélas! je n'ai point réussi. O déesse! n'est-il plus de sots, n'est-il plus de dupes dans cette ville immense? & s'il y a quelques gens sensés qui devinent les fripons au premier coup-d'œil, par quelle fatalité les ai-je rencontrés? Je serai donc le premier de ma race & de mon pays, à qui l'impudence n'aura servi de rien?

Un autre encore: Mon protecteur me promene & me joue depuis quinze ans, ô sourde déesse! Je le méprise: mais je ne manque pas une seule audience où je le loue en face; je me charge des commissions les plus affligeantes & les plus onéreuses; je lui dédie

mes livres ; je mange à ſa table tant qu'il y a un couvert de reſte ; je me fais auſſi petit qu'il s'imagine être grand : que faire donc ? Je n'ai ni femme, ni fille, ni ſœur, ni niece, ni couſine : ô déeſſe ! tire une parente de ma côte, & que le barbare s'attendriſſe.

Le dernier diſoit : Je voudrois échanger mon honneur, mon nom & ma probité, contre un peu d'argent ; & je ne trouve perſonne pour m'en débarraſſer. Ma foi, ſi cela continue, je ſerai obligé de garder mon nom, mon honneur & ma probité.

Tous ces placets, que ſoulevoient tant de mains ſuppliantes, étoient tous auſſi fous, auſſi bas, auſſi extravagans ; ils contenoient des plaintes outrées, des vœux chimériques, des projets bizarres. Tout-à-coup un homme, ſurchargé de dorure, dit en ſe retirant de la foule : Meſſieurs les mal-adroits, écoutez ; j'ai fait mes affaires, ſuivez-moi ; ſoyez mes humbles complaiſans. Je tiens table ouverte, parce que cela m'amuſe ; quiconque voudra

venir manger sera bien venu, soit qu'il m'amuse, soit même qu'il ne m'amuse pas; entendez-vous? Aussi-tôt le personnage fut entouré; curieux, je suivis la foule, & nous entrâmes chez Mirmon. C'étoit un palais où le goût le disputoit à la magnificence; le travail des ameublemens étoit exquis, & le luxe y étoit recherché. D'un côté, le génie déployoit sur la toile ce qu'il y a de plus majestueux & de plus tendre; de l'autre, le grotesque étaloit ses bambochades & ses autres inventions modernes. Le nombre des esclaves égaloit les caprices du maître: pour lui, enivré de son opulence, il se regardoit comme un des premiers citoyens; il rappelloit souvent l'obscurité de son origine; mais, qui le croiroit! par un sentiment d'orgueil. Quel chemin j'ai fait! disoit-il; cela n'arrive qu'à ceux qui, comme moi, ont le talent de s'élever. Les sots demeurent l'œil étonné, la bouche béante; l'homme qui connoît le local, perce & rompt toutes les digues. On l'envie, & c'est un hommage qu'on

rend à ſon adreſſe. Un flatteur paraſite lui répondoit : Dans tous les lieux on ne vante que votre bon goût, l'arrangement de votre maiſon, la délicateſſe de votre table ; tout le monde applaudit aux talens ſupérieurs qui vous diſtinguent du reſte des mortels ; & c'eſt à vous de jouir de cette fortune qui, en ſoulevant le coin de ſon bandeau, vous a apperçu dans la foule, & a récompenſé votre prodigieux mérite.

A table, enflé des louanges qu'il recevoit, il parloit de tout, & ſe piquoit, non-ſeulement d'aimer paſſionnément les beaux-arts, mais encore de s'y connoître. J'y aurois infailliblement excellé, ſi je m'y étois appliqué, diſoit-il d'un ton preſque convaincant ; mais j'ai choiſi le parti ſolide, & je n'ai point lieu de m'en repentir. Actuellement je puis m'ouvrir une autre carriere ; quand on a ſu prendre les voies les plus fines, les plus ingénieuſes pour s'enrichir, on n'eſt pas, je crois, mal-habile à trouver les routes du Parnaſſe. D'une voix unanime, chacun lui

protestoit qu'il ne tenoit qu'à lui d'être poëte, musicien, peintre, graveur, architecte, traducteur, comédien, enfin tout ce qu'il voudroit être, aussi parfaitement qu'il avoit été excellent monopoleur.

Je sortis, & guidé une seconde fois par une invincible curiosité, je rentrai dans le temple; mais je m'arrêtai sous le portique, ne voulant observer que de loin le tumulte effroyable que faisoient les intéressés. J'apperçus un homme d'un extérieur simple, d'un port noble & ouvert; il ne songeoit pas à se mêler parmi la foule : au contraire, appuyé sur une colonne, il regardoit d'un œil triste ces combats odieux; il disoit en soupirant, & par intervalles : Quelle race méprisable! quelle multitude dévouée au plus vil esclavage! Ces malheureux ne connoissent d'autre divinité que la Fortune. Voyez cet empressement, ces passions furieuses; elles n'ont jamais été si vives pour la gloire ou pour la vertu. On voit jusqu'aux ministres des autels abandonner leurs demeures tran-

quilles, & les philosophes les hautes spéculations de leur cabinet ; on n'a que du mépris pour la sagesse ; on préfere les richesses au mérite & aux talens. Tout décroît, tout s'efface, tout annonce une ruine prochaine. Les ames n'ont ni force, ni assiette, ni vigueur ; la vie morale des états dépérit & s'éteint. Le pontife du temple de la Fortune, le front orné de sa tiare, qui se promenoit alors, entendit ces mots. Il étoit superbement vêtu, ses doigts étoient chargés de bagues, ses habits étoient couverts de diamans. Il répondit à l'inconnu avec ce ton léger qui convenoit à son extérieur : C'est bien dommage, monsieur le frondeur, mais cela est ainsi ; les hommes sont ridicules, extravagans, foibles, malheureux ; ils sont nés tels. Considérez l'homme en détail ; son entendement est obscurci par mille erreurs ; il commence à se tromper dès qu'il commence à penser ; pourquoi ? Parce qu'il a trouvé l'ordre naturel des choses renversé. Le gage de tous les biens s'est trouvé fixé dans un métal

jaune ; il le pourſuit avidement comme l'échange de tous les plaiſirs ; l'homme veut être abſolument heureux ; il ne ſait point, ſelon vous, en quoi conſiſte le bonheur : d'accord ; il l'a bonnement placé à embellir ſa retraite, à y répandre l'abondance & toutes les commodités de la vie, à jouir de toutes les ſenſations que lui apporte en foule la nature obéiſſante au pouvoir de l'or. Il eſt déraiſonnable de penſer ainſi, je l'avoue ; il a tort d'être ſenſible & d'aimer la volupté : plaignons-le de ce goût infortuné. — Quoi ! reprit l'autre, peu de choſe lui ſuffira ; ſes beſoins ſeront bornés ; il n'aura qu'un eſtomac & qu'un inſtant à vivre, & il ne pourra connoître la modération, la tempérance, l'équité ; il obéira à toutes les ſenſations capricieuſes que lui dicteront les ſaillies d'une imagination enflammée ; il ſacrifiera, s'il le faut, l'univers entier pour le chatouillement agréable d'une fibre ? Non, une injuſtice ſi criante & ſi cruelle ne peut être autoriſée que par ceux qui en ſont les complices. Si mon

mon bras ne peut abattre ces colosses d'orgueil & d'inhumanité, ma voix les maudira. Misérable Fortune, sois maudite à jamais ! — Elle est au-dessus du murmure des hommes, répondit paisiblement le pontife ; il faut que le ressort qui fait mouvoir le monde moral, ait tout le jeu d'où dépendent sa force, sa durée & son éclat. Il faut que la société, qui n'est qu'une fermentation perpétuelle, pour ne pas tomber dans un état d'inertie, éprouve cette secousse vive qui se communique à ses membres & leur procure la chaleur & la vie. Cette inégalité, qui vous semble monstrueuse, est le principe actif des êtres; ce sont les plus viles passions qui fécondent le riche tableau de l'univers. Parmi les combinaisons infinies d'êtres qui existent, il en doit exister de toutes les sortes. L'animal hideux, boursoufflé d'un venin livide, occupe sa place, & dans la fange ne sauroit être l'aigle fier qui s'éleve dans la pure région des airs. — Vous ne me prouverez jamais qu'il faille que des millions d'hommes

rampent dans l'obſcure miſere, pour nourrir le luxe ſcandaleux des favoris de votre indigne déeſſe. Cœurs barbares & aveuglés, qui ne jouiſſent pas même de ce qu'ils raviſſent à l'indigence, ces hommes cruels ne ſe réconcilieront jamais avec l'auguſte morale, avec cette morale touchante, éternelle, qui dans tous les tems les condamnera, & vengera les torts faits à la foibleſſe par ces tyrans qui demain vont rentrer dans la poudre & dans l'ignominie. Mais, ſi l'or & l'argent ſont en effet la ſource du bonheur, pourquoi ne ſont-ils pas la récompenſe du bon eſprit, de la vertu, de l'honneur, de la probité ? Pourquoi la pauvreté & l'obſcurité ſont-elles le partage des gens de bien & de mérite ? —— Eh! d'après votre aveu, n'ont-ils pas reçu des dons plus précieux ? Peuvent-ils, doivent-ils tout avoir ? Et dans l'état actuel des choſes, n'êtes-vous pas heureux que des hommes avides courent les mers & s'expoſent à des périls ſans nombre, pour enrichir la patrie des tréſors d'un nouveau monde ? Ne jouiſſez-

vous pas vous-même d'une portion de ces biens, n'en jouiffez-vous pas autant qu'eux? Ils ont des monceaux d'or; mais avez-vous compté toutes les peines qu'ils ont effuyées? Sans un aveuglement furnaturel, auroient-ils fait un pas, fe feroient-ils fatigués dans l'efpoir incertain de fe repofer? Un Criton fe charge de l'approvifionnement de nos magafins en tems de guerre; il fe dévoue volontairement à l'indignation publique, pour le plaifir d'élever un palais. L'autre fe rend monopoleur, prend en main tous les deniers publics, s'en rend dépofitaire, au rifque de voir le glaive de Thémis s'appefantir un jour fur fa tête; & tous ces foins, ces embarras font pour fe procurer une opulence enviée, méprifée, & trop fouvent dangereufe. Je crois qu'un philofophe devroit encore les remercier: car enfin, dans une fituation extrême, l'état a eu grand befoin de leur activité; l'état étoit perdu, fans doute, s'il n'y avoit eu alors que des gens paifibles & modérés. Otez les moyens de fortune, le patriotifme eft un

mot vuide de ſens ; l'émulation & l'induſtrie ceſſeront entiérement. L'opulence entre donc dans l'ordre politique, qui lui-même eſt une nuance de l'ordre univerſel. La carriere eſt ouverte à tous, & les efforts hardis ſont preſque toujours couronnés. Ces excès ſeront condamnables dans la théorie d'un empire parfaitement policé : mais où exiſte-t-il ? Remue-t-on la matiere morte ſans levier ? Les nations n'ont-elles pas beſoin d'un levain qui, poiſon par lui-même, étend leur ſphere, ſert à la circulation, leur donne une ſorte de vie & de mouvement ? Et ſi le bien qu'il produit eſt mêlangé de mal, quel eſt l'ordre des choſes où ces élémens oppoſés ne ſe rencontrent pas ? Au figuré comme au phyſique, rien ne prépare plus la corruption des choſes que cet état paiſible qu'on nomme égalité, & qui annonce la mort de la république. — Vous avez des idées & des raiſons de gouvernement & de police que je n'ai pas : mais je connois quelque choſe d'antérieur aux gouvernemens ; c'eſt la juſtice,

l'honneur, la probité : car, vous l'avouerez, la cupidité rompt aisément les liens que ces vertus imposent aux hommes, & l'exemple de ceux qui se plongent dans le luxe sera contagieux. Que deviendront alors ces appuis sacrés du genre humain ? — Ces vertus brilleront d'un nouvel éclat ; & quand il n'y auroit que la foule des mécontens pour les admirer ? — L'inhumaine avarice plaisante quelquefois, mais toujours bassement. S'il est permis de se procurer le nécessaire, autant est-on vil & coupable en recherchant le superflu, si ce n'est pour le répandre aussi-tôt. En causant la misere des peuples, on se rend digne de leur mépris. Il ne faut qu'écouter la voix de la nation, pour entendre son arrêt. Le premier devoir de l'homme est de reconnoître les bornes qu'il doit assigner à ses desirs. — Les impulsions du cœur humain sont comme celles de la nature : elles sont fortes & rapides ; & pour mieux frapper le but, elle le passe quelquefois. Foible & risible vertu, raison encore plus foible ! vous n'avez jamais eu

la force de réſiſter à l'appas ſéduiſant des richeſſes : à leur approche votre faſte tombe, les deſirs reprennent leur cours avec plus de véhémence : ils avoient été ſuſpendus, parce que rien ne déterminoit leur pente ; mais il étoit contre leur nature de remonter vers leur ſource : d'ailleurs, la cupidité réciproque des hommes leur ſert mutuellement de poids & d'équilibre ; & s'il eſt rompu, il ne tarde guere à ſe réparer. Tous les mortels ſont égaux aux yeux de la Fortune ; voilà pourquoi elle diſtribue au haſard ſes bienfaits. De deux hommes courageux, l'un monte ſur le trône, l'autre ſur l'échafaud : elle les voit du même œil régner ou mourir dans les tortures. Si les hommes vertueux, ſi les hommes de génie la recherchoient, elle récompenſeroit ſans doute leur aſſiduité ; mais il faut toujours un peu mériter la fortune, & il eſt plus doux de s'emporter contre elle, que de ployer ſous cette déeſſe qui, reine du genre humain, a le droit de le traiter à ſon gré. — Quoi ! vous ne connoiſſez pas même la fierté

attachée à la vertu ? Sachez qu'elle ne sait rien demander ; que solliciter avec éclat est un avilissement qui l'outrage. Contente de sa médiocrité, elle ne vient point grossir une cour profane ; son bonheur est dans l'accomplissement de ses devoirs ; ils lui sont plus chers que toutes les richesses qu'elle pourroit acquérir ; elle connoît cette paix qui accompagne la modération des desirs ; elle sait jouir, mais elle sait aussi supporter la privation sans murmurer. Si les récompenses que la Fortune accorde étoient proportionnées au tems qu'on a employé, aux soins qu'on s'est donnés, & sur-tout aux vrais services rendus à la patrie, alors je serois le premier à fléchir le genou devant cette divinité juste. — Je vois que des idées d'une perfection chimérique vous dominent : la nature, je le répete, nous donne des desirs sans bornes. — C'est à nous, s'il est vrai, de rectifier les désordres de la nature. — Eh ! le pouvons-nous ? — Je le crois. — Mais, du moins, la fortune n'est-elle pas un moyen

pour obliger, & à ce seul titre ne devroit-elle pas être chere au philosophe? — Celui qui ne sait obliger qu'avec de l'or, n'obligera jamais : les mortels les plus indigens sont ceux qui rendent à leurs semblables les plus grands services. Le cœur s'endurcit dès qu'il se voit indépendant des calamités générales : c'est un homme dans le port, qui contemple un vaisseau battu par l'orage; ce n'est pour lui qu'un spectacle. Je veux être pauvre par goût, pour conserver plus sûrement ma sensibilité & ma vertu. — Je vois que nous ne nous entendrons pas. — Je le vois avec douleur. Insensés mortels! reprit le sage d'un ton élevé, est-il possible que vous ne puissiez rien tirer de votre propre fond, rien trouver dans votre pensée, dans la fermeté de votre ame, dans votre amour pour la vertu, de quoi vous rendre heureux? Le bonheur est en nous, dans des actions bonnes, légitimes, que notre cœur avoue avec complaisance. Faut-il que vous vous adressiez sans cesse à cette déesse volage, changeante, capricieuse,

qui gouverne en despote aveugle, & qui ne vous caresse que pour vous précipiter dans les abymes de la folie & de l'imprudence !... A ces mots, le pontife sourit, & lui prenant la main, il voulut lui mettre au doigt un diamant d'un prix très-considérable. Le sage retira sa main sans courroux, & souriant à son tour, il dit : Que prétendez-vous faire ? C'est pour les enfans que ces bagatelles sont faites : amusez-les avec des diamans, des pierres bigarrées, des rubans de diverses couleurs ; il faut les distraire pour les empêcher de jeter un œil sérieux sur cette valeur imaginaire qui les éblouit & les trompe. C'est bien de l'or & de l'argent dont j'ai besoin! Vertus fieres ! courage d'esprit inébranlable ! étude profonde qui transportez la vie de l'homme dans la pensée ! venez à moi, remplissez mon ame ; que je mette à profit cet instant qui m'est donné, & qui s'écoule dans la profondeur de l'éternité ! Qu'il ne soit pas perdu pour moi, que je vive tout entier, que je me plonge dans ces idées justes, élevées, propres

à fortifier l'ame contre les malheurs inévitables de la vie ! Tels ſont les tréſors qui ſeuls ont quelque prix, & que je brûle d'acquérir. Cependant, pour reconnoître le bien que vous me vouliez, marchez ſur mes pas, & que je vous montre à mon tour le ſéjour où je préſide.

Je les ſuivis tout ému. Le ton, la démarche, le courroux noble de ce ſage m'avoient frappé ; il nous introduiſit dans un temple majeſtueux, tout éclatant de lumiere. On n'y voyoit point de foule ; le marbre vivifié préſentoit de toutes parts les ſtatues de pluſieurs grands hommes ; elles portoient le caractere & le feu de leurs ames. L'expreſſion étoit inimitable ; le ciſeau avoit donné le mouvement ; ils avoient été peu connus pendant leur vie, à leur mort le cri de l'admiration avoit fait voler leur nom ſous ces voûtes auguſtes ; une multitude de lampes deſcendoit de ce nouvel empirée, & la clarté qu'elles répandent ne doit jamais finir. Au milieu, je vis un corps immenſe, formé d'une

ſubſtance purement aérienne ; c'étoit l'image de la poſtérité reconnoiſſante. Elle étoit à genoux devant un diadême, un bâton de commandant & un livre. C'étoit la couronne de Henri, le ſceptre de Turenne, & l'Eſprit des loix. A ſa droite étoit le buſte de Socrate, en face celui de Richardſon. Là, ſe promenoient les Solon, les Epaminondas, les deux Brutus, avec les Fabius, les Scipion, les Caton, les Antonin. Là, ſont les héros qui ont eu la véritable grandeur d'ame, les écrivains illuſtres, les ſages de tous les tems ; leur extérieur ſimple & leur air modeſte annonçoient la ſimplicité & la candeur de leurs ames ; ils diſoient à la Poſtérité : Déeſſe, nous n'avons jamais cherché vos louanges, nous n'avons jamais deſiré vos préſens. La plus pure récompenſe de nos actions a été dans le plaiſir que nous avons goûté à les faire. Pour ſuivre la vertu, l'on n'a beſoin que de l'amour de la vertu même.

La Poſtérité répondoit : Vous vivrez éternellement, vous, mes vrais amis ; je veux

que tous les humains vous connoiſſent & vous reſpectent. Mon plus grand plaiſir ſera de divulguer vos vertus : arrachés pour toujours au ſommeil léthargique de la mort, les filles de mémoire célébreront vos grandes actions. Auſſi-tôt une céleſte harmonie ſe fit entendre ; elle s'éleva lentement dans les airs, & par une gradation bien ménagée, elle frappa la voûte ſonore du temple, & de là ſe répandit dans l'univers. Il n'eſt point d'oreille qui ne ſoit enchantée d'un ſi beau concert. Je ſentis l'ivreſſe délicieuſe que les muſes font couler dans les cœurs ſenſibles. Ah ! je ſuis dans le temple de la Gloire, m'écriai-je ; je ne vois ici ni conquérans ni ambitieux, ni tous ces fléaux de la guerre, que la crainte a déifiés ; je vois les vertus éminentes, les talens extraordinaires, qui font le charme & la conſolation du genre humain. Qu'elles ſont viles les inclinations de ceux qui mépriſent la gloire !

Plus ces grands hommes avoient été maltraités de la fortune, plus ils répandoient

d'éclat. Le Tasse & Milton, couronnés des mêmes lauriers, rioient des coups impuissans que leur avoit porté le sort ; ils fouloient aux pieds la face ignoble de leurs Zoïles. Le pontife du temple de la Fortune baissoit un œil confus. Ces fronts rayonnans avoient sur les cœurs une autorité si douce, si naturelle & si puissante, ils attiroient tellement le respect & l'amour, que les cœurs les plus vicieux redoutoient leur mépris. Le sage éleva sa voix qui retentissoit avec majesté sous ces voûtes élevées, & dit : La gloire ne naît point de l'orgueil, de l'ambition, du faste, de la puissance ou de l'intrigue ; si l'on se prosterne devant l'idole du pouvoir, les démonstrations de ce respect sont passageres & forcées ; il faut des vertus distinguées, il faut des talens reconnus, pour obtenir ce suffrage public, qui récompense dignement ; c'est lui qui acquitte la dette que l'homme ne peut plus payer. La gloire ne consiste point à éterniser des syllabes, mais à laisser un grand exemple. Elle se dérobe aux poursuites empressées,

& elle se plait à couronner l'homme simple & modeste, qui chaque jour a développé ses vertus avec la chaîne de ses devoirs. Vous retrouvez ici ce brave & généreux Phocion qui, après avoir commandé des armées nombreuses, vit la vieillesse & l'indigence le saisir sous ses lauriers. Il mourut pauvre, il mourut abandonné : quelle fin plus glorieuse! Vous voyez encore cet Aristide, cet homme juste par excellence ; il suivit constamment ses devoirs, il fut banni ; il ne se prêta point aux caprices du peuple, aux séductions des magistrats. Le sort réservé à la vertu l'attendoit. Contemplez Catinat, son héroïsme guerrier, sa philosophie tranquille ; il disoit dans sa retraite : J'ai servi ma patrie avec zele & courage ; dès qu'elle a jugé que mes services lui étoient inutiles, j'ai commencé à vivre pour moi-même ; les vœux les plus ardens de mon cœur seront toujours pour elle. Ce grand homme, dans sa disgrace inespérée, n'avoit rien à se reprocher. Ses ennemis, qui ne savoient agir que par des voies dé-

tournées, triomphoient de ſon obſcurité ; il leur oppoſoit ſa vertu, & cette égalité d'ame que la vertu ſeule peut inſpirer. Plus bas, vous voyez ce Fénelon, qui dans le ſéjour de la haine, dans le tourbillon des paſſions fougueuſes, regagna par la modération cette paix que la fureur jalouſe voulut lui faire perdre. Tels ſont les hommes qui méritent l'admiration des ſiecles. On voudra leur reſſembler : ils ſerviront de modele, ils formeront de grandes ames qui ne ſont pas encore nées.

Maintenant, que les Lucullus, que les Craſſus, que les monopoleurs jouiſſent de leur fortune ; qu'ils raſſemblent autour d'eux toutes les voluptés ſenſuelles que procurent les richeſſes ; que la foule des plaiſirs ne les abandonne jamais ; qu'ils aient l'aiſance, l'agréable, & même le ſuperflu : j'y conſens ; tel eſt leur lot. Perſonne de bien né n'enviera, je crois, leur coupable opulence. Mais auſſi qu'une barriere éternelle les ſépare de ceux qui ont eu l'honneur pour perſpective, pour aliment & pour but de leurs travaux ; qu'ils

ne ſe trouvent jamais ſur la même ligne avec le magiſtrat qui veille à la conſervation des loix, avec le guerrier dont le moindre effort eſt de braver la mort, avec l'écrivain illuſtre qui ajoute aux penſées de ſon ſiecle & à celles du genre humain. Eh ! quelle ſeroit la récompenſe des vertus déſintéreſſées, patriotiques, ſi la même monnoie payoit l'homme vénal & le héros ? Que la tache imprimée ſur les mains qui levent les impôts publics, ne puiſſe être effacée par des fleuves d'or ; que les diſtinctions honorables ne leur appartiennent jamais ; qu'elles jouiſſent de tout, excepté de l'apanage des grands hommes.

Le pontife de la Fortune, humilié, vaincu, ſentoit dans ces paroles une force à laquelle il ne pouvoit répondre. — Quels ſont donc les plaiſirs attachés à cette Gloire que vous vantez tant ? - C'eſt le ſecret des grandes ames, répondit le pontife du temple de la Gloire ; ceux qui l'adorent ſont heureux par elle : la Fortune s'épuiſe & s'affoiblit en ſe partageant ; la gloire eſt un patrimoine auſſi étendu qu'il eſt

eſt inépuiſable ; la couronne d'un vainqueur ne fait aucun tort aux palmes que moiſſonne un autre vainqueur. Il eſt ſur la terre des hommes dont le nom flatte mon oreille ; je les attends ici, pour les recevoir, les embraſſer, & étendre avec eux l'empire de la penſée, de la raiſon, de la vertu. A ces mots, un feu divin s'alluma dans ſes yeux : je le fixai plus attentivement ; quel étrange contraſte m'offrirent ces deux perſonnages ſi oppoſés ! Le pontiſe du temple de la Fortune étoit Bourvalais ; celui du temple de la Gloire étoit Corneille.

ANATOMIE.

ENTRONS ſans frémir dans cet amphithéatre, où l'homme, avant de deſcendre au tombeau, paie un dernier tribut à l'admiration, & ſatisfait encore à la gloire du Créateur. L'homme n'eſt plus, & ſa beauté ſubſiſte encore. La flamme pure & ſacrée qui anima ce corps, maintenant immobile, y a laiſſé l'em-

preinte de son essence divine. Les insectes dévorans attendent que l'arrêt de la destruction soit répété ; & l'intervalle qui regne entre la mort & la corruption, atteste avec quel regret la nature décompose son plus magnifique ouvrage.

Eloigne-toi, pâle fossoyeur, plus avide que tes tombeaux ! Pour oser t'emparer de ta proie, attends que tous les traits du chef-d'œuvre soient effacés. Que ta main grossiere ne cache point dans le sein de la terre ce que l'œil étonné peut découvrir avec ravissement dans ce dédale immense, où chaque pas doit lui montrer un prodige.

Entrons, mes amis, entrons sans crainte, puisque la mort est un repos, & que l'ame, en s'élançant vers l'immortalité, sourit la premiere sur sa dépouille. Le cœur qui embrasse la puissance & la bonté de l'Être suprême, bénit la mort comme la vie ; & sous sa main étendue & puissante, qu'importe où agit le principe pensant, indestructible comme son Auteur ? Il est grand, il est bon ; la terreur l'outrage ; elle n'appartient qu'au vil esclave.

Et toi, jeune beauté, à qui je consacre cet article, c'est pour toi que je colore ces funebres objets ! Tu ne pourrois soutenir la vue de ce corps froid & inanimé que par la magie du pinceau. Je trace à ton imagination ce que ton œil délicat refuseroit de voir. Approche ; c'est un jeune homme étendu sur ce marbre noir. Approche ; il n'est plus redoutable. Son œil, qui saisissoit à ton passage l'assemblage de tes graces, est fermé. Son oreille n'entendra plus ta voix touchante. Ce cœur, que tu as déchiré peut-être, a trouvé un rempart contre tes charmes. Si ta beauté te rend toujours inflexible, sois moins orgueilleuse en ce moment. La mort, tu le vois, le sauve de tes traits, & domte l'amour. Ah ! vous avez vu, mes amis, la souplesse libre de tous ses mouvemens, lorsqu'il se jouoit sur la surface de la terre qu'il ne touchoit que légérement du pied ; vous auriez frémi d'offenser le tissu délicat de sa peau ; une goutte de sang échappée de ses veines vous auroit fait pâlir d'effroi. Maintenant, abattu

& couché, l'extérieur liſſe & poli de ce corps eſt le moindre objet fait pour attacher. L'inſenſibilité du marbre eſt répandue dans ce corps, dont toutes les fibres répondoient au plaiſir ou à la douleur. La douleur n'exiſte plus pour lui; approche, jeune artiſte, ſurmonte une horreur ſecrete, prends le ſcalpel, je tiens le flambeau. Que l'homme vivant s'étudie dans l'homme mort. Raffermis ta main, fais tomber l'enveloppe qui voile les admirables reſſorts de la machine humaine; que mon œil curieux ſe plonge dans ce méchaniſme merveilleux. D'autres iront prier dans des enclos vaſtes & ſombres, bâtis en pierres par la main des hommes; moi, c'eſt devant le ſanctuaire où a habité le ſouffle pur de la Divinité, que je me proſterne & que j'adore.

L'œil n'eſt embarraſſé que du choix. Par où commencerai-je l'examen de cette ſurprenante machine? Elle eſt ouverte, & je vois cet alambic, principe de la ſanté & de la force. C'eſt là que les alimens ſe diſſolvent, ſe décompoſent, ſe métamorphoſent en une liqueur nutritive qui a la blancheur du lait. Elle

passe par différens canaux, où elle subit encore une nouvelle métamorphose. Toutes les liqueurs dont le corps est abreuvé reçoivent dans ces différens laboratoires leur degré de perfection ; car c'est là que se forme, s'épure & se subtilise cette humeur nervale, ce baume précieux qui imbibe les nerfs & les tient dans ce degré de flexibilité d'où résulte cette sensibilité admirable, motrice de toutes les opérations de l'ame.

Mais, montons à la partie la plus noble, où siege l'entendement. Sous une voûte impénétrable, est une substance moëlleuse, que traversent d'innombrables vaisseaux presqu'imperceptibles. C'est un labyrinthe composé de filets qui se croisent à l'infini. Le séjour de l'ame est inexplicable comme son essence ; & comme c'est dans ce dédale que les pensées se forment & que les idées se conservent, le caractere de l'homme, presque toujours inexplicable, semble tenir de la nature du lieu où gît la profondeur de sa réflexion. Le physique est aussi composé que le moral.

Tous les nerfs, en qui ſeuls réſide le principe de ſenſibilité, ſe réuniſſent à cette ſubſtance qui ſe prolonge dans les vertebres, d'où elle ſe diviſe en une multitude de branches entrelacées : elle forme l'origine de ce tiſſu admirable, répandu dans tout l'animal ; de ſorte que le moindre ébranlement qu'éprouve une partie, ſe communique à l'enſemble.

L'ame, qui a beſoin d'être perpétuellement avertie, a tout à côté d'elle deux ſurveillans prompts & fidelles, la vue & l'ouie. Le globe de l'œil mobile ſe tourne en tous ſens, ſous ſix muſcles qui facilitent ſes mouvemens. C'eſt un vrai téleſcope : la lumiere ſe raſſemble au centre qui réunit ſes rayons. Ils traverſent un cryſtal lenticulaire, & vont deſſiner l'objet ſur une eſpece de rézeau très-délié. L'ame apperçoit & juge le tableau. Trois humeurs différentes humectent cet organe précieux, qui, ſans elles, s'échaufferoit & s'uſeroit par les frottemens multipliés qu'exige la conſervation de l'indi-

vidu, obligé qu'il eſt d'interroger à chaque inſtant tous les objets qui l'environnent.

L'oreille, entonnoir cartilagineux, reçoit l'air ébranlé, & le porte, par la ſinuoſité d'une coquille reſſemblant à celle du limaçon, ſur une membrane juſtement appellée tambour. Deſſous, un petit nerf, d'une exquiſe ſenſibilité, donne à la membrane plus ou moins de tenſion. C'eſt là que la mélodie de Gluck & l'harmonie de Piccini vont ſe rendre pour enchanter l'ame; le nerf auditif lui tranſmet tous ces ſons échappés du ſein des inſtrumens, & qui ſe perdroient infructueuſement dans les airs.

Il eſt des plaiſirs moins parfaits, mais voluptueux encore. Quand la fleur s'épanouit, quand elle exhale ſes parfums, ils paſſent par deux conduits que ſépare une cloiſon vers un os percé de mille trous, où aboutiſſent des lames cartilagineuſes, tournées en ſpirale. Heureux qui, au pied des Alpes ou des Pyrénées, aſpire l'odeur des plantes aromatiques que le ſol des montagnes nourrit de ſa ſuave énergie!

Vous qui aimez de préférence les plaisirs de la table, plaisirs qu'aucune crainte ne corrompt & qui se renouvellent tous les jours, considérez cet organe obéissant, source de vos délices. Dix muscles font mouvoir la langue de tous les mouvemens possibles. Jamais elle n'est ni lente, ni rebelle. Elle s'empare de l'aliment, en exprime le jus le plus subtil; ses mouvemens accélérés sont insensibles & forts; elle porte sous la dent ce qui doit être broyé; elle presse contre le palais ce qui n'a besoin que d'être légérement froissé; elle atteint les finesses que la main savante du cuisinier a semées; elle démêle les mélanges, & en sent les rapports; elle n'inonde qu'autant qu'il le faut le suc pénétrant des mets. Ce suc, qui interroge toutes les houppes nerveuses, & ces petits mamelons, ces glandes, ces points salivaires, mis en action, fournissent le savon qui fond l'aliment, le réduit en pâte liquide, & permet que le plaisir se propage pendant une assez longue durée. Souvent l'estomac a dit, *assez*, que la langue

se ménage, par la simple succion, des jouissances qui pourroient la faire nommer infatigable.

La poche qui reçoit les alimens est attachée par des ligamens forts. Elle en a souvent besoin pour résister aux excès de l'intempérance. Elle est garnie intérieurement de petites glandes ou éponges, d'où sort une liqueur dissolvante. Là s'opere, par la fermentation & la trituration, la métamorphose étonnante qui, de tant de substances mélangées, n'en forme plus qu'une seule. La sanguification se fait dans les poumons. Porté dans le cœur, le sang s'épure; porté dans le cerveau, il s'y subtilise encore; & par une derniere dépuration plus merveilleuse, il forme enfin cette matiere incompréhensible qui reproduit l'homme. Ce sont les parties subtiles des alimens qui composent ces différentes liqueurs : mais l'œil, armé du microscope, croit en vain surprendre les secrets de la nature; il n'y voit que des apparences trompeuses, toujours détruites par des observations nouvelles.

Pour faciliter dans tous ses conduits l'écoulement des matieres plus ou moins élaborées, le foie convertit en bile une partie de nos alimens ; la bile sert à vernisser les intestins, & sert encore à la derniere coction, en même tems qu'elle fait glisser tout ce qui doit appartenir aux différentes sécrétions.

Les intestins forment un méandre, & dans leur contour étalent une longueur prodigieuse : ils sont contenus dans leurs positions par le mésentere. Doués d'une multitude de veines, de vaisseaux, de nerfs, de fibres aspirantes, ils pompent encore beaucoup de chyle avant de faire descendre le dernier marc.

Que notre fausse délicatesse ne rougisse point de voir le méchanisme de l'opération qui expulse du corps une matiere qui, plus long-tems retenue, troubleroit l'économie animale, & porteroit le ravage en séjournant dans les conduits où elle couloit naguere, douce, balsamique & bienfaisante. Admirons tous les objets de la nature : il n'en est point de vil à ses yeux ; aucun n'est plus

noble que l'autre ; elle a employé le même degré d'intelligence & d'attention pour ce qui compose le corps humain. Tout est également nécessaire, si ce n'est à la vie, du moins à la force & à la santé, sans lesquelles la vie n'est qu'un tourment ; & quand on voit la masse entiere des intestins, après mille circuits, aboutir à ce débouché plissé comme l'ouverture d'une bourse, qui s'ouvre & qui se resserre à l'aide de muscles qui font l'effet des cordons, on est surpris de l'attention de la nature & de la prodigalité magnifique qu'elle déploie dans des objets que notre ignorance ne distingue pas, ou qu'elle frappe d'un mépris, enfant de nos petites & frivoles idées.

Il est des objets interdits & inaccessibles à mes pinceaux. Si je pouvois tout peindre, j'analyserois ce sixieme sens, si distinct des autres. Je dévoilerois le trône où siege ce plaisir vif & passager, auquel l'homme suffit à peine ; mais la volupté de l'être sensible, la volupté réelle est dans le cœur, & l'émo-

tion purement physique, séparée des transports du sentiment, est trop peu de chose, ou avilit trop l'homme, pour être ici comptée.

Parlons du sens universel qui supplée si fréquemment aux autres, du toucher. Répandu sur toutes les parties du corps, son empire est universel. Mais quel est le véhicule de cette sensibilité exquise ? C'est un tissu de petits filamens qui servent de cordages, & qui, traversant les chairs en tous sens, produisent l'ensemble de toutes les parties dans les mouvemens. L'une n'est jamais impunément ébranlée ; car outre le tissu de la peau qui couvre toutes les chairs de la tête aux pieds, il est recouvert lui-même d'un autre tissu beaucoup plus délié ; & l'épiderme a un tact encore plus fin, formé qu'il est de petits canaux creux, perpétuellement abreuvés de la liqueur qui leur est propre. Quand la main serre mollement la main de l'objet aimé, ce sont les petites houppes nerveuses qui frémissent sous ce toucher doux & voluptueux, & l'ame aimante conçoit alors sans peine

que c'eſt dans l'embraſſement que réſide l'entiere volupté.

Mais, ce qu'il y a de plus admirable, c'eſt que dans les interſtices de ces tiſſus ſont plantés une multitude innombrable de petits oignons ſemblables à ceux des fleurs. C'eſt la tige de ces oignons que l'on nomme poil. Les uns, plus humides, deviennent plus longs, comme les cheveux. Ce ſont de véritables végétaux, qui ont des racines creuſes pour pomper l'humidité; la ſeve circule dans ces petits tuyaux : & quelle fineſſe doivent avoir ces tubes nourriciers d'un poil follet!

La peau elle-même n'eſt qu'un double crible qui d'un côté admet l'air & ſe prête aux couleurs des objets environnans, & de l'autre à des voies de décharge pour le ſang & les humeurs étrangeres. De là le torrent de la tranſpiration qui s'écoule & qui ne ceſſe point un ſeul inſtant. Interrompue, elle cauſe toutes les maladies, & la ſanté ne renaît que quand ce flot ſucceſſif eſt parfaitement rétabli. Ainſi, outre la poche membraneuſe qui

reçoit la lessive du sang, le sang se fait jour à travers la peau dans les agitations violentes; & ce que nous appellons sueur n'est que les parties aqueuses & séreuses de l'humeur rouge qui coule avec tant de rapidité dans nos veines.

Un jeu continuel qui s'exerce par le mouvement du cœur, muscle doué d'une force prodigieuse, fait circuler les liqueurs de la tête aux pieds, au moins soixante fois par minute. La mort seule anéantit ce mouvement, qui met en action tout le méchanisme entier de la machine. La plus légere lésion faite à cet organe éteint la vie ; & c'est en contemplant la fragilité de ces vaisseaux qui aspirent & repompent, que la vie paroît un miracle, & que l'imagination a peine à se figurer que cent années d'existence appartiennent encore à un être aussi frêle, qui porte en lui-même les principes de sa dissolution encore plus que ceux de sa régénération. C'est néanmoins cet être foible, incessamment suspendu sur le bord du tom-

beau, qui a arraché avec violence le fer de la mine, pour abréger encore d'une maniere insensée la durée de sa vie, qui a pêtri le salpêtre pour donner des ailes au trépas, & des pointes plus aiguës à la douleur.

La douleur ! ah, qu'elle agit vivement sur ce centre nerveux, sur ce *plexus*, siege de la sensibilité ! Comme toutes les émotions de l'ame répondent à ces rayons musculeux qu'on appelle le diaphragme, quand la crainte & l'inquiétude l'agitent ! Ah, combien le moindre mot va frapper ces fibres tendineuses, susceptibles de toutes les émotions que l'ame éprouve ! C'est de là, sans doute, que partent & la rougeur subite qui enflamme le visage, & la pâleur effrayante qui le couvre. C'est là que naissent ces larmes douces ou ameres, abondantes ou rares ; ces pleurs attendrissans ou cruels, qui dilatent ou compriment, flattent ou dévorent. Quand l'homme jaloux ou outragé leve, en frémissant, le fer de la vengeance, c'est de là que part la tempête orageuse qui le pousse au crime ;

mais, par un effort contraire, la pitié, la commisération arrêtent le bras levé ; & c'eſt dans ces mouvemens oppoſés & douloureux que l'homme ſouffre, & que quelquefois il expire.

Mais quelle eſt cette ſubſtance ſpongieuſe, ſi étroitement unie au diaphragme ? Elle reçoit l'air extérieur, l'échauffe s'il eſt trop froid, & rafraîchit ſans ceſſe le ſang enflammé par la rapidité de ſon cours, en y mêlant un air nouveau ; cette ſubſtance reçoit inceſſamment l'air par une eſpece de ſoupape qui eſt au fond de la bouche. Soixante-cinq muſcles ſervent à dilater & à reſſerrer l'organe qui aſpire & diſtribue l'air. Les tons ſont produits par le raccourciſſement ou l'alongement des fibres de la glotte ; & Ferrein a démontré que la voix étoit le réſultat d'un inſtrument à vent & à corde. Cet organe eſt ſpécialement affecté à l'homme, le diſtingue, & l'animal ne partage point ſon privilege ; il ſemble lui appartenir comme à l'être penſant, excluſivement doué de la parole. Le trépas ne détruit encore

encore qu'imparfaitement le jeu de cet organe; car un soufflet introduit par la trachée-artere, rend les soupirs, les gémissemens, les sons de voix du mort.

Ne frémissez pas, mes amis; ce corps ne lui appartient plus; il est étranger. Il a tout reçu de la nature, il lui a tout rendu. Ainsi nous serons un jour. Point d'humiliantes terreurs; jouissons de notre intelligence & de nos sens. Poursuivons l'examen de notre machine merveilleuse. Parcourons cet univers, où des routes infinies & inconnues à nous-mêmes attestent avec quel appareil majestueux notre être fut composé. Un tel assemblage de prodiges, pour un rôle qui paroît aussi court, annonce que cette vie passagere n'est point encore le spectacle, & que nous ne voyons que le rideau. Déchirons le voile, autant qu'il nous est possible; tout ce qui est sous l'œil de l'homme appartient à son profond examen. En vain la nature travaille avec le plus grand soin des objets infiniment petits, comme pour les

dérober à l'attention la plus ſcrupuleuſe. Nous lui avons déjà ſurpris bien des ſecrets, & il viendra un tems où des mains plus habiles, des yeux plus exercés & plus fins, une attention plus laborieuſe, & ſur-tout le haſard, ameneront la lumiere des découvertes nouvelles. En nous anatomiſant tour-à-tour, nous apprendrons à nous connoître. Notre corps n'aura plus une fibre qui ne ſoit apperçue. Nous léguerons à nos deſcendans notre ſcience, & ils nous ſurpaſſeront encore, ainſi que nous avons ſurpaſſé nos peres. Pourſuis, jeune artiſte, & pour gage de mon amour pour un art utile, ſonge que dès ce moment je legue mon corps à ton amphithéatre.

Comme l'anatomiſte palpite d'admiration, comme il treſſaille de joie, quand il ſuit la ramification de tous ces vaiſſeaux qui ſe correſpondent! Le moindre petit nerf, non encore apperçu, lui cauſe le même raviſſement que la comete enflammée qui ſe découvre dans les plaines de l'éther à l'œil avide de l'aſtronome. Que chacun creuſe de ſon côté,

l'un avec le ſcalpel, l'autre avec le téleſcope. Que chacun cherche à agrandir le domaine du Créateur. Où s'arrête cette profondeur immenſe ? Que ſommes-nous, & quel univers ! Ma vue ſe fatigue, mon imagination eſt accablée, ma tête ſe perd, & je ſuis obligé de revenir à des objets moins vaſtes, moins fatigans pour la meſure de mon attention.

Je viſite la charpente oſſeuſe, qui eſt la baſe où portent toutes les parties de la machine humaine ; cette charpente eſt creuſe, & la ſeve qui circule eſt une émanation du cerveau. La moëlle en deſcend, & forme une huile qui ſert à entretenir & la ſoupleſſe & la ſolidité. Cette circulation particuliere paroît jalouſe de retenir ſes propres liqueurs : elle ne peut franchir certaines bornes ; car une membrane, qu'on nomme *périoſte*, ne laiſſe pas la moindre lacune. Cette membrane environne étroitement les os ; c'eſt un tiſſu ſerré, qui ne laiſſe rien échapper de la ſubſtance médullaire. Elle paroît nourrir les os, rece-

voir d'eux sa nourriture ; & quand le malheureux souffre de l'amputation, c'est lorsqu'on vient à cette membrane sensible, que la douleur lui arrache des cris.

Vous avez admiré quelquefois à combien d'attitudes se prête la souplesse du corps humain ; vous avez contemplé le jarret de ces danseurs de corde, la force incroyable de leurs sauts, & la grace effrayante de leurs mouvemens, l'équilibre étonnant qu'ils gardent sur un point étroit & fixe; voyez comme s'accomplissent ces tours de force ; c'est à l'aide de ces charnieres, les unes fixes, les autres mobiles, propres à tourner en tous sens ; c'est à l'aide de ces muscles, véritables leviers, de forme, longueur & grosseur différentes ; le corps se baisse, se plie, s'étend. Ces rondeurs sont des poulies, ces points d'appui sont des chevilles. La main de l'éternel Géometre est empreinte dans la longueur plus ou moins grande d'un tendon; alongez-le, raccourcissez-le, placez-le à la plus légere distance ; une ligne plus bas, & la grace, &

le mouvement, & la force diſparoiſſent ; tant la préciſion eſt exacte & étonnante. Il eſt dit que la tête ne formera qu'un demi-cercle ; que pouvant ſe baiſſer à tel degré, elle pourra ſe renverſer en-arriere au même point. Je vois les ligamens qui permettent tel effort, qui ſe refuſent ſagement à tel autre ; & ces hardis ſauteurs, en déployant tout le jeu des vertebres, me donnent le ſpectacle d'une anatomie vivifiée : tous les reſſorts ſont ſaillans à mon œil ; mais, quelqu'étonné que je ſois, je ſais en même tems l'attitude qu'ils ne ſauroient franchir.

Tous les vuides de cette charpente ſont remplis d'une matiere molle, ſoutenue elle-même par une multitude innombrable de charnieres animées, qui, ſous le nom de tendons & de muſcles, contribuent à donner à chaque partie un mouvement & une direction particuliere, en même tems qu'ils ſervent aux mouvemens généraux. La circulation propre à chaque objet, quoique diſtincte, répond à la circulation univerſelle ;

& le nombre des veines & des arteres, par leur entrelacement & leur variété, surpasse l'imagination. Une simple tunique couvre les veines, une double tunique enveloppe les arteres, & dans ces canaux roulent le sang & la lymphe, substance distincte, quoique perpétuellement mêlangée. Les fibres, qui souvent n'égalent pas la grosseur d'un cheveu, sont les cordages tendus de toutes parts, & qui, à la moindre volonté, obéissent & font obéir la partie qui leur est confiée.

Qui ne trembleroit à la vue de l'extrême petitesse & délicatesse de cette multitude de fibres & de vaisseaux imperceptibles! & ils sont doués encore d'une prodigieuse élasticité. Voyez ce porte-faix, dont le cou & la tête sont comprimés par un fardeau quatre fois plus considérable que ne pese son corps. Il marche, & accomplit les loix de l'équilibre; il résiste long-tems à cette pression effrayante, & l'intempérance & les excès causent plus de ravages dans la machine que les efforts réitérés qui domtent les résistances physiques,

Organiſations vraiment étonnantes ! La ſagacité d'un Winslow, pendant une vie entiere d'homme, n'a pu en découvrir la dixieme partie ; ce corps eſt ſous la main glacée du trépas, & ſa ſtructure remplit l'anatomiſte de ſurpriſe & d'admiration. Qu'eſt-ce donc que ce même corps, lorſqu'il eſt animé d'un ſouffle de vie, lorſqu'un fluide ſubtil & inconnu donne à toutes ſes parties un jeu qui en fait ſaillir tous les rapports, lorſque ſon œil brille d'une douce flamme, que la grace accompagne ſon mouvement, que le ſourire amene l'ame ſur ſes levres, lorſqu'enflammé d'amour, il ſe reproduit au ſein de la profonde volupté ?

Mais tandis que, ſurmontant l'effroi qu'offre l'image du trépas, j'ai commandé à ma plume de tracer ce tableau & d'en écarter les couleurs livides, les heures de la nuit s'envolent avec le ſon du timbre ; tout eſt calme, tout repoſe autour de moi ; les étoiles brillent au firmament, la terre exhale un encens ſuave. O nature ! ſi d'une main tu détruis, tu

réparés de l'autre. La vie & la mort forment les deux bouts de la chaîne dont tu embrasses tous les êtres. L'individu meurt, dit ton historien, & l'espece subsiste immortelle. En ce moment le chaste hymen & le tendre amour tiennent assujettis les cœurs sensibles. Je me réjouis des plaisirs que goûtent mes semblables. Les transports de la jeune amante, l'extase de son époux heureux, donnent un aspect riant à cet univers, & effacent les traces pâles sur lesquelles mon œil s'est trop reposé.

Amour réparateur, répands la joie & la vie, le sentiment & la félicité; perpétue la race bienfaisante & glorieuse de ces ames qui font l'honneur & les plaisirs de l'homme. En ce moment peut-être, un nouveau Pergolese est conçu dans les flancs d'une vive Italienne; un nouveau Newton sortira du sein d'une chaste Angloise; un Rubens devra le jour à une modeste Flamande; & la Fontaine & Fénelon renaîtront à Paris pour nous enchanter par une nouvelle langue. O nature! après le génie, n'oublie pas la beauté; rends-

nous une Héloïse, le modele des amantes; rends-nous un objet non moins rare, cette Ninon, qui sut ôter à l'amour ses épines, & rétablir la nuance délicate & fine qui peut exister entre des loix sauvages & l'oubli de la décence. O nature! acheve ces êtres précieux que le plaisir ébauche. Ne laisse échapper que de pareilles ames; & si dans quelque coin du Nord, au milieu de rudes & âpres climats, quelque prince guerrier enfantoit un Charles XII, un nouvel Attila, moissonne-les dans leur fleur; qu'ils tombent; que ces fils de rois, avec leurs passions brutales, ne viennent point troubler l'harmonie & la paix que les sciences & les beaux-arts commencent à répandre sur la face de la terre. Au lieu de grandir pour le malheur de l'humanité, qu'enfermés comme embrion dans un bocal, ils repaissent les regards de la curiosité. J'aime mieux les voir ainsi, que d'appercevoir leurs tombeaux chargés de ces trophées, instrumens homicides que réverent la foiblesse & la démence.

CONTRE L'HOMERE

Traduit en françois.

Il me femble que les contes modernes de fées valent bien les contes anciens, & ceux d'Homere en particulier; que ces divinités de l'Iliade qui gliffent au lieu de marcher, qui montent & defcendent fur des nuages, qui dans les batailles combattent d'une maniere invifible fur la tête des guerriers & n'en attrapent pas moins quelques coups de lances qui font couler leur fang vermeil & divin, ne font pas de meilleure condition que ces êtres puiffans qui, la baguette en main, fe promenent dans l'immenfité des airs encore plus preftement que tous les céleftes habitans de l'Olympe.

S'il s'agit du merveilleux & des prodiges d'imagination, la gloire affurément doit demeurer aux contes de fées. Homere fait marcher des trépieds d'or au confeil des dieux,

fait parler des chevaux, &c.... Bagatelles ! On a mieux imaginé que tout cela. Qui a pu lire le *Serpentin verd* ſans admirer ſon adreſſe & ſon éloquence comparable à celle d'Uliſſe ? Il ne faudroit plus au monde qu'une académie, pour commenter emphatiquement les beautés de ce conte ; il pourroit figurer à côté d'Homere, & cette aſſertion n'auroit plus alors l'air d'un paradoxe ; car on eſt convenu d'appeller de ce nom toute vérité nouvelle qui n'a pas encore eu ſon paſſe-port.

On parle de la morale de l'Iliade : mais il faut avoir les yeux pénétrans d'Horace pour la bien voir ; car ſon Jupiter, ſa Junon, ſa Vénus, ſon Mercure, ainſi que ſes autres dieux toujours en diſcorde, ſont le plus ſouvent injuſtes, mal-faiſans, licencieux. Les enchanteurs de nos contes ont ſans contredit plus de dignité dans leur courroux, de fermeté dans les revers & de grandeur dans leurs bienfaits.

De tels blaſphêmes feront dreſſer les cheveux à tous les maniaques adorateurs de l'an-

tiquité. Curieux de raſſembler, de lire & de comparer une bonne fois les traductions de cette ſuperbe Iliade, ſi prônée, nous avons eu le malheur de trouver ce poëme ſans plan, ſans enſemble, ſans liaiſon, dénué d'unité & d'intérêt, plein de deſcriptions verbeuſes, abſolument monotone dans le tour des harangues & dans le récit des combats; & ces dieux qui toujours pérorent dans la même forme, & tous ces héros s'envoyant de longs diſcours avant d'en venir aux coups, & ces répétitions éternelles pour dire ou qu'il fait jour ou qu'il fait nuit, & l'anatomie minutieuſe des différens genres de bleſſures; tout ce déluge faſtidieux nous a fait reléguer ce poëme parmi les romans médiocres.

On ne voit pas même la priſe de Troye, dont il eſt toujours queſtion; & l'utilité réelle de ce long ouvrage échappe à la ſpéculation, à moins qu'il ne s'agiſſe de prouver que la diſcorde des rois entraîne des ſuites fâcheuſes: vérité que les peuples ſentent ſans le ſecours des poëtes.

Nous possédons vingt romans dans notre langue, mieux faits, plus intéressans, plus remplis de mœurs, de vérités & de détails vrais & touchans, ou du moins qui ont parlé plus éloquemment à notre ame.

C'est la faute sans doute des traducteurs. Dans la langue grecque, l'Iliade à coup sûr est un poëme admirable, étonnant, divin; nous n'en doutons pas. Il est sublime anciennement parlant : eh bien, que les anciens reviennent l'admirer avec tous ceux qui se naturalisent grecs; pour nous, il nous a prodigieusement ennuyés en françois & en latin, & nous n'avons été soutenus dans cette lecture que par la curiosité de contempler les mœurs de ces tems éloignés. Sous ce point de vue, on lit une relation étrangere qui attache & qui a son prix comme tableau antique. Un tableau de Zeuxis qu'on découvriroit (s'il avoit pu être conservé) seroit une chose très-curieuse; mais au fond il pourroit pâlir devant la palette de Rubens & de le Sueur.

Pendant cette lecture, il nous est venu plusieurs idées que l'on appréciera comme on le jugera à propos. Nous ne nous persuaderons jamais que la même tête ait composé l'Iliade en entier. Cela nous paroît même impossible, & par l'exécution du poëme, & par l'historique du tems. On aura probablement rassemblé des *rapsodies*, faites dans des tems divers. Un *rapsode* plus heureux ou plus habile, semblable à un de nos jongleurs, aura gratifié Homere de chants composés par plusieurs; chants épars qu'il aura réunis & retouchés à son gré. Le lieu de la naissance d'Homere est incertain; le siecle où il vécut l'est aussi. Ce ne fut qu'environ trois cents ans après sa mort qu'on recueillit ses poésies. On n'en avoit que des lambeaux. Licurgue, dit Plutarque, les rassembla le premier en Asie. Qui sait ce qui s'est passé dans ce laps de tems, tems à demi barbares ! On dit qu'Homere alloit chantant ses vers à peu près comme faisoient nos *bardes*. Quelle apparence qu'il eût composé un poëme aussi étendu, pour n'en

réciter dans ses courses que des lambeaux? Chantoit-il l'Iliade d'une haleine, ou traînoit-il après lui une foule de chantres subalternes pour la détailler aux passans? Voilà une contradiction qui saute aux yeux.

Nous pensons qu'il y a deux époques bien caractérisées dans ce poëme, & qu'il n'a pu être composé dans le même tems. Le bouclier d'Achille nous offre la perfection des arts & des sciences, & pour ainsi dire le résultat des connoissances d'un peuple extrêmement civilisé. Les discours grossiers, les actions sanguinaires & brutales des héros de l'Iliade, leur table, leur marmite & leur cuisine, leur âpreté indigente pour le moindre gain, tout nous montre d'un autre côté l'enfance des sociëtés. Nous croyons y voir, tantôt le ton d'un poëte inculte & sauvage, tantôt l'accent d'un poëte versé dans les arts même les plus raffinés. Les chars superbes aux roues d'or, les vases magnifiques, les tapis de pourpre font contraste avec des princesses qui font la lessive & des héros qui font tour-

ner la broche. Il nous peint le vieux Neſtor comme le modele des ſages & le plus reſpectable des héros ; & ce ſage n'a d'autres reſſources dans ſon éloquence ſi vantée, que de dire à ſes ſoldats : *Mes amis, je penſe bien qu'aucun de vous ne voudroit retourner dans ſa patrie, ſans avoir couché auparavant avec la femme de quelque Troyen.* Ce motif honteux eſt dans la bouche d'un vieillard inſpiré par Minerve, la plus chaſte des déeſſes. Cet Achille, dont le courroux majeſtueux punit les héros Grecs en laiſſant repoſer ſon bras, après avoir pardonné aux cheveux blancs de Priam & s'être attendri ſur ce pere malheureux, en ſongeant qu'il a auſſi un pere âgé, vend pour ainſi dire à ce vieillard qui baiſoit ſes mains homicides, le corps de ſon fils Hector, en acceptant lâchement les préſens qui lui ſont apportés. Ce fils de Thétis, ce demi-dieu, dont la noble valeur a dédaigné de répandre un ſang vulgaire, égorge froidement douze Troyens ſur la tombe de Patrocle, & l'on n'oſe approfondir le principe

cipe de ſa douleur & de ſon amitié. Il ne ſert enfin la patrie que pour venger la mort de Patrocle. Agamemnon, auſſi féroce, tue de ſa propre main Adraſte qui s'étoit rendu à Ménélas; & celui-ci ayant voulu l'épargner, eſſuie les reproches de ce chef ſuperbe, que l'on repréſente comme le modele de l'héroïſme. Des choſes auſſi diſparates n'ont pu ſortir de la même tête.

Comment concilier enſuite tel moment où Homere adore de bonne-foi ſes dieux, & tel autre où il les raille? Croyoit-il à la Junon qu'il enflamme d'une jalouſe & céleſte colere, au Jupiter qui ébranle l'Olympe du mouvement de ſes ſourcils, tandis qu'il ſe moque de Vulcain le boiteux? Ce dieu malencontreux a reçu de ſon pere brutal & inhumain un ſi terrible coup de pied dans la hanche, qu'il en eſt demeuré eſtropié pour le reſte de ſes jours éternels. Ainſi Homere tour-à-tour adore & mépriſe ſes dieux; & au lieu d'élever l'imagination de l'homme, dont il étoit le maître par ſon art, il ſuit les

plus hautes extravagances du paganiſme, s'il n'en eſt pas toutefois le principal inſtituteur.

N'avoit-il reçu cette doſe de génie & le rare talent des vers, que pour conſacrer le ridicule des opinions vulgaires ? Un grand homme ne s'occupe-t-il pas plutôt à détruire l'erreur ? A-t-il créé cette mythologie burleſque, ou étoit-il lui-même dans l'illuſion ? Son ton en général nous paroît grave & ſérieux ; & dans cet amas de folies, l'on s'étonne de la maniere dont il ravale l'idée ſublime de la divinité, dans un tems où Orphée a tracé cette belle hymne, dont nous admirons encore les fragmens. Auſſi Platon dit-il formellement qu'Homere étoit dans le Tartare pour avoir mal parlé des dieux.

Quoi, ce prétendu génie, devant lequel tous les ſiecles ſe ſont proſternés, fut dans l'impuiſſance de s'élever à quelque choſe de plus noble, de plus parfait que les fictions reçues ! Il a encore ajouté au ridicule de celles qui étoient en vogue. Le majeſtueux Jupiter

bat sa femme & la caresse, & le tissu grossier des fables les plus impertinentes n'étale dans le superbe Olympe que des passions viles & désordonées. Homere a abusé probablement de la mythologie païenne; & quand il l'auroit suivie à la lettre, il seroit encore coupable, parce que l'homme vraiment fait pour parler aux nations, doit dissiper les ténebres trop épaisses, & dresser son poëme sur un plan philosophique, ordinairement adopté du reste du genre humain. Il suit le flambeau lumineux qui fait disparoître les mensonges, dès qu'il est offert par les mains du génie; mais le chantre ou le fabricateur de ces extravagans mensonges n'a pu seul les imaginer & attribuer à ses dieux tant de contradictions manifestes. Il a fallu plusieurs têtes humaines pour le complément de tant de sottises, pour achever l'édifice de ce systême confus, dans lequel il est impossible de ne pas découvrir les traces & le mêlange de plusieurs cultes.

On s'accorde assez généralement à recon-

noître plusieurs chantres de la guerre de Troye, entreprise pour l'enlevement d'une femme; & les femmes néanmoins dans ce tems-là étoient des esclaves toujours sacrifiées à l'intérêt public : témoin Iphigénie immolée, quoique fille du général. Comme on ne tenoit pas registre de tous les chantres, & que le Journal des savans n'existoit pas alors, le nom d'un seul chantre ou poëte aura englouti les autres, à peu près comme le nom d'Hercule prévalut, lorsqu'on lui attribua les travaux des grands hommes ses devanciers & ses contemporains. Ce poëme ayant passé par l'épreuve de plusieurs siecles, aura reçu des modifications qui nous paroissent palpables, & qui attestent visiblement plusieurs mains. Tantôt il est vif, rapide, comme dans le quatrieme livre; tantôt long, diffus, traînant; ici, le même refrein se fait sentir; là, c'est une autre chûte uniforme. Il y a des vers répétés, qui attestent les jointures du rédacteur.

L'enlevement d'Hélene prouve d'ailleurs

quels étoient ces rois de la guerre de Troye, ainſi que l'eſpece de la garde du roi des Moloſſes. Le bon Priam n'étoit, ſelon toute apparence, qu'une eſpece de baron; & depuis, l'imagination en a fait un roi opulent & ſuperbe. Mais ce qui eſt très-important à remarquer, c'eſt que les mœurs du poëme contrediſent à chaque vers le génie deſcripteur du poëte, & que les arts ſont perpétuellement oppoſés aux uſages. Croira-t-on jamais que ce beau bouclier d'Achille, d'un travail exquis, où le ſyſtême aſtronomique ſe trouvoit ſi merveilleuſement gravé, ait été en butte à l'atteinte des fleches? Qui ne voit ici un cadre formé tout exprès pour y enchâſſer les découvertes récentes? & qui n'eſt tenté de regarder ce morceau comme une interpolation? Nous croyons y appercevoir diſtinctement ce qu'on voit encore parmi nous, un poëte venu après les autres, qui prenant le premier venu pour ſon héros (Théſée par exemple), le couvrira d'or & d'argent (comme a fait notre Racine, tailleur à la

françoiſe de tous les rois anciens), tandis que Théſée n'étoit au fond qu'un pauvre chevalier errant, lequel n'avoit reçu de ſon pere qu'une épée & une paire de ſouliers cachés ſous une groſſe pierre qu'il devoit préalablement ſoulever avant d'avoir ce précieux héritage, & qui ſe ſervoit de cette épée, en guiſe de couteau, pour découper les viandes, c'eſt-à-dire un gros bœuf proprement mis en quatre, premier & dernier ſervice.

Ainſi, tous ces ornemens prodigués dans l'Iliade, & qui atteſtent une eſpece de traduction, font voir un mêlange d'images poſtérieures, unies à des images antiques. Le fonds n'eſt pas déguiſé. On y reconnoît l'empreinte du caractere & des coutumes ſous les couches, pour ainſi dire étrangeres, qui n'ont pu anéantir les veſtiges d'une précédente génération.

Ce poëme aura donc été compoſé en totalité, ou en partie, dans les tems obſcurs & groſſiers, où vivoit Théſée : depuis, il aura

été remanié ou plutôt refait dans les tems de la Grece éclairée. Cela eſt plauſible. Théſée & Gédéon étoient preſque contemporains. Tout étoit diviſé alors en petites peuplades, en petits rois, en petits états. Tout nous peint l'homme, à cette époque, preſque dans l'état de nature ; & rien ne nous montre cette ſplendeur du royaume de Priam, cette majeſté d'Agamemnon roi des rois, ces flottes ſuperbes, ces richeſſes accumulées, ces palais de marbre, ces arts enfin qui n'exiſtoient pas, &c. Eſchine cite des vers grecs d'Homere, comme tirés de l'Iliade, & ces vers ne ſe trouvent plus dans le texte que nous poſſédons : preuve certaine que le texte a été changé, mutilé, altéré, corrigé. Ajoutez la diverſité des dialectes, reconnue de tous ceux qui entendent la langue.

Le Xante, dans Homere, eſt un fleuve rapide qui entraîne dans ſes eaux majeſtueuſes, & les caſques, & les cuiraſſes, & les armures des héros. Faites le voyage : vous trouverez un petit ruiſſeau deſſéché, que

vous enjamberez comme fit César en le cherchant, ainsi que l'a si bien exprimé un poëte moderne :

Et sans l'appercevoir, il a passé le Xante.

Les palais de Priam étoient sans doute à l'unisson de ce fleuve si vanté, & la description de ces arts somptueux est visiblement empruntée, ou d'un peuple voisin qui est demeuré inconnu pour nous, ou des tems postérieurs, ce qui est plus vraisemblable encore.

Il y a sans doute quelques images grandes, fortes & majestueuses dans ce poëme : mais les dieux gâtent tout ; la bravoure & le courage s'éclipsent sous la présence inutile & fatigante de ces perpétuels moteurs, semblables aux machines de nos opéras. Les héros ne sont plus que des automates guerriers, qui n'ont ni bras, ni volonté. Hector fuit à pied devant Achille, au moins pendant trois lieues, pressé qu'il est par l'ascendant d'une divinité ennemie ; il se retourne comme une marionnette, lorsque par la protection d'une autre déesse il se voit deux contre un.

La colere d'Achille eſt une colere oiſive, impuiſſante, déraiſonnable ; il boude neuf ans dans ſa tente : voilà ſes armes. Neuf ans d'oiſiveté à cauſe de l'enlevement de Briſeïs ; c'eſt bien employer ſon tems, pour un héros iſſu d'une déeſſe ! Sa vengeance muette n'entreprend rien, & c'eſt encore plus ſon opiniâtreté que ſa valeur qu'on a voulu célébrer.

Enfin aucun modele de vertus dans ce long roman. Des combats, & puis encore des combats ; des aſſemblées de dieux qui ne terminent rien, & puis encore des aſſemblées. Une ſupputation de toutes les plaies, une longue liſte des morts & des bleſſés, une fidelle nomenclature de généalogies, une indifférence caractériſée pour l'effuſion du ſang humain, & des divinités animant & contemplant le carnage : voilà ce qui domine ; le pardon généreux, l'humanité, la bienfaiſance déſintéreſſée y ſont des qualités entiérement méconnues. On voit des bras ſouples, nerveux, robuſtes, ſoulevant des quartiers de rochers, & des ames étroites, dures, ſan-

guinaires, qui ne savent réprimer ni la vengeance, ni l'orgueil, ni l'avidité, se disputant un misérable butin, comme le faisoient les compagnons de guerre de Clovis. Quand la fleche a sifflé, a percé le bouclier & la cuirasse, un autre arc se détend, siffle à son tour, & une divinité ne manque pas de voler avec le javelot, & de l'émousser ou de l'aiguiser d'une main céleste, selon le besoin.

Tous les peuples de la terre d'ailleurs ont eu de ces images; elles appartiennent encore plus aux peuples barbares qu'aux peuples policés. La poésie des hommes du nord a le plus grand rapport avec le fonds de cette poésie d'Homere, qui ébranle tout le ciel à l'occasion des mouvemens d'un simple mortel. On a fait d'Homere un génie géant; & s'il ne s'agit que d'entasser des figures hyperboliques & de faire danser la terre & les cieux à chaque coup de lance que se donnent des combattans, nous conviendrons que cela parle beaucoup à l'imagination enfantine des hommes. Les combats sont du

ressort des héros ; mais c'est le poëte qui en fait des harangueurs impitoyables, & qui fait descendre à propos de rien tous les dieux de l'Olympe. Dans les poésies erses, on ne voit aussi que des dieux qui peuplent les arbres, les rochers & le désert des rivages. Toutes les comparaisons sont tirées du pin sourcilleux, de la couleur verdâtre des mers, des nuages qui flottent, &c. Mais il n'y a pas, dans tout Homere, une seule harangue aussi sublime que celle de ce Logan, chef d'une horde sauvage de l'Amérique. Nos maîtres peut-être en éloquence, sans goût, sans dictionnaire & sans académie, sont encore cachés dans les forêts du Nouveau-Monde.

Résumons. Cet amas de fables qui pouvoient convenir aux Grecs, cette mythologie impénétrable, dont ils sentoient apparemment toutes les finesses, n'est point faite pour produire parmi nous le même enthousiasme. Tous ces prôneurs fanatiques ont été des charlatans, ou dupes de leurs propres prestiges, ou qui ont voulu relever le frêle

mérite d'entendre une langue morte & presqu'inutile, ou qui voulant toujours admirer, n'ont jamais su comparer entr'eux les écrivains. Que le Tasse est bien plus égal, plus touchant & plus varié, & avec quel art il sait graduer l'intérêt, mêlanger ses couleurs & unir le merveilleux de son tems aux vérités augustes de sa religion !

On nous dira : Mais voyez la foule des admirateurs. Mais qui ne sait qu'à raison de son antiquité, un tel livre obtient plus ou moins de faveur ? Les commentateurs & les traducteurs surviennent, s'assimilent à l'auteur original, & par un sentiment d'orgueil, dont les exemples sont si risibles & si nombreux, croient partager les honneurs rendus à l'ouvrage qu'ils ont défiguré.

Parlez de l'illustre Moliere devant son commentateur : vous verrez celui-ci baisser les yeux & rougir de modestie. La superstition littéraire, assez semblable à une autre, admire sans choix & sans mesure ce que dans l'enfance on lui a dit d'admirer ; elle

eſt plus commune aujourd'hui que l'on ne penſe.

On a vu les excès de Mad. Dacier dans le dernier ſiecle, & ſa pédanteſque fureur contre le bon-ſens philoſophique de ſes adverſaires. Elle pleuroit encore il y a cent ans la mort de Pindare, & elle n'entendoit ni Pindare ni Homere : témoin ſa prolixe traduction, où tout feu poétique eſt éteint. Enfin on a vu un *Serenus Sammonicus*, médecin & précepteur du jeune *Gordien*, tellement enthouſiaſte d'Homere, qu'il donnoit publiquement, pour la guériſon de la fievre quarte, l'application ſur la tête du quatrieme livre de l'Iliade, attendu la chaleur de l'action qui regne dans ce livre, & qui étoit capable, diſoit-il, de guérir en fondant les humeurs. On rira de Serenus ; mais ne faut-il pas rire de même de celui qui trouve dans Homere l'aſſemblage du politique, du naturaliſte, du moraliſte, à peu près comme d'autres enthouſiaſtes ont voulu trouver la trinité dans Platon ? L'hiſtoire des préjugés littéraires ne feroit ni moins

amusante, ni moins étendue, ni moins curieuse que celle des erreurs politiques ; & la liste des admirateurs sur parole est immense, car elle est tout aussi nombreuse que celle des sots.

Quant à l'Odyssée, où l'on voit une nature plus douce, des peintures naïves, une conduite plus simple & ménagée avec plus d'intérêt, jamais le touchant auteur de ce poëme n'a été celui de la bruyante Iliade. C'est comme si l'on rassembloit un jour Ossian & Gessner, & qu'on vînt nous dire alors que ce fut le même homme.

Ce n'est pas qu'il ne se trouve aussi dans l'Odyssée de ces contes à dormir debout, qui appartiennent à tous les tems barbares, soit que ce soient d'anciennes traditions défigurées, ou de nouvelles créations émanées d'imaginations bizarres. Toutes ces fables grotesques échappent à la fange des siecles pour circuler jusques chez les nations policées ; parce que le génie poétique s'amuse quelquefois, en riant, à les décorer, soit pour

plaire au peuple, soit par la nécessité de suivre les rites anciens & consacrés. Telle fable prospere, telle autre s'anéantit, à peu près comme tel beau sujet de tragédie qui n'a pas encore été traité parmi nous, tandis que d'autres moins heureux ont trouvé un Racine pour les faire voguer encore quelques siecles sous la livrée nationale. Nous pourrions mettre en parallele Poliphême & la Barbe-bleue, Circé & Mélusine, Ajax & Pierre de Provence, &c. Mais nous gardons pour nous cette grave dissertation. Il y auroit de l'irréligion à ne point se prosterner devant un poëme admiré depuis trois mille ans, que cent soixante personnes environ dans l'Europe savent lire dans sa langue, & que tant de professeurs montés dans leurs chaires & vêtus de leur robe doctorale ont déclaré sublime par-devant leurs écoliers.

Seulement nous interrogerons ici la conscience de ceux qui nous liront, & nous leur demanderons d'abord s'ils ont lu Homere en original, s'ils l'ont lu tout entier, s'ils l'ont

lu ſans ennui, s'ils l'ont lu avec beaucoup de plaiſir : & ceux qui feront de bonne-foi avoueront, à ce que nous imaginons, qu'Homere n'a que quelques morceaux iſolés, que ſes ſommeils ſont longs & fréquens, & que malgré ſes quinze cents commentateurs & traducteurs, il eſt monotone, verbeux & deſcripteur juſqu'à la ſatiété.

Quand nous faiſons cette interrogation à la conſcience intime de nos lecteurs, c'eſt que beaucoup de gens reſſemblent à ce gentilhomme Napolitain, qui tira quatorze fois l'épée pour prouver que l'Arioſte étoit le premier poëte du monde, & qui convint, en mourant d'un coup d'épée, ne l'avoir jamais lu.

Dans trente ſiecles peut-être, après la deſtruction de nos arts, de nos livres & du Journal de Bouillon, tel roman de nos jours, peu lu ou dédaigné, échappant à la ruine univerſelle, obtiendra les honneurs de la ſublimité ; & le peuple des commentateurs, bouche béante, y trouvera toutes les beautés poſſibles :

possibles : le premier savant appliquera l'ouvrage au nom qui aura surnagé, & l'on écrira peut-être en plusieurs volumes la vie d'un pauvre auteur qui aura eu peine à obtenir quelques pages dans le nécrologe moderne. Qui sait même si l'on n'ira pas jusqu'à confondre le commentateur & l'auteur, & si l'on n'attribuera pas, par exemple, à M. Bret les comédies de Moliere ? car enfin son nom se trouve lié à jamais aux œuvres de l'auteur du *Misantrope.* Le quiproquo pourroit fort bien arriver. Dans telle académie future, située dans un coin de l'Amérique septentrionale, quelqu'académicien érudit, s'il en fut, affirmera peut-être, en langue qu'assurément nous ne devinons point, que M. Bret a fait dans le dix-huitieme siecle le *Tartuffe* & la gazette de France.

En attendant, admire qui voudra, ou qui pourra, les personnages de l'Iliade. Comme les traductions nous ont fait bâiller, & qu'on ne dispute point contre l'ennui, nous sommes autorisés à prononcer pour nous, que

nous ne sentons rien d'agréable quand nous lisons Homere traduit. Le sentiment de chaque homme est à lui & indépendant. Ce divin Homere nous ennuie. Nous sentons des ouvrages modernes comme les juges par excellence du beau & du parfait sentent l'Iliade. Nous ne sommes pas juges des plaisirs d'autrui : mais notre Homere à nous sera Richardson ; notre Théocrite, Gessner ; notre Théophraste, Fielding ; & nous gémirons de voir des académies puériles, des admirateurs par écho, des commentateurs énergumenes proclamer aveuglément cette langue grecque, qui possede un si petit nombre d'ouvrages, encore inutiles pour la plupart ; tandis qu'au milieu de cette impuissante & stérile curiosité nous oublions les images, les tableaux, les idées vraiment utiles & grandes, les livres moraux & politiques qui nous environnent, & qui, faits pour nous parler éloquemment, nous trouvent presqu'insensibles à mesure qu'il nous importeroit davantage de les approfondir & de les connoître.

Qu'il vienne du moins un traducteur propre à nous faire goûter l'Iliade. L'Homere anglois, de Pope, de l'aveu de bien des gens, est supérieur à l'Homere grec; parce que Pope a fait, pour ainsi dire, un poëme neuf, par les tournures originales qu'il a données aux détails, en corrigeant leur excessive longueur, & par une multitude d'allusions fines & délicates qu'il a su créer; graces à l'énergie, la liberté & la souplesse audacieuse de sa langue.

Roman pour roman, j'aime donc mieux lire un roman moderne que le vieux roman de l'Iliade, qui me paroît fastidieux. Il peut être admirable dans sa langue, d'accord; mais en françois, soit en prose, soit en vers, il m'a beaucoup déplu.

Tout poëme épique doit commencer, comme on le sait, par ces mots, *Je chante.* Un conte ressemble fort à un poëme épique; or voici le commencement d'un conte qui me revient en mémoire :

Il étoit une fois un roi & une reine; le

roi s'appelloit Pétaut, *c'étoit un fort bon homme, un peu brusque, d'un esprit simple, & le meilleur roi qu'il y eût au monde...* Ici faisons un peu le commentateur homérique. Que ce début est simple, énergique, précis, lumineux ! Voilà un caractére dessiné dans les premieres lignes. Le vieux chantre lui-même n'a pas mieux dit. Comparons. *Inspirez-moi, déesse ! & vous, muse immortelle, chantez la colere d'Achille & cette haine inexorable qui fit périr tant de jeunes héros, & qui livra leurs membres déchirés à la faim des avides vautours.* Il y a plus de simplicité dans le début du conte, il y a plus de grace & de vérité.

Pourquoi Homere se dit-il inspiré par une muse ? Qu'est-ce qu'une muse ? N'est-il pas constant que c'étoit lui-même qui travailloit ses vers ? Pourquoi paroître écrire sous la dictée d'un être imaginaire ? Comment cette muse est-elle immortelle ? Pourquoi chanter la colere & la haine ?

Nous pourrions poursuivre ainsi l'examen

de la divine Iliade, pour peu que cela plût à quelqu'un de nos lecteurs, fatigué d'entendre parler inceſſamment de cet ancien poëte, & de ne pouvoir ni le lire, ni le juger.

DISCOURS

Prononcé par M. . . pour ſa réception à l'académie de. . . (1)

QUEL honneur pour moi, meſſieurs, d'être admis dans cet aréopage littéraire qui parle peu, écrit encore moins, mais qui penſe beaucoup ! Combien il eſt au-deſſus des académies de Paris, dont les productions annuelles rempliſſent d'énormes volumes ! Au Louvre on écrit ; on réfléchit dans votre Lycée. Autrefois la province ſuivoit l'exemple de la capitale ; mais on aſſure que la capitale commence

(1) Ce badinage eſt d'un homme qui n'a voulu que rire, & non bleſſer aucun académicien.

à suivre celui de la province, & qu'elle a senti que la plus grande gloire d'un académicien est de penser dans un fauteuil deux fois la semaine après dîner. Qu'il est glorieux pour vous, messieurs, de voir ces fieres académies, qui avoient dédaigné la vôtre, la prendre aujourd'hui pour modele! Mais à propos de modele, comment pourrai-je égaler jamais le grand homme à qui je succede? (*Ici l'orateur s'arrêta un moment pour recevoir les justes éloges que méritoit cette heureuse transition.*) Ah! si je ne puis l'égaler, je tâcherai du moins à m'associer à sa gloire, en vous traçant un tableau de sa vie.

Ne vous attendez point à entendre des récits de batailles. Il dédaigna la gloire des armes. Ne cherchez point dans son histoire les soins orgueilleux d'un magistrat qui veut interpréter ou changer les loix, & faire une révolution dans sa patrie. Il foula aux pieds les grandeurs de la terre; & lorsqu'on voulut le nommer officier municipal, il rejeta cette offre, non pas avec cette feinte modestie

qu'affectoit César lorsqu'Antoine lui offroit la couronne, mais avec une franchise décidée & vraiment philosophique. *Je n'entends rien à toutes ces affaires-là*, dit-il. Que ce peu de mots renferment de sens! Tout ce qu'ont dit les philosophes Grecs & Romains sur les embarras inséparables des honneurs, ne se trouve-t-il pas renfermé dans cette réponse simple & laconique? Tous les gens de goût la préféreront sans doute à ces vers pompeux de Racine:

Heureux qui, satisfait de son humble fortune,
Vit dans l'état obscur où les dieux l'ont caché!

N'allez pas non plus m'imposer la tâche de vous donner des analyses de ses ouvrages. Sa modestie m'en a dispensé. Il étoit bien éloigné du faste de tant d'écrivains qui publient le fruit de leurs veilles, & dont le but est moins d'instruire l'univers que d'en être admirés. Personne ne doute, messieurs, que s'il eût voulu prendre la plume, il n'eût effacé Racine, Fénelon, Voltaire, & nos plus grands hommes. Il le disoit lui-même avec

cette ingénuité que vous lui connoissiez ; mais, ajoutoit-il, la gloire viendroit me chercher : je suis homme, je suis foible, & quelques mouvemens d'orgueil pourroient altérer le calme de mon ame. Ecrivez, lui disoit quelqu'un ; mais gardez l'anonyme. On me reconnoîtroit toujours, répondit-il, & le cri de la renommée viendroit troubler ce silence qui regne dans ma retraite. Il étoit si imperturbable dans ce systême, que lorsqu'il fut admis parmi vous, vous fûtes forcés de le dispenser du discours ordinaire ; exception faite pour lui seul, & qui prouve autant votre modestie que la sienne, puisque dans ce discours il n'auroit pu s'écarter de l'usage reçu & de vous louer & de se louer lui-même. Il fut grand, parce qu'il dédaigna la grandeur. Il eut des talens, parce qu'il eut soin de les cacher. Il fut penseur profond, parce qu'il renferma toujours ses pensées en-dedans de lui-même. Sa mere nous assure que, trois jours avant de lui donner l'être, elle eut trois songes où elle vit trois couronnes de laurier qui

furent placées sur la tête de son enfant, par trois muses qui l'allaitoient tour-à-tour. Je sais bien que les académiciens de Paris rejeteront ce fait au rang des fables, parce que leurs meres n'ont point eu de pareils songes avant de les mettre au monde. Mais ce que le ciel ne permet pas pour des hommes vulgaires, il le permet en faveur des grands hommes.

On l'envoya de bonne heure au college. Ici l'histoire de sa vie offre des obscurités, & fait naître un problême que je vais résoudre. Les uns prétendent qu'il brilla dans les classes; les autres, qu'il y fut toujours placé au dernier rang. Si la premiere tradition est vraie, c'est que ses talens extraordinaires se développoient déjà. Si c'est la seconde qu'il faut adopter, c'est qu'il dédaignoit la gloire scolastique, ou que la nature vouloit mûrir ce fruit avant même qu'on en soupçonnât le germe. Au reste, j'ai su qu'il avoit fait une étude profonde de la syntaxe, & qu'il avoit dédaigné les mathématiques, l'astronomie, la physique, la morale & toutes ces sciences

vagues qui forment peu l'esprit & le cœur. Au sortir du college, sa mere lui ordonna de choisir un état : aucun ne lui plut. Que veux-tu donc faire ? lui dit-elle. Je veux penser, répondit le jeune philosophe. Eh bien, pense, reprit cette femme illustre, le modele des meres. En effet, il pensa toute sa vie. Il lisoit peu, parce qu'il y a peu de bons livres ; & lors même qu'il lisoit les meilleurs, il s'endormoit, parce qu'il sentoit combien il étoit supérieur aux auteurs même qui faisoient ses délices. Les logogryphes des journaux étoient sa lecture favorite. Combien de fois l'avez-vous vu, messieurs, nouvel Œdipe, chercher le mot d'un logogryphe avec une inquiétude inexprimable, se battre le front, s'arracher les cheveux, & donner tous les signes du désespoir, lorsqu'il ne pouvoit le trouver ! C'est la seule circonstance de sa vie, où son phlegme & son courage se soient démentis. Mais lorsqu'il rencontroit ce mot précieux, comme la joie rayonnoit sur son visage ! Non, celle d'un roi qui vient d'être proclamé n'a

rien de si grand & de si majestueux. Je dois à sa gloire de dire ici, qu'un jour il me la sacrifia toute entière. Je cherchois le mot d'un logogryphe ; il le trouva, vint me le dire à l'oreille, me permit de m'en faire honneur, & ne révéla jamais ce secret ; bien différent de ces auteurs indiscrets, qui ne prêtent leur plume à leurs amis, que pour réclamer deux jours après les ouvrages qu'ils leur ont donnés.

Enfin, messieurs, familier avec le peuple, il s'humanisoit avec lui, se mettoit à sa portée sans efforts, & prenoit si bien le langage du plus simple bourgeois, qu'on eût dit que ce langage lui étoit naturel. Convive agréable, l'appétit avec lequel il mangeoit en donnoit aux autres. Rappellez-vous, messieurs, ce superbe repas qu'il vous donna le jour de sa réception, cette soupe succulente, ces petits pâtés d'un goût ! ces... Mais je m'apperçois, messieurs, que je redouble les regrets que vous a causé sa perte, & je m'arrête avec vous pour pleurer cet homme

étonnant, qui donnoit d'excellens dîners & qui n'exigeoit pas qu'on les lui rendît. La douleur m'étouffe la voix, & je ne me sens plus la force de lire cette phrase par laquelle je finis. Je me suis proposé ce grand homme pour modèle, & je sens qu'en faisant ce discours j'ai manqué à la loi qu'il s'étoit faite à lui-même de ne jamais écrire ; mais c'est la seule fois que je m'écarterai de ses traces, & dans tout le reste de ma vie je vous promets, ainsi qu'au public, d'être son fidèle imitateur... Deux mots encore, messieurs, avant de nous séparer. On n'a trouvé dans les papiers de ce grand homme que les deux premiers vers d'un madrigal ; il fit le premier il y a dix ans, le second il y a quatre ans ; l'impitoyable mort l'a empêché de faire les deux derniers, & de couronner son ouvrage. Voici les deux premiers vers qui nous restent :

> L'amour est un enfant volage,
> Dont les yeux & le badinage. . .

Qui de nous, messieurs, oseroit mettre

la derniere main à ce chef-d'œuvre posthume. Ah ! conservons-le plutôt tel qu'il est dans les archives de notre académie, & n'imitons pas les commentateurs audacieux qui ont osé remplir les lacunes que Virgile avoit laissées dans les six derniers livres de l'Enéide.

ÉPITRE A UN AMI.

Est deus in nobis.

VEUX-TU connoître, ami, ta force, ta grandeur,
Et de ton être enfin l'immense profondeur ?
Ne sors point de toi-même, & saisis tes richesses ;
La nature en notre ame a semé ses largesses.
Tous les biens sont à nous : quel est le vrai trésor ?
Cours auprès de l'avare, interroge son or ;
L'or est pauvre : ton cœur, mine riche & féconde,
Etend ton existence aux deux bornes du monde.
Sans lui, cet univers obscur & pâlissant
Tombe avec son soleil dans la nuit du néant.
Mais la terre & le ciel sont nos vastes domaines.
Ta raison, ta pensée, augustes souveraines,
Vont sur tous les objets porter leur pur flambeau ;

[illegible]

[illegible]
[illegible],
[illegible]
[illegible].
[illegible] ?
[illegible]
[illegible]
[illegible],
[illegible]
[illegible] magie,
[illegible]
[illegible]:
[illegible]
[illegible]
[illegible] prodiges!
[illegible].
[illegible]!
[illegible] souveraine;
[illegible]....
[illegible].
[illegible] de mes sens.
[illegible] invisible,
[illegible] possible;
[illegible] mondes nouveaux:
[illegible] l'horreur des cachots.
[illegible], trace ma carriere;

Les roses du bonheur ceindront ma tête altiere.
Je laisse, en m'élançant vers mon superbe choix,
Aux vulgaires mortels la couronne des rois.
   Agissante mémoire, ô toi dont la puissance
Aux siecles écoulés redonne l'existence,
Qui tires du néant un empire effacé,
Et redis au présent les destins du passé!
Tu roules sous mes yeux les fastes de la terre.
Eh quoi! le crime heureux est armé du tonnerre!
Mon cœur gémit... La mort dévore les tyrans,
Leur rage est passagere, ils sont soumis au tems:
Le tems nous a vengés... Tout foibles que nous sommes,
Rendons grace à ses coups en chérissant les hommes.
   Dans notre entendement quel pouvoir souverain!
Il condamne, il approuve; & ce creuset divin
Reçoit nos sentimens, les unit, les épure;
Et pesant nos besoins d'une balance sûre,
Donne une assiette fixe à nos arts, à nos loix.
L'édifice commence & s'acheve à sa voix.
Quand tout nous abandonne, il est notre refuge,
Notre consolateur, ou plutôt notre juge.
Du choc des passions éprouvons-nous l'effort?
Son phare se rallume & nous montre le port.
   Et le cœur qui connoît la pitié, la tendresse,
Ce doux besoin d'aimer, ce charme, cette ivresse,
Ces élans enchanteurs, ce trouble, ce desir,

Douces sensations au-dessus du plaisir :
Qu'il est fier lorsqu'il peut rendre heureux ce qu'il aime
Qu'il est grand dans les bras de la volupté même!
Animant chaque objet d'un souffle précieux,
D'un œil reconnoissant il regarde les cieux.
Innocente amitié, plus touchante & plus pure,
Accours, viens adoucir, non fermer sa blessure.
Laisse-lui ses vertus, sa sensibilité ;
C'est d'elles que naitront la tendre humanité,
Les cantiques brûlans d'une ame transportée.
Le cœur qui n'aima point fut le premier athée.
Riches de tant de biens, par un indigne choix,
Irons-nous à Plutus vendre nos plus beaux droits?
L'or perfide est semblable au despote infidelle,
Qui chaque jour impose une chaine nouvelle.
L'opulence est souvent un fardeau dangereux,
Un funeste embonpoint qui cache un vuide affreux.
L'homme plein de santé marche d'un pas plus libre ;
Le jeu de ses ressorts nait d'un juste équilibre.
Quand la digue est rompue & que l'on voit les eaux
S'elancer & franchir les bords de leurs canaux,
Les champs sont inondés, leur force est épuisée.
J'aime mieux goutte à goutte une douce rosée.
L'abeille nous instruit ; ses travaux diligens
Ne pompent que le suc qui forme ses présens.
La gloire, diras-tu, la gloire! qu'elle est belle!

Oui ;

Oui ; mais pour en juger, prends un prisme fidelle,
Et distingue ses traits parmi de faux brillans.
Garde-toi d'imiter ces crédules enfans
Qui, voyant du soleil la flamme vagabonde
Imprimer sa splendeur sur la face de l'onde,
S'enfoncent dans la fange en voulant le saisir.
Trop souvent un fantôme a trompé le desir.
La gloire véritable est de chérir tes freres,
Immortels comme toi, comme toi nécessaires.
La gloire est d'honorer le dernier des humains,
Puisque Dieu l'a formé de ses augustes mains.
La gloire est de domter l'inimitié parjure;
L'effort le plus sublime est l'oubli d'une injure.
Qand l'ame, s'élançant d'un corps vil & mortel,
Sortira du bûcher immense, universel,
Sur les débris du monde on la verra sourire.
Ces palais, que la mort tiendra sous son empire,
Tomberont en cachant leurs maîtres orgueilleux.
Mais un soupir secret, offert aux malheureux,
S'élevant vers le Dieu qui prolonge la vie,
Recevra tout l'eclat qu'usurpoit le génie.
Ainsi de l'univers embrasse le tableau.
Le chêne altier décroît, tout rentre de niveau.
Que nous sommes trompés par tant d'arts si frivoles!
Et que font en effet de stériles paroles?

Ce langage arrangé, ce discours élégant,
Ce badinage fin sont les jeux d'un enfant.
Vertu ! seule beauté, reçois tous nos hommages.
Le génie a causé d'effroyables ravages.
Nous perdons nos beaux jours pour domter nos rivaux.
Mais quels sont, après tout, les généreux travaux?
C'est de combattre en homme, & de sauver sa tête
De tous ces fers honteux que le sort nous apprête.
Ne nous amusons pas à quereller les vents ;
Mais trompons leur fureur pas nos soins renaissans.
Je dédaigne un mortel dont la voix suppliante
Va caresser des grands la bassesse insolente :
J'aime à voir Diogene, en se moquant d'eux tous,
D'une froide statue embrasser les genoux.
Je plains l'infortuné qui chérit la mollesse,
Qu'un petit mal aigrit, qu'un rien tourmente & blesse,
Qui contre le malheur ne sait point se roidir,
Et seul dans l'univers ne voudroit pas souffrir.
Ce n'est pas que je veuille, en misantrope austere,
Briser des nœuds civils le lien tutélaire,
Changer un patriote en stoïque orgueilleux,
Placer l'homme insensible au rang des demi-dieux.
Je connois trop les nœuds qu'a tissu la nature,
La source des plaisirs coule de sa main pure.
Je respecte ces cœurs d'un doux limon pêtris,

Aux cris de l'infortune aifément attendris.
C'eft ainfi que l'on voit la tendre fenfitive
Déceler les douleurs de fon ame paffive,
Perdre au fimple toucher, fes graces, fa fraîcheur,
Et crier au méchant, toi feul n'a pas un cœur.
  Dans peu de jours, hélas ! la pefante vieilleffe
Flétrira fous nos pas les fleurs de la jeuneffe;
Nous perdrons par dégrés & notre ame & nos fens.
Prévenons la langueur de ces jours pâliffans.
Le foleil, au couchant moins vif qu'à fon aurore,
De fes derniers rayons s'enorgueillit encore.
Je veux que, banniffant la foibleffe & l'effroi,
L'homme, dans tous les tems, fache vivre avec foi.
Ce voyageur (1) fameux par fon isle déferte,
De fes nombreux talens y fit la découverte.
Ayons fon induftrie, & dans cet univers,
Jugeons-nous habitans des plus profonds déferts.
Ton femblable, ô mortel ! eft un être fragile.
Chéris-le; mais, crois moi, cherche un plus fûr afyle.
Nous fommes tous du fort les jouets éternels,
Le vrai courage refte aux généreux mortels;
Qui peut abattre l'homme alors qu'il eft fon maître ?
Le cœur qui fait fe vaincre eft tout ce qu'il veut être.

---

(1) Robinfon.

Il mesure sa gloire au poids de sa vertu ;
Il n'est soumis qu'au ciel, dont il a tout reçu.
L'ame est de son Auteur l'image la plus belle,
Tout ce qui n'est pas Dieu s'éclipse devant elle.

DERNIERE LETTRE

Du roman de Julie, ou de la Nouvelle Héloïse. (1)

SAINT-PREUX A WOLMAR, *après la mort de Julie.*

O Wolmar, quel coup tu viens de me porter ! Celui de la mort me sera cent fois moins horrible... Je n'existe plus ; je ne sens plus rien, pas même ma douleur ! Mon cœur est arraché loin de moi, où plutôt il est anéanti... La terre se dérobe sous mes pas ; tous les objets fuient sous mes mains comme des fantômes ; & mon ame stupide, égarée, réside

(1) La lecture du roman de Rousseau a fait naître l'idée de cette lettre. Elle fut écrite en 1764.

toute entiere au fond de la tombe où repose Julie ! Divine Julie, je respire à tes côtés, je veille sur ton corps froid & inanimé comme sur un dépôt sacré confié à mes soins... Je me tais ; je respecte le silence dont tu t'environnes... Je te contemple dans l'ombre de la mort ; mes yeux percent ce voile redoutable qui te couvre... O Julie ! oui, tu es toujours la même, ton ame anime encore tes yeux ; le trépas n'a point glacé ton front ; les insectes dévorans n'osent t'approcher, ils te respectent ; ta bouche va s'ouvrir... *Ami, remplis ton devoir...* Quels accents ! quelle voix touchante & lugubre ! Où suis-je ? L'illusion fuit ; sa langue s'est glacée ; ses yeux se sont éteints ; la mort enchaîne dans un cercueil ce corps jadis le temple de la vertu... Je voudrois fuir ; je ne puis. Cette image affreuse & adorable nourrit & déchire mon cœur. Quoi, Julie, tu n'es plus ?... O Wolmar, j'excuse tes erreurs... Eh ! quel pouvoir régit cet univers ? Femme adorée, tu n'es plus ? Où es-tu ? Ah ! ta plus belle

[illegible] Qui a pu te [illegible], des cœurs [illegible] ? & où est le [illegible], de tes enfans, de [illegible], & l'oserai-je dire, de moi ?... Un [illegible] indignation [illegible] ; en contemplant ce [illegible] désordre si bizarre, je [illegible] de mon cœur, je ne [illegible] de grandeur & de géné-rosité [illegible] supériorité sublime, qui [illegible] la vie & l'existence, qui [illegible] verser des larmes [illegible], qui me [illegible] manque que la [illegible] fortunés. Non, je [illegible]... Cet événement [illegible] & confond mes [illegible], le sourire amer est sur mes [illegible] ; ce n'est point le destin qui a [illegible] coup effroyable, il étoit trop [illegible].... ô Wolmar, acheve-[illegible], Être incompréhensible, trop

grand pour t'irriter du vain déſeſpoir d'un mortel dont tu as percé le cœur, pardonne; Julie eſt dans ton ſein; je t'adore, mais... O Dieu! que ne nous la laiſſois-tu? ou pourquoi, en la frappant, n'as-tu pas daigné nous frapper tous enſemble? Un ſeul inſtant a donc confondu tous nos projets; il n'eſt donc pas permis à l'homme de bâtir ſa propre félicité; & quand la vertu commence à faire notre bonheur, la mort vient déchirer le plan heureux de notre vie. Ami, nous ne verrons plus, nous n'entendrons plus cette ame qui animoit notre ame, ce cœur aimant qui attiroit nos cœurs, cet eſprit ſublime dont la force & la douceur conſoloient nos maux & nous élevoient au-deſſus de nous-mêmes! Je tenois tout d'elle, vertu, courage, bonheur; je ne ſuis plus rien. J'ai été un homme, aujourd'hui mon cœur eſt devenu inſenſible; j'ai tout perdu, juſqu'à l'opinion de moi-même: abſorbé dans une nuit épaiſſe, je ne vois que l'horreur du moment préſent; le paſſé eſt un ſonge, & l'avenir

au gouffre d'amertume où je me précipite.

O Wolmar! ta lettre dans un seul instant a répandu sur mon coeur tout ce qu'un coeur peut sentir de souffrances. Je n'ai éprouvé qu'une secousse; mais qu'elle a été cruelle! mon ame en est pénétrée & presqu'anéantie. Je conçois l'horreur de ma perte dans toute son étendue, mais je n'ai pas la force de sentir ma douleur. C'est vous, infortuné Wolmar, c'est vous qui buvez jusqu'à la lie ce calice amer. Vous avez reçu ses derniers soupirs; vous lui avez rendu les devoirs les plus chers & les plus tristes; vous êtes mort mille fois; vous vivez! Que n'ai-je éprouvé ces tourmens desirables! Je ne serois plus, ou je vivrois consolée.

O Julie! je ne puis m'accoutumer à l'idée de ta mort. Ah! puisque tu devois mourir, que ne t'ai-je vue expirante! Mes levres auroient pressé tes mains tremblantes; mes soins auroient retardé ce moment fatal. J'aurois recueilli tes larmes, tes soupirs, tes regrets; je t'aurois immolé ma douleur; j'aurois vu

briller ton dernier regard ; j'aurois emporté ton ame, & ma voix auroit consolé ta digne amie.... Aujourd'hui, plus à plaindre qu'elle, je ne puis donner de consolation, je ne puis en recevoir ; rien ne peut me donner ce courage dont j'ai besoin pour remplir tes volontés dernieres ; je meurs sans que je te sois utile ; j'expire, & je n'ai rien fait pour toi. Wolmar, homme sublime, toi qui me rendis vertueux par ta noble confiance, tu possédois le trésor où s'attachoit mon être, & je t'aimois ! Je vivois près de Julie, & j'étois heureux ! Si tu étois son époux, j'étois plus, j'étois son chaste amant ; ta générosité fit mon bonheur ; il étoit peut-être supérieur au tien. O cher Wolmar ! je te gardois cet aveu pour récompense.

Mais c'est peu : comment te rendre ce que je te dois ? J'ai tout perdu, & il me reste une dette immense à acquitter ; je ne puis supporter la vie, & tu m'ordonnes de vivre..... Ah, cruel, quel sacrifice exiges-tu ! Ne sois pas un tyran ; n'abuse pas des droits que

tu as ſur moi. Moi, revenir à la vie? revivre pour gémir, pour déteſter mes jours?.... Non...... tu le veux, eſt-ce aſſez? La voix de Claire ſe mêle à la tienne; Claire qui fut l'amie de Julie, Claire que j'aimois (puiſqu'il n'eſt qu'un mot pour exprimer de ſi différentes affections), mais que j'aimois comme faiſant partie de Julie que j'aime encore comme reſte précieux d'elle-même, Claire!.... ah! Wolmar, ſa voix même eſt impuiſſante.

Adieu; ne me retiens plus. Je deſcends dans la nuit de la tombe: c'eſt là mon ſeul aſyle. Ne m'accuſe point d'être un ingrat: conçois mes maux, & prononce. Tu n'aurois près de toi qu'un homme gémiſſant dont le cœur eſt mort, & dont l'eſprit eſt égaré. Laiſſe-moi mourir en paix.

Tu m'attends, ô divine Julie! permets que la froide mort m'uniſſe à toi. Après une vie mêlée de tant d'agitations, je dormirai près de toi d'un ſommeil tranquille, près de toi qui as déchiré mon cœur de mille traits, près de toi qui l'as enivré de mille plaiſirs. Hélas!

ce trouble qui me consumoit pendant une vie orageuse; ce moment où je te perdis, où je te vis passer dans les bras d'un autre; ce moment, dis-je, fut cent fois moins affreux que le sombre repos, que le calme horrible qui m'accompagne. Heureux le moment où une parfaite insensibilité terminera toutes mes peines !

Je vais mettre le pied dans ta tombe, ô Julie!.. Quelle terreur sacrée me pénetre ? qui m'arrête ? Je n'ose avancer dans ce sanctuaire redoutable..... Je me souviens que Julie étoit mere !... Elle sort du tombeau avec éclat.... O Julie ! je me prosterne à tes pieds; je n'ose lever jusqu'à toi mes timides regards... Que vois-je ! Auguste & tendre mere ! tu me présentes tes enfans, tu les baignes de larmes, tu les remets entre mes bras; ta voix douce & sublime s'écrie d'un ton de reproche : *Ami, remplis tes devoirs...* Oui, je les remplirai ; j'honorerai ton choix & ta confiance. Tes enfans t'étoient plus chers que toi-même... Je les aime comme toi :

[illegible]

[illegible] ... [illegible],
[illegible] mes bras;
[illegible]:
[illegible]
[illegible] Je suis vaincu:
[illegible]

[illegible], & je t'obéis, lorf-
[illegible] me rejoindre à toi.
[illegible] commandes, &
[illegible] Tu vis encore, tu
[illegible] je puis toujours t'ai-
[illegible] pour toi;
[illegible] & quand je ne ferois
[illegible]

[illegible] de Julie:
[illegible] vous m'appartenez.
[illegible]; elle
[illegible], & la
[illegible] l'hommage le plus
[illegible] opinions [illegible],
[illegible] dans mes bras, je
[illegible] je ne veux point
[illegible] de mes travaux.

O cher Wolmar ! je vole auprès de toi. Julie a parlé. Je consens à supporter le fardeau de la vie : je consacre mes jours à toi, à tes enfans ; heureux de les servir ! Cher Wolmar, reconnois une Intelligence suprême qui conduit tout ; elle a ses vues : soumettons-nous à ses décrets terribles, mais cachés. Un jour éclaircira ce qui nous confond. Reconnoissons un Dieu. Hélas ! si un aveugle destin régissoit le monde, aurions-nous le droit de pleurer, de nous attendrir & d'espérer ?

LETTRE

D'OVIDE EXILÉ, A UN AMI.

Tu veux que j'essaie de charmer des jours misérables par les douceurs de l'étude ; tu m'exhortes à ne pas laisser périr mes talens dans l'inaction. Ami, j'approuve ton conseil ; mais la pratique n'en est pas facile. Les vers veulent de la gaieté. L'ame, pour produire, a

a besoin d'être en paix. Je suis loin d'en jouir. Toujours battu de la tempête, il n'est point de sort plus triste que le mien. Exiges-tu que Priam folâtre sur le tombeau de ses enfans, & que Niobé, privée des siens, mene les danses de la joie? Relégué & seul dans le fond de la Scythie, sont-ce des vers que je dois écrire, ou des pleurs que je dois répandre? Quand tu me donnerois un cœur aussi dur que celui de l'accusateur de Socrate, toute ma constance s'affaisseroit sous le poids de mes maux. Mes calamités surpassent la force humaine. Le vieillard qui fut nommé sage par la voix d'Apollon, n'auroit pas le courage d'écrire, s'il éprouvoit mes malheurs. Il faudroit que j'eusse oublié ma patrie; il faudroit, ô mes amis! que je vous eusse oubliés vous-mêmes, & que j'eusse perdu tout sentiment. Encore la crainte qui m'agite ne me laisseroit jamais assez tranquille pour me livrer à mes pensées. Un peuple d'ennemis environne le lieu que j'habite, & m'y tient sans cesse assiégé. Ajoute encore

que les années ont affoibli mon génie, & que cette longue inaction a consumé ses forces. C'est en vain qu'un champ est fertile de sa nature ; si le soc ne le renouvelle, il ne produira que de l'herbe & des ronces. Le coursier qui est resté long-tems oisif, sera moins léger à la course, & verra ses rivaux voler devant lui dans la carriere. Le vaisseau qui long-tems reste à sec sur le rivage, tombe enfin en pourriture & se décompose ; & moi je désespere de redevenir ce que j'ai déjà été & de retrouver mes foibles talens. Mes forces m'abandonnent, les longues souffrances tuent le génie. Souvent cependant, comme aujourd'hui, je prends mes tablettes, & j'essaie d'assujettir des mots à la mesure des vers ; mais je n'ai point composé d'autres poëmes que ceux que tu vois. Ils se sentent des malheurs de leur auteur & des lieux où il est relégué. Je sais que la gloire donne des forces au génie, & que l'amour de la réputation le féconde. Il fut un tems où j'étois moi-même attiré

par l'éclat d'un nom. J'étois heureux alors : maintenant je suis trop malheureux pour m'occuper de la gloire ; & je voudrois, s'il étoit possible, être ignoré du monde entier. Me diras-tu que mes premiers vers ont réussi, & que je dois poursuivre mes succès ? O muses ! pardonnez ; mais vous êtes la premiere cause de mon exil. L'inventeur barbare du taureau d'airain en fit le premier le douloureux essai, & moi aussi je suis puni de mes talens. Devrois-je encore avoir quelque chose de commun avec les vers ? Quand on a fait naufrage, n'est-il pas naturel de détester les mers ? & quand même, toujours séduit par mon penchant, je me livrerois encore à un talent qui m'a été si funeste, suis-je dans des lieux propres à m'inspirer ? Je n'ai pas un seul livre ; je n'ai personne à qui je puisse me faire entendre, & qui se soucie de m'écouter. Tout est barbare, le lieu comme le langage. On n'entend sortir de la bouche du Gete que des sons effrayans & sauvages, comme les cris des bêtes féroces ; je crois même

même avoir déjà oublié la langue des Romains.

J'ai appris à articuler des mots getes & sarmates. A te dire vrai cependant, ma muse ne peut s'empêcher de tracer des vers. J'écris ; & quand l'ouvrage est achevé, je le jette au feu. Le fruit de mon travail est transformé en cendres légeres. Ne voulant point faire des vers, & ne pouvant pas plus m'abstenir d'en faire, je me livre à mon penchant, & j'abandonne l'ouvrage aux flammes. Ce n'est que par hasard ou par surprise que ces foibles lambeaux vous parviennent quelquefois. Ah ! plût au ciel que le feu pût détruire comme l'ouvrage le talent qui a été la cause de ma perte & de mes malheurs !

ÉCRITURE.

POUVOIR de l'écriture, tu n'attires pas encore assez l'admiration ! Par quel méchanisme des mots tracés sur du papier, & dont l'influence au premier coup-d'œil paroîtroit devoir être peu considérable, font-ils des impressions si durables, si profondes ? L'idée de la réalité n'est que passagere, & le tableau, par les touches vives qu'il reçoit des mots, affecte davantage. Ce pouvoir de combiner rapidement des idées à l'aide de simples figures, a vraiment quelque chose d'étonnant & de surnaturel. Des objets qui ne sont jamais tombés sous les sens, deviennent sensibles, & s'offrent réellement jusqu'à troubler & épouvanter nos esprits. Les mots frappent plus l'imagination que ne le feroit la chose même.

Il est assez difficile de concevoir comment les mots, semblables au ton de la voix, prennent un caractere d'attendrissement, de passion, de crainte, de souffrance, de mépris,

d'orgueil, de dedain; comment un caractere mort, inanimé, devient un langage éloquent, expressif, qui fait répandre des larmes, qui anime, qui passionne, qui tue.

Par une sympathie prompte & rapide nous saisissons le feu allumé dans une autre imagination. Démosthene enflamme sa république, & la précipite, malgré ses vrais intérêts, dans une guerre fatale. Peut-être aussi que les mots, dans leur origine primitive & lorsqu'ils n'ont pas encore reçu toutes les acceptions particulieres que crée une société policée, ont plus de force & d'énergie. Ces mots peignent naïvement, & ceux qui les entendent ne songent point encore à les soumettre à la froide analyse de la critique.

Les peuples encore barbares ont sans doute une précision plus nerveuse, une chaleur plus vraie : ils tiennent de plus près à la nature. Les mots, dans l'origine d'une langue, ont plus de briéveté, & expriment plus de choses à la fois. On les décompose, on les alonge, on les subdivise, on les modifie d'après une libre

[illegible] [illegible], les [illegible] comme les hommes. [illegible]; & cette [illegible] que l'autre, [illegible] & le cours bizarre [illegible].

[illegible] à la langue pri-[illegible], de [illegible] le voca-[illegible] dans les productions [illegible] les expressions les plus [illegible] des objets [illegible] la transmigration [illegible] avec les peuples [illegible] l'altération de [illegible] dans les [illegible] phénomè-[illegible] où [illegible] le son, l'ac-[illegible] qui désigne [illegible]. On verroit alors ce que les [illegible] ont [illegible], on ap-[illegible] qui régnoient [illegible] & nous.

Le savant M. Court de Gebelin dit : *Demander quelle fut l'origine de la parole, c'est demander quand l'homme commença d'entendre, de voir, de marcher.* M. l'abbé de Condillac, dans son *Essai sur l'origine des connoissances humaines*, a reconnu, d'après les les livres sacrés, qu'en sortant des mains de Dieu, Adam & Eve furent, par un secours extraordinaire, en état de réfléchir & de se communiquer leurs pensées : mais ensuite, écrivant en philosophe, il cherche comment la chose auroit pu se faire par des moyens naturels ; & l'on reconnoît alors évidemment que la parole est acquise & non donnée à l'homme, comme l'assure sans preuve M. Court de Gebelin.

Quelle différence incroyable dans le style de deux hommes nés la même année, habitans de la même ville, parlant la même langue, voyant les mêmes objets ! Comment ne pas reconnoître que le style est l'empreinte de l'ame, & qu'il ne s'apprend point, qu'il ne s'imite point ? J'ouvre les œuvres de * * * * *;

[illegible] les caractères noirs tracés sur du papier blanc. Je lis, je vois des tragédies en hémistiches & en rimes, des discours, des dissertations, de la poésie, des vers grands, petits, &c. Mon esprit, malgré moi, est distrait, vagabond; j'oublie que je lis; une rêverie vague s'empare de moi; je bâille, & je laisse là l'homme de génie par excellence. J'ouvre un volume de la Nouvelle Héloïse de Rousseau, c'est encore du noir sur du papier; mais tout-à-coup je deviens attentif, je m'anime, je m'échauffe, je m'enflamme, je suis agité de mille mouvemens divers. Je me crois dans les bosquets de Clarens; je vois, j'entends les personnages, je lis le volume d'une haleine; & quand j'apprends qu'il y en a six, mon cœur palpite de vie & de plaisir, & je voudrois pouvoir prolonger à l'infini cette délicieuse lecture.

ÉCRIVAINS.

Tout écrivain eſt particuliérement lié à la juſtice d'une maniere ſolemnelle, & avant toute autre obligation. L'infraction de la juſtice eſt une injure faite au genre humain. Voilà pourquoi tout auteur digne de ce nom ſent vivement le tort que l'on fait à ſon ſemblable: il eſt le vengeur de la cauſe publique; & l'oppreſſion qui eſt tombée ſur ſon voiſin doit lui devenir perſonnelle: il ne peut ſe diſpenſer d'élever la voix.

Tandis que l'envie, la méchanceté, l'ignorance attaquent les écrivains, ils mépriſent des traits qui doivent mollir, parce que rien ne contre-balance la renommée univerſelle. La ſupériorité de leur raiſon leur montre les ſuffrages des hommes ſenſibles nés & à naître; & ils placent la récompenſe de leurs travaux dans l'amélioration des projets pour le bien public.

Peut-on donc trop honorer ces hommes

ſupérieurs, qui étendent nos lumieres, qui établiſſent le code moral des nations, & les vertus civiles des particuliers? Un poëme, un drame, un roman qui peint vivement la vertu, modele le lecteur, ſans qu'il s'en apperçoive, ſur les perſonnages vertueux qui agiſſent; ils l'intéreſſent, & l'auteur a perſuadé la morale ſans en parler : par l'art d'un travail caché, il nous a préſenté certaines qualités de l'ame revêtues de ces images qui les font adopter. Il nous fait aimer ces actions généreuſes; & l'homme qui réſiſte aux réflexions, qui s'aigrit par les leçons dogmatiques, chérit le pinceau naïf & pur qui met à profit la ſenſibilité du cœur humain, pour lui enſeigner ce que l'intérêt perſonnel & farouche repouſſe ordinairement.

Il faut travailler avec ſoin l'intérieur de notre ame, qui eſt le ſanctuaire où réſident les images & les penſées. La ſcience n'eſt faite que pour nous conduire à la morale qui nous eſt néceſſaire, à la morale qui nous apprend à être patiens, modérés, doux, &

qui en nous parlant de nos ſemblables, nous enſeigne tout ce que nous leur devons. Un philoſophe qui médite ſeul, qui ſcrute différens objets, qui les examine tranquillement ſous tous leurs rapports, eſt plus en état d'approcher de la vérité qu'une aſſemblée d'hommes qui diſcutent, déliberent, argumentent. Les écrivains ne doivent faire corps que par leurs idées.

Un homme riche ou heureux ne feroit peut-être pas bien de vouloir écrire, non pas ſeulement parce qu'il aventureroit ſon repos & ſes paiſibles jouiſſances ; (1) mais parce qu'il ne feroit peut-être pas aſſez vivement indigné contre les méchans, c'eſt-à-dire, contre les perturbateurs de l'ordre public. Il ſe trouveroit dans une ſituation trop propre à tolérer beaucoup d'abus qui ne le

(1) Quand on ſe conſacre aux pénibles devoirs d'écrivain, il faut avoir ſondé d'avance la force de ſon ame ; il faut pouvoir être aſſuré de ſoutenir avec fermeté les aſſauts des événemens.

[illegible] -ché, pour [illegible] ; [illegible] à [illegible] à [illegible] par le [illegible] politiques de nos [illegible].

[illegible] - il le remede aux [illegible], jusqu'il feroit si [illegible] ? Il faut qu'un [illegible] d'être mécontent de [illegible] dans sa patrie, [illegible] des traits mâles qui [illegible] : il faut que ces traits [illegible], puisqu'il a à [illegible] & [illegible]. [illegible], c'est-à-dire, de [illegible], il faut que la mé-[illegible] à sa touche [illegible], & [illegible] plus attendris-[illegible].

[illegible] - même, qu'il ne lui [illegible] le moindre ridi-[illegible]. Cela est vrai-

ment reſpectable ; mais il n'avoit encore rempli que la moitié de la tâche d'un homme de lettres. Il lui eſt de plus en plus enjoint de renforcer ſa voix contre tout ce qui bleſſe & avilit l'humanité, de flétrir tout deſpotiſme, d'attaquer ſans relâche la tyrannie qui revêt tant de formes, de ſe dévouer pour la cauſe commune, de poſſéder ce ſentiment profond qui ſe répand à grands flots, de voir le dernier citoyen, & de devenir enfin ſon avocat devant l'orgueil de la puiſſance.

Eh! qui défendra la multitude des coups qu'on lui porte, ſi ce n'eſt la voix éloquente de l'homme juſte & ſenſible? Qui environnera le pouvoir aveugle & violent de tous les reproches, de tous les cris, de tous les gémiſſemens, ſi ce n'eſt l'écrivain? Il faut qu'il rende l'accent aigu & plaintif de l'opprimé; qu'il faſſe gronder ſur la tête de l'oppreſſeur le bruit lointain & formidable du tonnerre de la poſtérité, & qu'il ſache, malgré l'audace qu'ont affectée quelques politiques, qu'il eſt peu d'hommes publics qui ne craignent le jugement du public.

On appellera ce courage enthousiasme ; mais l'enthousiasme n'est-il pas au talent ce que le coloris est à la peinture ? Sans lui, point de sacrifice à la vérité, point d'inspiration, point de cet attrait permanent & victorieux qui force l'écrivain à composer ces ouvrages qui laissent une trace profonde dans leurs siecles.

Heureux donc celui qui sent l'enthousiasme de son art ; qui, tandis que l'erreur a ses héros & ses martyrs, s'enflamme pour la vérité & jouit, dans la contemplation de ses chastes attraits, des sacrifices qu'il a faits pour elle ! La vérité a ses amans qui la préferent à tout. Entendez un Anglois qui parle de la liberté : c'est d'un ton mâle qui annonce qu'il l'acheteroit aux dépens de sa vie. Lisez Fenelon, lorsqu'il parle de la vertu ; comme il l'insinue dans notre ame ! L'auteur qui s'abandonne au vrai mouvement de son ame, a donc un idiôme qui résonne, non à l'oreille, mais à l'ame du lecteur ; & voila l'éloquence.

Si tel homme se passionne pour un conquérant, l'idolâtre & s'imagine qu'il est glorieux

d'expirer ſous ſes drapeaux ; ah ! pardonnons à l'eſprit généreux, avide de connoiſſances utiles, le tranſport qu'il éprouve en pénétrant duns le ſanctuaire où ſe cache la vérité & en ſoulevant les voiles qui la couvrent.

FABLE.

Le Pere mourant & ſes deux Fils.

UN bon pere, & de plus homme de très-grand
ſens,
Touchoit à ſon heure derniere ;
Il jouiſſoit des pleurs de ſes enfans,
Et gardoit à tous deux une tendreſſe entiere.
En tête cependant il avoit un projet.
Il écarte l'ainé, fait venir ſon cadet :
Mon fils, nous ſommes ſeuls ; prends cette clef
ſecrette ;
J'ai caché dans ce coin une riche caſſette,
Où tu trouveras du comptant.
Garçon d'eſprit, je te dois ce préſent.
Le cadet étonné : Qu'exigez-vous, mon pere ?
Mon cœur me le défend ; un tel tort à mon frere !
Ah ! reprit le vieillard, emporte, & ne dis mot.

De ton frere je sais quel deviendra le lot.
Va, ce n'est pas pour lui que je crains la misere ;
Il réussira : c'est un sot.
(*Cette fable est imitée de l'allemand.*)

FABLE.

Le Denier & le Louis d'or.

Un denier (puisqu'il faut l'appeller par son nom)
Un double louis d'or, au front large & superbe,
Tous deux échappés du cordon,
Côte à côte glissoient sur l'herbe.
Que fais-tu près de moi, dit d'un ton orgueilleux
Le métal arrogant à l'atôme de cuivre ?
Dans le monde, où je brille, as-tu jamais su vivre,
Toi méprisé des grands, & qui n'es cher qu'aux gueux ?
L'humble voisin reprit : Je suis fort peu de chose ;
Mais je fus en tout tems utile aux malheureux,
Et tous les soirs l'homme laborieux
En son sang me métamorphose.
Je ne fais point de trahisons,
De crimes, ni d'achats sordides ;
J'aime mieux hanter des haillons

Que des cœurs faux, des têtes vuides.
Jamais ſur le tapis d'une table de jeu
Je n'ai prêté mon nom à d'avares ſottiſes.
Preſque toujours, en préſence de Dieu,
J'habite le tronc des égliſes.
D'ailleurs, marqué du même ſceau,
Et comme vous ſervant la république...
Un paſſant qui ſurvint empêcha la replique;
Il ramaſſa l'écu ſi beau,
Sans oublier la chétive monnoie.
Mais que fit le paſſant? le dirai-je? De l'un
Il ſoudoya fille de joie,
Le denier fut pour le pauvre importun.

FABLE.

Le Coucou & l'Hirondelle.

MAÎTRE coucou rencontre une hirondelle
Qui revenoit des royaumes lointains.
Eh! vous voilà, voyageuſe éternelle?
Arrêtez, dites-moi quelque bonne nouvelle.
Apprenez-moi des faits certains.
J'ai des amis par-tout, car par-tout j'ai ſu plaire.
Répondez-moi, ma très-chere commere.
Vous avez vu bien dés pays nouveaux!

Dites, ſous un autre hémiſphere,
Parle-t-on beaucup des oiſeaux ?
La voix du roſſignol eſt-elle auſſi brillante
Parmi les peuples du Japon,
Que parmi nous ? Oh, je croirois que non.
— Pardonnez-moi; tout de même elle enchante;
Il eſt toujours le héros du printems,
L'ame de nos rians bocages,
Le chantre ailé, dont les accens
Plaiſent le mieux ſous les ſombres feuillages.
— Et la fauvette ? — Elle a ſon prix.
Sa gorge noire & ſon gentil corſage
Lui font un grand nombre d'amis.
On chérit encor ſon ramage.
— Et moi, qu'en dit-on ? — Vous ? on n'en dit rien du tout.
Jamais ſur vous le moindre mot ne ſonne.
— Ah, les ingrats! Ils me pouſſent à bout...
Eh bien, je parlerai toujours de ma perſonne.

Ainſi ſe venge un faquin orgueilleux,
Comme un coucou ſans ceſſe égoïſte ennuyeux.

FABLE.

FABLE.

L'Homme & le Buiſſon.

DANS un buiſſon de haute épine,
Un homme, un ſoir, guétoit un chat;
Il en vouloit à ſa robe d'hermine.
Il étoit déjà pris; mais voyant ſa ruine,
L'animal fit ſi bien, que l'homme le lâcha.
Son ame étoit doublement irritée,
Car il avoit la main enſanglantée
Par les ronces de ce buiſſon.
Dans ſon courroux, n'écoutant plus raiſon,
Il s'apprête à couper juſques dans ſes racines
L'arbuſte couronné d'épines.
Une affaire ſurvient, & juſqu'au lendemain
Il a différé ſa vengeance.
Mais la ſerpe aiguiſée eſt toujours ſous ſa main,
Et lui rappelle ſon offenſe.
Enfin il s'arme un certain jour,
Et s'en va droit ſignaler ſa furie...
Quelle ſurpriſe, ô ciel! cette haie eſt fleurie.
La douce odeur qu'elle exhale à l'entour
Eſt le parfum de l'ambroiſie,
Le champêtre encens de l'amour.

Il apperçoit des roſes éclatantes ;
Dont rien n'égale la fraicheur ;
En feſtons il les voit pendantes,
Il reſpire un baume enchanteur.
Il s'approche, il leur rend hommage ;
Le fer eſt tombé de ſa main.
On reſpecte un buiſſon ſauvage
Comme l'honneur de ſon jardin.

Pour une légere piquure
N'écoutons point un ſot courroux :
Peu de tems guérit la bleſſure.
Oublions plutôt une injure ;
Tous les cœurs reviendront à nous.

FABLE.

Le Singe & l'Huître.

Le ſinge d'un Gaſcon, Gaſcon comme ſon maître,
Vit une huitre entr'ouverte, & s'écria : Sandis !
Chétive créature, à quoi puis-je connaître
De quel regne Dieu te fit naître ?
Penſes-tu ? ſens-tu même ? Onc tu n'y prétendis.
J'ignore encore en quel degré Leibnitz
Put placer ton eſpece au nombre des monades,

Moi qui dans le grand tout fus mis comme un
chaînon
Entre l'instinct & la raison. . . . .
Lasse à la fin de ses bravades,
L'huître répondit : Vil bouffon,
Va-t-en chez Nicolet, enflé de ta bassesse,
Prostituer aux sots ta machinale adresse ;
Tandis que, digne objet des regards d'un Buffon ;
Dans mon calme apparent, sur l'aile du génie,
Je vole aux régions de la philosophie.
Epimenide ainsi, par les sots de son tems,
Fut soupçonné de dormir quarante ans.
Abdere s'honora d'un sage
Qui des yeux corporels se refusant l'usage,
S'ensevelit tout vif au sein des monumens.
Moins les sens ont d'empire, & plus l'ame travaille.
Adieu. Pour méditer, je rentre en mon écaille.

BRIÉVETÉ DE LA VIE.

Pourquoi faut-il que notre vie soit si courte ! Que ne vivons-nous deux ou trois mille ans ! Voilà ce qu'on entend.

Presque tous les hommes se plaignent de la briéveté de leurs jours. S'il étoit en leur disposition de pousser leur carriere aussi loin qu'ils le voudroient, ceux qui se détermineroient à mourir au bout de deux ou trois mille ans seroient peut-être plus rares que nos suicides d'aujourd'hui.

Insensés que vous êtes ! avez-vous bien réfléchi sur ce qui résulteroit d'une vie aussi longue ? Si Dieu exauçoit vos vœux indiscrets, il faudroit, ou qu'il agrandît considérablement notre globe, ou qu'il nous privât de la faculté de nous reproduire. Mais notre globe ne sauroit recevoir une plus grande étendue sans qu'il s'ensuivît le bouleversement de notre systême planétaire & notre ruine.

Les corps qu'on entaſſe, après une bataille, dans des foſſes larges & profondes, ne ſont qu'une foible image de la confuſion où nous ſerions ſur cette triſte planete, ſi perſonne ne mouroit d'ici à quinze cents ans ſeulement, ou que la vie commune de l'homme fût de ce nombre d'années & qu'il conſervât la faculté d'engendrer pendant les ſept huitiemes de cette longue vie, comme cela ſe voit communément dans la vie préſente. Ceci va être mis en évidence par le calcul.

La circonférence d'un des grands cercles de notre ſphere étant de 7,200 lieues marines de 2,850 toiſes & de 20 au degré, ſon diametre ſera de 2,291 $\frac{59}{71}$ lieues; ſa ſurface de 16,501,183 $\frac{7}{71}$ lieues, leſquelles réduites en pieds quarrés, donneront 4,825,110,925-148,450. Si l'on en ôte ſeulement la moitié, qu'on ſuppoſe occupée par la mer, les lacs & les rivieres, il en reſtera 2,412,555,462-574,225.

Suppoſons maintenant que cette moitié ſoit habitée par un milliart d'hommes. Si ce nombre

venoit à augmenter tous les ans d'un centieme seulement, il seroit si grand au bout de 1,476 ans, qu'il rempliroit à peu de chose près toute la surface habitable de la terre, en n'accordant à chaque homme qu'un espace d'un pied quarré; car $\frac{101}{100}$ élevé à sa 1476[e] puissance & multiplié par 1,000,000,000, produit le nombre 2,389,936,508,196,722. Si l'on ajoute à ce nombre le produit d'une année de plus, il donnera alors 2,413,835-873,278,689, lequel surpasse celui des pieds quarrés, que contient la partie habitable de notre globe.

Si, au lieu d'un centieme, on suppose que le nombre des hommes s'accroisse d'un vingt-cinquieme, ce qui ne seroit pas exorbitant dans la supposition d'une vie aussi longue, fût-elle même beaucoup plus courte, au bout de 374 ans ce milliart d'hommes s'élevera à 2,346,681,621,621,621, nombre presqu'égal à celui des pieds quarrés que contient la partie habitable de la terre. Si l'on ajoute une année de plus d'un pareil accroissement, alors on

aura 2,440,548,886,486,485, nombre supérieur à celui des pieds quarrés que les eaux laissent à découvert sur la surface du globe.

Ce nombre, tout grand qu'il est, n'est rien en comparaison de celui que produiroit une pareille augmentation continuée pendant 1500 ans; l'imagination en est effrayée. C'est alors que les hommes seroient entassés les uns sur les autres, ne fussent-ils pas plus gros que des cirons. En voici le nombre calculé par les logarithmes à huit décimales: 35,481,257,359,813,084,135,514,018-691,588,785, nombre plus de deux cents fois plus grand que celui de 162,628,999-125,937,863,623,442,432,000,000, qui exprime celui des points cubiques de matiere que contient la masse entiere de notre globe. Il faut observer qu'un pouce cube contient 2,985,984 de ces points.

Que faut-il conclure de là? Que tout est arrangé sagement; que toutes choses, même celles dont nous avons le plus d'horreur, la mort, par exemple, sont ordonnées pour notre

bien ; que Dieu, pour nous mettre au large & nous laiſſer les coudées franches, a voulu qu'il y eût des maladies, des médecins, des militaires, des bourreaux, & mille autres moyens deſtructifs, dont nous avons la ſottiſe de nous plaindre, ſans faire attention que tout cela ſert à élaguer le grand arbre du genre humain, à lui donner de l'air, à ménager ſa ſeve en retranchant ſes branches ſuperflues, qui bientôt le feroient périr, ſans cette précaution.

(*Cet article eſt de M. l'abbé Paſquet.*)

ABDICATION.

LA grandeur ſuprême a-t-elle des plaiſirs ſecrets que nous ne connoiſſons pas ? Chacun y monte en idée, & gémit de n'être point aſſis ſur un trône. Eſt-ce une illuſion de l'eſprit ? Y a-t-il des voluptés réelles attachées à l'exercice de la royauté ? Je vois les monarques ne pouvoir repoſer ſur le trône & ne

pouvoir en deſcendre ; malheureux en régnant, malheureux plus ſouvent de ſe voir trop obéis, & craignant toujours de ne l'être point aſſez. Qu'y a-t-il donc de ſi ſuave dans une couronne ? Pourquoi la vie privée paroît-elle ſi effroyable à celui qui a eſſayé de la royauté ?

Il faut que le plaiſir de commander, de diriger de vaſtes opérations, tienne l'ame à une certaine hauteur & la flatte dans toute ſa profondeur. Ajoutez qu'un roi ſait tout ce qu'il veut ſavoir, qu'il peut ſatisfaire ſon inépuiſable curioſité, que tous les arts ſont à ſon commandement, qu'il donne à la juſtice une force qui la rend l'image de la juſtice éternelle. Que ces prérogatives ſont glorieuſes ! que l'homme ainſi eſt grand au milieu de ſes ſemblables ! Les autres hommes ne peuvent former pour le bien public que des vœux impuiſſans ; & le monarque, quand il le veut, frappe l'abus aux deux extrêmités de ſon royaume, & l'enleve à ſes vieilles racines.

Je conçois donc que ces fonctions poli-

tiques qui embrassent de grands objets, toujours intéressans, remplissent l'ame, la nourrissent, l'accoutument à des points de vue profonds & majestueux, & la satisfont conséquemment d'une volupté qui nous est inconnue, à nous petits & sans pouvoir.

Charles-Quint, après avoir abdiqué la couronne avec toutes les formalités requises, s'étonne & s'afflige en arrivant à Burgos, de ne plus voir cette cour empressée & nombreuse, qui l'environnoit lorsqu'il tenoit le sceptre. Le monarque connoissoit peu les hommes & son rang; il s'étoit persuadé peut-être, que tous ces honneurs s'adressoient à sa personne au moins autant qu'au roi.

Le trône devint insupportable à Charles-Quint, à Christine, à Philippe V, à Victor-Amédée; ils voulurent en descendre, ils s'en repentirent, ils ne purent être ni rois, ni sujets.

Dans quelle condition de la vie humaine veut-on représenter jusqu'à la fin de sa vie? Le guerrier, le magistrat, le négociant,

l'écrivain même ſortent de la carriere & vont chercher le repos ; mais ſi la nature condamnoit un roi à vivre cent années & au-delà, il lui faudroit donc à cent dix ans régner ſur une ſixieme génération. Tout homme peut ſe déplacer, changer de ſoins & d'occupations ; les rois ſont condamnés à reſter enchaînés dans le cercle uniforme des reſpects & des hommages.

Appartenir invinciblement à un point fixe & central, & ne pouvoir jamais ſortir de ſa place, me paroît un des plus grands inconvéniens de la royauté. Si une foule de jouiſſances appartiennent aux rois, combien d'autres leur ſont interdites ! Il faut une tête forte pour ſoutenir cette élévation, ouvrage de la politique & non de la nature, juſques dans un âge avancé.

Mais ſi les peines des rois ſont grandes, s'ils ſont éternellement liés au cours des événemens publics, que leurs travaux, en récompenſe, peuvent leur procurer de délices ! Des occupations graves deviennent des plaiſirs

pour les ames qui ont le sentiment de l'ordre & de l'harmonie.

Quand on songe qu'ils peuvent répandre la douceur sur la vie entiere d'un homme, d'une famille, d'un peuple; que chaque trait émané de leur plume peut être un acte de bienfaisance universel, sur-tout dans ce siecle où l'autorité des souverains est affermie, où leur personne est en sûreté, où ils se trouvent, sans contradiction, dépositaires de la force publique; alors il faut avouer que les rois touchent ce qu'il y a de plus délicieux dans l'existence d'un être pensant : ce pouvoir de réprimer le méchant & de relever le foible, d'éteindre jusqu'à une partie des maux que nous imposa la nature, & de sourire ensuite à leur ouvrage, a quelque chose qui inspire un respect religieux. Quelle autre occupation offre tout-à-la-fois & cette utilité & cette récompense ?

Les monarques, aidés de la philosophie, peuvent être aujourd'hui des dieux au milieu des humains; & nous, foibles particuliers,

dépourvus de force & de puissance, nous ne pouvons qu'à grand'-peine être des hommes.

C'est Socrate qui a dit le premier que la philosophie devoit diriger les rois : il faut toujours venir à cet homme-là; il a deviné le nœud de la politique. *Tant que les philosophes ne seront pas rois, ou que les rois ne seront pas philosophes; tant que la philosophie & le sceptre, au lieu d'agir de concert, se trouveront séparés, la félicité publique ne pourra avoir lieu.*

CONVERSATION.

Il y a des hommes qui dans la conversation s'animent, & produisent les plus heureuses pensées; pensées quelquefois plus fines & plus applicables aux circonstances & aux événemens que celles qui sont imprimées. Le moment, l'à-propos frappent l'expression, & la rendent plus originale & plus concise. Veulent-ils écrire? ils manquent absolument d'art & de méthode, & ils prouvent, au

grand étonnement de ceux qui les connoiſſent, qu'ils ne ſavent que parler. Au contraire, tel auteur fameux eſt ſec, triſte, ou embarraſſé dans la converſation. Tel étoit Corneille, tel étoit Richardſon, tel étoit la Fontaine; & plus d'un homme de génie a fait dire, après qu'on l'eut entendu : Quoi, c'eſt là lui ?

Les dons ſont partagés ; il eſt bien rare de les réunir au même degré. Ecrire & parler ſont deux talens très-diſtincts, & ce double avantage peut fort bien ne pas appartenir au même homme.

Les auteurs qui ont fait des ouvrages lus, eſtimés, ſont certainement des gens d'eſprit : mais eſt-il démontré manifeſtement qu'ils ſoient les hommes qui aient effectivement le plus d'eſprit & d'éloquence ? On rencontre quelquefois de ces hommes inattendus, qui étonnent d'autant plus qu'ils ſont loin des idées courantes : ils ont l'air d'appartenir à un autre monde; leur maniere de voir les objets, leur diction ne reſſemblent à rien de

ce qu'on connoît : ce n'est plus le style des gens de lettres, c'est le leur : il attache, il émeut, il fait rêver : on se demande comment on est remué par un homme agreste, dont la parole est inculte ; ils ne se servent ni des mots, ni des tours de phrases usités. Son idiôme est neuf, & il vous pénetre.

Tyrannisés par l'habitude, nous revenons le lendemain au pli accoutumé, au goût factice, à la lisiere de l'usage, à la routine, ou bien à notre auteur favori que nous avons loué une fois & que nous louerons toujours pour ne pas paroître inconséquens.

Nous en croyons plus les livres que le sentiment de notre propre admiration : nous ne savons pas la conserver, la mûrir, la propager : nous oublions les idées les plus fortes, les plus neuves, les plus vraies, parce que nous n'avons pas le talent de les saisir & de les coucher en nous, comme dit Montaigne. Tel a été miraculeux au monde, auquel sa femme & son valet n'ont rien vu de remarquable, dit encore le bon Montaigne.

Il n'y a qu'un homme qui pense, qui sache distinguer le grand homme de l'homme ordinaire.

Ce qui servira à développer cette réflexion, c'est qu'un homme d'esprit est toujours entendu, & que tel homme de génie est mort sans l'avoir été. Il se compose quelquefois un langage qui le rend inintelligible pour ceux qui ne savent point l'étudier : alors deux ou trois hommes entrent dans ses idées, & le reste méprise ce qu'il n'est pas en état de comprendre.

Je crois qu'il est des gens qui ont l'intelligence si profonde & si vive, que rebutés de ne pouvoir se faire entendre, ils conversent avec eux-mêmes, attendant celui avec lequel ils puissent communiquer.

La conversation d'un homme instruit vaut mieux qu'un livre, en ce que le livre ne répond point à une objection.

On reconnoîtra aisément un écrivain qui a le style de la conversation, de celui qui dans la retraite n'a connu que la lecture calme & solitaire.

ſolitaire. On apprend bien mieux dans la converſation quand elle eſt franche & ouverte.

L'eſprit de parti n'a plus lieu dans les diſputes. Il faut ſavoir dire aujourd'hui : *Je me ſuis trompé.*

MILTON.

MILTON a peint un monde idéal. Il ſemble vous dire : Voulez-vous entrer avec moi dans le monde que j'ai créé? Si vous y conſentez, abandonnez-vous à moi, & vous verrez le ſpectacle le plus merveilleux ; mais ſi vous armez votre froide raiſon contre ma poéſie, ne vous placez pas ſur le char qui doit vous tranſporter dans une région inconnue ; reſtez où vous êtes.

STYLE LACONIQUE.

PHILIPPE, roi de Macédoine, écrivit aux Laconiens, que s'il entroit une fois dans la Laconie, il ſaccageroit leur pays. Les Laconiens, en réponſe à cette lettre, écrivirent ſeulement ce mot : *ſi.*

LA TRAGÉDIE

DE BRUTUS.

JE ſors de la repréſentation du *Brutus* de Voltaire. Dans cette piece on s'intéreſſe pour le fils de Brutus ; mais ce fils méditoit un parricide, en faiſant remonter Tarquin ſur le trône : car on devoit commencer par égorger les deux conſuls. Pourquoi donc M. de Voltaire a-t-il voulu intéreſſer pour deux fils dénaturés, pour deux mauvais citoyens qui préféroient un tyran à la liberté ?

BATAILLES.

JE n'ai jamais assisté à aucune bataille ; mais d'après l'histoire lue attentivement, je vois de mon cabinet les campagnes des plus fameux généraux. Je lis les détails des combats, & je tire une induction secrete de ces terreurs paniques & fréquentes, où souvent l'on fuit des deux côtés.

Quand l'homme apperçoit la mort distinctement, il cesse d'être soldat ; il faut qu'il soit distrait, classé, encouragé, environné, entraîné, emporté par l'exemple.

Tout guerrier avoue que dans le fort du combat on ne songe point à la mort. Elle a beau courir de rang en rang, on voit sans voir ; l'ame entiere est attachée à un objet étranger ; un lievre qui court dans les rangs, fait rire dix mille hommes exposés au feu du canon.

Mais dès qu'une voix s'éleve & crie : *nous*

fommes perdus, *nous fommes coupés*, *nous fommes trahis!* alors, malgré la difcipline, la bravoure des chefs & le regard des rois, tout fe débande en un inftant; l'œil du foldat s'eft fixé fur le fpectre du trépas; & ces hommes dont le métier eft de le braver, n'ont pu foutenir fa vue diftincte: ils fuient honteufement. Pour les faire vaincre, il faut les amufer & cacher le but où ils doivent tendre.

On connoît le mot naïf de ce muphti qui, voyant les troupes Ottomanes battues & fugitives, proféra ces belles paroles: *Puifque les foldats du fublime fultan ne veulent plus combattre, il faut bien faire la paix!*

Celui qui connoît le génie & les refforts des gouvernemens anciens, doit beaucoup s'étonner lorfqu'il voit dans nos gouvernemens modernes des recrues forcées. On croit faire un foldat d'un homme à qui l'on a mis un fufil fur l'épaule; mais fans les flammes du patriotifme, & peut-être le fentiment profond d'une guerre jufte, le prince aura des

armées & point de guerriers. Ces maſſes n'auront point d'ame, point de reſſorts, & ſeront des forces purement méchaniques.

Ce ſont les ſoldats d'une nation libre qui vont d'eux-mêmes à la guerre, qui n'abandonnent point leurs drapeaux, & qui décident la victoire. Il faut aimer ſa patrie pour lui donner ſon ſang ; il faut ſentir les avantages du gouvernement où l'on vit, pour vaincre pour lui.

Qui précipitoit les anciens dans des conquêtes ? Un intérêt viſible & national. Les guerriers s'élançoient dans les combats, dédaignant la mort & ne voyant que l'honneur ; le ſoldat bleſſé ſoulageoit le ſoldat mourant ; ils s'embraſſoient ; ils ſuçoient mutuellement leurs plaies. Les peres ne pleuroient pas leurs enfans ; les meres elles-mêmes donnoient des ſignes de joie : heureuſes d'avoir enfanté des ſoldats à la patrie.

On faiſoit autrefois de grandes choſes avec des poignées d'hommes ; aujourd'hui des armées innombrables ſe fondent, périſſent, ſe

difperfent, parce qu'il y manque cet ardent patriotifme qui feul opere des prodiges. Notre tactique, nos généraux, notre difcipline ne font des armées que des maffes qui, comme des efpeces de rochers, demeurent immobiles après qu'on les a lancées.

Les débats des Européens n'ont rien changé à la face de l'Europe; pas un roi captif ou détrôné; pas un royaume renverfé, ou débordant fes limites; point de ces fecouffes de couronne dont le fracas merveilleux tiendroit nos efprits éveillés & dans un grand étonnement. L'uniformité des batailles donne à nos gazettes une couleur monotone; il n'y a que les noms de changés. La paix & la guerre ont prefque la même phyfionomie; les états, après ces luttes fanglantes & terribles, ont confervé leur affiette; pourquoi donc des batailles, puifqu'il n'y a plus de révolutions?

On dit: Ruinons notre voifin; pourvu que j'aie un écu de fix livres au-deffus de lui, je m'eftimerai vainqueur. Oh, la belle victoire! C'eft comme fi l'on dépouilloit quel-

qu'un pour avoir le plaiſir de reſter en chemiſe en le voyant tout nu.

Quand lirons-nous dans les gazettes des événemens nouveaux & capables d'intéreſſer la curioſité ? Avec quel plaiſir j'apprendrois la découverte de quelque peuple policé, caché dans l'Amérique ſeptentrionale, & qui offriroit ſubitement à nos regards étonnés des arts qu'il auroit découverts auſſi de ſon côté !

Quel étonnenment pour nous autres Européens qui nous croyons les plus avancés dans les ſciences & les arts, ſi nous allions trouver des peuples civiliſés qui nous ſurpaſſeroient en bonheur comme en connoiſſances, des peuples faits pour changer ſubitement nos idées & le plus fortement imprimées dans notre cerveau ! Les voyages dans la mer du Sud ont déjà fait rêver les moraliſtes. Que d'objets de comparaiſon ! Quelle foule d'inſtructions & de lumieres !

L'hiſtoire de ce peuple iſolé feroit plus propre à être obſervée que celle de tous les peuples connus anciens & modernes. Abſolument ſéparé du reſte de l'univers, tout chez

lui nous parleroit. Mais il n'y a que le tems qui donne la réalité aux conjectures, & qui amene les découvertes tranſcendantes.

DU DUEL.

Est-il bien vrai que les anciens aient pratiqué le duel ? Qu'eſt-ce qu'un duel dans nos idées ? Je crois pouvoir le définir, un combat prémédité entre concitoyens, ou même entre des étrangers qui ne ſeroient pas en état de guerre. Les combats ſinguliers, livrés entre des guerriers de différentes nations, tels que ceux de David & de Goliath, d'Hector & d'Achille, d'Enée & de Turnus, des Horaces & des Curiaces, &c. ne ſont pas proprement des duels; je reconnois des hommes publics, avoués de leur nation, & chargés des intérêts des deux peuples qu'ils repréſentoient.

Pour trouver un exemple du duel entre concitoyens, il faut remonter preſqu'au tems fabuleux, au duel d'Etéocle & de Polynice,

ce qui ne fait point un fondement hiſtorique. Les héros de l'Iliade, entre ceux du même parti, s'inſultent & ne ſe battent point. Ajax même ne conçut le deſſein d'attaquer Ulyſſe, que lorſqu'il fut devenu fou.

Peut-être n'eſt-il pas inutile à la morale de bien conſtater que dans les tems vraiment héroïques on ne connoiſſoit pas la fureur des duels.

C'eſt une frénéſie moderne, fondée ſur ce miſérable point d'honneur, que perſonne n'a jamais pu expliquer ni définir, qui fait de l'homme un égoïſte féroce, & lui apprend à ſe ſubſtituer à la raiſon & à la majeſté des loix.

S'il s'agit de venger une injure, quelle injure peut autoriſer l'effuſion du ſang, & quelle injure véritable les loix ne répriment-elles pas ? Quant à ces affronts chimériques, ſi étrangers au véritable honneur, l'extravagance ſeule peut mettre dans une même balance la vie & une futile opinion.

Mais s'il s'agit de cette rivalité qu'allume

la jalousie entre deux hommes épris de la même beauté, alors il faut se référer à la décision que la raison naturelle dicte à *Arlequin sauvage.* Plus on la médite, & plus on voit qu'elle répond à tout. Le plus profond philosophe n'auroit pas mieux dit.

LIVRES ÉLÉMENTAIRES.

Les avantages solides de chaque science sont, dans leurs élémens, ordinairement simples & faciles. Voulez-vous aller au-delà? l'utilité décroît dès que l'intérêt curieux se manifeste.

Il faut établir par-tout des maîtres qui enseignent à lire, à écrire, à chiffrer; & voilà tout ce qu'il faut aux classes inférieures du peuple.

Il faut que tout homme aujourd'hui sache lire, écrire & compter, afin de pouvoir communiquer avec le siecle; s'il ne sait pas lire, il est trop foible parmi la génération actuelle; il deviendra méchant, il sera dangereux.

Tout livre élémentaire eſt utile, & il n'eſt pas toujours facile de tracer des notions claires, à la portée des eſprits ordinaires. On ne parle dans les académies, que d'eſprit, de génie, d'imagination ; & le bon-ſens, le bon-ſens, le vrai partage de l'homme, & qui doit être l'ame de ſes actions, on n'en dit rien : il eſt cependant plus rare que l'eſprit.

C'eſt le bon-ſens qui a fait les livres utiles ſur la pratique journaliere des arts & métiers, ſur les travaux des manufactures, ſur la grammaire, la géographie, la phyſique uſuelle, ſur ce qu'il importe à tous de ſavoir. L'eſprit auroit pu détruire une foule d'ouvrages populaires en voulant faire mieux.

Le bon-ſens, avec le bâton d'aveugle, ne fait qu'un pas après l'autre ; mais ce pas eſt ſûr. Le bon-ſens attend que l'expérience ait généraliſé & confirmé la regle : il ne propoſe que des choſes praticables ; il s'arrête aux moyens univerſellement adoptés ; il eſt aiſé, avec la langue ou la plume, de perfectionner les arts & les hommes ; mais guérir aujour-

du philosophe ? & pourquoi n'auroit-on pas la louable ambition d'être enfin lu & entendu du plus grand nombre, ainsi que faisoient les orateurs & les philosophes anciens ? Ces applaudissemens ne vaudroient-ils pas bien ceux que l'on reçoit dans une salle académique, devant quelques personnes disposées à admirer d'avance la couleur & le ton de l'école ?

Le secret de l'idiôme universel seroit-il donc plus difficile à saisir que le secret de l'idiôme académique qui plait au petit nombre ?

Qu'est-ce que l'homme ? C'est un être dont la nature est d'être foible, & le devoir de ne pas tomber. Ainsi commence *le Cathécisme de l'homme social*, par M. l'abbé Duval-Pyrau, imprimé de nos jours, avec approbation des censeurs & privilege du roi.

tique nouvelle, une morale amalgamée à cette politique, auront détruit ces livres où nous croyons trouver des vérités tranfcendantes; & il ne reftera peut-être, de tant de volumes mis à l'écart, que ces livres élémentaires qui, s'appuyant fur une bafe folide, mériteront de porter les fuperbes colonnes du temple reconftruit.

On prétend que chez les Chinois, des livres remplis de maximes morales, politiques, économiques, font dans toutes les mains, & contribuent autant que les loix à la tranquillité de l'état.

Il feroit à defirer qu'il y eût en France de pareils livres pour la multitude; les uns font trop fins, les autres trop académiques; ceux-ci ne font pas affez épurés; d'autres font d'une prolixité décourageante.

Nos beaux génies n'ont pas encore fu faire un bon *livre élémentaire;* ils n'y ont feulement pas fongé. Qui ofera tracer un cours de morale unie au fentiment, à l'ufage de ce bon peuple, qui ne mérite pas les dédains

chefs-d'œuvres de nos modernes ſculpteurs. Rien n'eſt ſi rare que l'invention, & l'invention ſeule conſtitue le génie.

Nous avons perdu le nom de celui qui inventa une roue. Il fit une machine compliquée qui nous paroît aujourd'hui très-ſimple; mais il falloit trouver l'axe. Toutes les machines dont nous nous ſervons ne ſont que des aſſemblages de roues.

PUDEUR.

QU'Y a-t-il de plus reſpectable & de plus ſacré que la véritable pudeur ? Qui oſera faire monter la rougeur au front d'une beauté pudique, encore dans l'ignorance des myſteres qu'elle ne ſoupçonne pas ? Qui oſera flétrir le doux incarnat d'un viſage chaſte & d'une ame pure, briſer ce cachet des vertus & corrompre un cœur paiſible que n'a point encore ému la honte ? Non, l'homme dépravé ſent mourir ſes projets ; il retient les mouve-

mens

mens de ſa langue empoiſonnée & de ſa main hardie ; il eſt déſarmé par un regard où brille la modeſte aſſurance. Il ſe retire, ainſi que l'homme le plus féroce détourne la roue de ſa voiture, lorſqu'elle menace d'écraſer un jeune enfant étendu ſur la route.

Manilius donne un baiſer trop tendre à ſa femme en préſence de leur fille, & Caton le Cenſeur exerce juſtement ſa cenſure contre Manilius.

Peintres & poëtes, apprêtez vos couleurs ! Albane & Geſſner, laiſſez-moi un inſtant vos pinceaux ! Soyez heureux du bonheur de l'innocence, vous qui me lirez. Reſſaiſiſſez tout-à-coup vos adoleſcentes années, retrouvez ce cœur neuf & ſenſible que vous croyiez perdu. Regardez ce jeune homme qui, d'un œil modeſte & enflammé, contemple la jeune beauté qui a bleſſé ſon cœur ; ſa tête ſe penche modérément, & prend l'air de l'extaſe. Ses paupieres ſont humides & rapprochées ; ſes yeux roulent doucement, & parcourent des pieds à la tête l'objet enchanteur ; il

admire le pan de fa robe prefqu'à l'égal de fon vifage ; fa bouche eft entr'ouverte , il refpire lentement & laiffe échapper un foupir qui s'entend à peine ; tous les mouvemens de celle qu'il adore déterminent les fiens. Il eft mu comme par une main divine ; tout ce qu'il fait eft gracieux , rapide , animé.

Quand il repofe à fes côtés, fes mains pendent négligemment ; il eft comme anéanti, & fon ame eft toute dans fon regard. Je ne fais quelle fenfation intérieure d'attendriffement & de langueur fe manifefte jufques dans fon filence. Son filence eft plus éloquent que ce qu'il dit ; il fent que la langue humaine eft trop imparfaite pour ce qu'il a à peindre ; il veut qu'on le devine.

On croiroit fa fenfibilité parvenue au plus haut degré ; mais elle reçoit un accroiffement qui fuit le degré de complaifance de l'objet adoré. Quand fon amante lui jette un regard, l'amant devient encore un nouvel homme ; il a quelque chofe alors de célefte. Il ne toucheroit plus à la race mortelle, s'il ne fem-

bloit desirer encore. Il est tout-à-la-fois enivré & tendre, véhément & soumis, fier & souple; & quelque touchante que soit la beauté de l'amante, malgré le triomphe & la joie qu'inspire à ses regards l'orgueil de se voir adorer, le jeune homme qui soupire à ses pieds est encore plus beau qu'elle; mais ce qu'il y a de plus ravissant, c'est que la pudeur la plus austere peut contempler le tableau de leurs chastes amours.

TACITE.

Ce que la plume peut faire en burinant des idées, nous est encore inconnu. Tel homme fait dix volumes, & ne dit rien à la pensée d'assez profond pour que l'on soit tenté de le relire. Tacite trace deux lignes, & ces deux lignes vous font rêver plusieurs jours.

Imaginez un Tacite qui pendant trois siecles écriroit sur différens objets, avec son génie fait pour saisir les rapports les plus éloignés;

& voyez fuir les bibliotheques dont les livres ne se diſtingueroient plus des murailles. La plume ſemblable à la ſienne, qui ne traceroit un mot que pour éveiller pluſieurs idées, feroit diſparoître une foule de volumes que notre vue courte interroge encore.

L'écrivain qui nous a fait concevoir l'empire qu'un ſeul homme pourroit avoir ſur tous, n'eſt plus. Savoir le lire aujourd'hui, eſt un mérite non moins rare peut-être que celui de ſavoir écrire.

Le méchaniſme du ſtyle de Tacite eſt vraiment original. L'ellipſe chez lui eſt très-fréquente. Comme il s'élance d'un objet à l'autre, il ne touche guere que les points dominans; il ſous-entend avec fineſſe; il ſupprime les idées intermédiaires; c'eſt une ame profonde qui ſemble avoir à la fois pluſieurs points de ſenſibilité.

Il eſt conſtant que le mouvement de l'ame d'un écrivain détermine le mouvement de ſa phraſe. La marche & la meſure de l'expreſſion ſont, pour ainſi dire, le geſte qui décele le ſentiment plus ou moins vif.

Tacite, dans sa précision hardie, observe l'ordre immuable des idées. On a cru son style perpétuellement coupé, & c'est faute de l'avoir bien considéré : à l'aide des conjonctions il ordonne de grandes masses ; & comme il apperçoit beaucoup de rapports, il enchaîne, par des liaisons grammaticales, ses phrases toutes dépendantes l'une de l'autre, quoique dominées par l'idée primitive. Ses constructions sont de la portée la plus hardie ; lorsqu'il sonde les replis du cœur des tyrans, il imite les sinuosités de leur caractere, & sa plume pénétrante va jusqu'au foyer caché où se voile le crime.

Le style de ce grand écrivain ne paroît compliqué que parce qu'il est riche, rapide, véhément ; qu'il rend à la fois les mouvemens physiques & moraux ; qu'il expose les fibres motrices des actions humaines. Quand on l'anatomise, on voit qu'il est doué constamment d'une rapidité énergique & facile. Comme son désordre est naturel ! Comme sa finesse est naïve ! La langue se ploie à ses

conceptions vigoureuses, & l'on diroit qu'il emprunte le voile de la politique, lorsque l'écrivain, pour dernier coup de pinceau, laisse au lecteur le soin de créer ou d'achever une réflexion.

Je n'examinerai point ici s'il donne à la conduite des empereurs la finesse de ses propres perceptions, & si, monté sur le trône, il n'eût pas été, s'il l'eût voulu, plus dissimulé encore que Tibere. Il veut que toute action ait une cause directe; il n'accorde presque rien à l'instinct; il en résulteroit qu'il faut beaucoup d'esprit pour être un méchant empereur.

Il a bien vu dans les abymes du cœur humain; mais il tourne tout en politique, il attribue incessamment la profondeur de son génie à des personnages qui ne pouvoient avoir des vues aussi recherchées : on diroit qu'il compte pour rien la nature & la fortune, tant il abandonne l'idée de leur pouvoir. Transformant des actions simples & ordinaires en marches compliquées & subtiles, il oublie que le caractere a des droits sur nos

actions, & que dans tous les mouvemens des têtes couronnées il entre quelque chose de leur tempérament. Mais il paroîtra toujours dangereux qu'un prince lise, entende & comprenne parfaitement Tacite; c'est à un particulier qu'il appartient de creuser cet auteur & de saisir ses profondes conceptions.

EMPEREURS ROMAINS.

QUELS furent ces mortels privilégiés, auxquels l'univers consentit à remettre cette immensité de pouvoir ? Comment, après les Brutus & les Caton, un seul homme se rencontra-t-il dominateur absolu du genre humain ?

Ces empereurs n'avoient *que deux bras comme un autre*, ainsi que le dit Corneille, & ils atteignoient au bout du monde : toutes les forces leur appartenoient, & ils en abuserent paisiblement.

Mais comment a-t-on obéi plus de huit

jours à Caligula, à Néron, à Domitien, à tous ces monftres qui fe jouoient de la vie & de l'exiftence des hommes ? Les bourreaux n'étoient-ils pas frappés à leur tour par d'autres bourreaux ? Le fang qu'ils verfoient ne devoit-il pas les avertir de la facilité qu'il y auroit à répandre le leur ? Y avoit-il dans cette formidable puiffance une force magique qui altéroit les cerveaux humains ? Et comment ce pouvoir énorme fe confolida-t-il par fes excès ?

Une puiffance, une autorité fans bornes irrite les paffions de l'homme, déjà fi actives ; elles montent à un tel degré de fureur, de folie & de prodigalité, qu'un homme devient, à la lettre, le mangeur de fon efpece.

Ce qu'il y a de plus incompréhenfible, c'eft que ces empereurs furent loués de leur vivant. Dès qu'un peuple eft tout-à-fait corrompu, l'adulation qu'il offre au trône devient fouple, ingénieufe & fine. On n'a jamais fi bien flatté, jamais la louange n'a été fi délicate, fi bien apprêtée.

Les empereurs qui ont établi l'impôt *pro haustu aeris*, faisoient bien de le percevoir ; puisqu'on avoit la complaisance de le leur payer. Il est un terme où l'esclave est plus coupable que le despote.

Ces empereurs se sont précipités dans des abominations qui prouvent à quel degré de dépravation monte le despotisme, quand la lâcheté des hommes lui a concédé tout pouvoir. Ils forment à la vérité une exception parmi les souverains, & doivent être relégués, en morale & en politique, dans les mêmes classes où l'on relegue les monstres en physique. Mais que les fauteurs du despotisme contemplent les peintures vivantes de ces affreux caracteres, dont la nature humaine fut épouvantée.

COMMERCE.

Si le commerce n'entretenoit pas des guerres inévitables, longues & destructives, causées par la jalousie des états, il faudroit le bénir; il seroit alors le bienfaiteur de l'univers.

C'est lui qui accumule autour de l'homme les jouissances dont il est si avide & qu'on ne peut condamner quand on songe qu'il a un cœur qui demande à sentir, une imagination qui vole au-devant des jouissances, une ame qui sait apprécier les nuances de la volupté & en connoître le prix.

Toutes les productions de la nature appartiennent en effet à l'homme, le plaisir est son essence; aucun être n'a été mieux organisé pour recevoir des sensations fines & multipliées : il n'est point fait pour les privations, il devient dur & farouche par elles; il est plus tendre, plus humain, plus enjoué, lorsqu'il jouit d'une existence plus agréable.

L'homme ne brave les périls, les fatigues & la mort, que pour repoſer un inſtant dans les bras de la volupté : elle ſympathiſe trop avec ſon être pour qu'il puiſſe jamais s'en détacher : ſes facultés n'ont preſque pas de bornes pour ſes jouiſſances : il ſeroit donc inhumain de lui interdire les fruits que le ſoleil a mûris ſur tous les coins du globe.

Mais en même tems, lorſque le philoſophe voit des maux ſans nombre qui précedent ces courtes jouiſſances, le prix infini qu'elles coûtent, puiſqu'elles ſont achetées du ſang des hommes, & les motifs de diſcorde qui ſubſiſtent & qui s'accroiſſent, alors il voudroit fermer ces climats étrangers, ſource de tant de diviſions ſanglantes ; il voudroit réduire l'homme à regarder ces richeſſes comme des fruits empoiſonnés ; il croiroit ajouter à ſon bonheur, en lui enlevant des beſoins qui, tout délicieux qu'ils ſont à ſatisfaire, peuvent être rangés parmi les beſoins factices, puiſqu'il n'étoit point malheureux avant de les connoître, & qu'il ne le ſera pas davantage en les perdant de vue.

On a agité quelquefois, ſi l'on devoit honorer le commerce. Il lui faut des encouragemens, de la protection. Mais il faut garder les honneurs pour des profeſſions plus diſtinguées. La gloire eſt pour les artiſtes, & le profit pour les marchands. Il faut que le commerçant ſoit payé de ſes peines, récompenſé de ſes travaux, eſtimé quand il s'eſt rendu eſtimable; mais l'honneur n'eſt pas ſon patrimoine.

Cette eſpece de gloire qui forme un ſupplément, eſt faite pour récompenſer le guerrier, le magiſtrat, l'écrivain, l'artiſte inventeur, parce que leurs ſalaires ſont bornés, & que ſi l'on attribuoit la gloire à un négociant lorſqu'il eſt déjà favoriſé des dons de la fortune, les autres états n'auroient aucun aiguillon pour les efforts déſintéreſſés dont ils ont beſoin dans la carriere orageuſe qu'ils parcourent.

OFFICIERS.

Le soldat n'expose-t-il pas sa vie comme le premier officier ? ne se bat-il pas avec le même courage ? Est-il connu, est-il honoré ? Non : il n'a risqué que sa vie, l'officier a risqué sa vie & sa fortune : la gloire l'attend ; savez-vous pourquoi ? A raison du second sacrifice.

Un officier est quelquefois pédant comme un régent de college : il fait un étalage des termes de son art, comme celui-ci du nom de ses auteurs ; il est permis d'avoir la couleur de son état, mais l'affiche en sera toujours fastidieuse.

Voilà cent mille hommes en marche. Il est impossible qu'il n'y ait pas parmi eux un Turenne ; mais cet homme, jeté hors des routes qui conduisent aux grades supérieurs, reste dans l'obscurité.

Quoique la tactique nouvelle soit toute différente de la tactique ancienne, le militaire

ne sauroit trop lire l'histoire & y étudier les manœuvres savantes des anciens capitaines. Ils apprendront l'art de connoître le prix du tems, des lieux, des occasions, & ils jugeront l'homme avant tout; car il faut encore plus étudier le génie de son adversaire que la nature du terrein.

C'est un malheur pour l'état qui a tellement subdivisé les emplois, qu'un militaire aujourd'hui ne peut plus que tuer, & que les soins de l'administration d'une campagne, soins importans & journaliers, sont au-dessous de lui.

Chez les anciens, le guerrier ne rougissoit point de fournir aux besoins de la vie de ceux qui alloient combattre. Le métier de la guerre n'étoit pas seulement celui de la dévastation; il embrassoit toutes les parties qui pouvoient conserver les légions, épargner l'effusion du sang. Ces habiles généraux prenoient soin du soldat tout entier.

La discipline est nécessaire; mais trop austere elle décourage, elle fait du soldat une

marionnette qui ſait mieux obéir que combattre. Il ne fuira pas, mais ſaura-t-il attaquer ?

A toutes ces grandes maſſes mouvantes il faut une ame : ſi elle eſt éternellement paſſive, que deviendra-t-elle un jour de bataille, où le ſoldat a beſoin de forces ſurnaturelles ?

C'eſt la liberté qui donne de l'énergie, qui inſpire de la vigueur, & qui fait faire au militaire plus qu'on ne lui a demandé. Quand un homme riſque ſa vie, laiſſez-lui du moins l'honneur de la perdre à ſon gré ; ne le condamnez point à être tué là préciſément ; laiſſez-le mourir un peu plus loin ; le ſoldat mourra ſans ſe plaindre, & le général s'en trouvera mieux.

Qui a emporté les villes d'aſſaut ? Qui a forcé les phalanges victorieuſes ? Qui a affronté une artillerie foudroyante ? C'eſt un noble déſeſpoir, une fougue indépendante, un moment où l'on a bravé les regles, les combinaiſons & les ordres du général. Le tout eſt de vaincre.

Pourquoi les jeunes officiers ſont-ils ceux qui mettent le plus de dureté dans le commandement ? C'eſt qu'ils n'ont pas encore l'expérience qui enſeigne que le ſoldat obéit ſans murmure à celui qui commande ſans humeur, & que, le moyen le plus ſûr de façonner à l'obéiſſance les caractères les plus indociles eſt de ne rien exiger qu'au nom de la loi; par ce moyen l'officier ne fait point haïr l'autorité.

Le grand art du général eſt de bien connoître le génie de la nation qu'il conduit, pour en régler l'uſage. Le François bouillant, impétueux, eſt capable d'exécuter ce que le courage tranquille d'un peuple phlegmatique ne peut entreprendre ſans témérité. Voici un exemple tiré de la vie du brave Chevert.

Le ſiege de Prague eſt réſolu. Tandis que Chevert prépare en ſilence tout ce qui eſt néceſſaire pour aſſurer le ſuccès de l'eſcalade, Maurice couvre ſon deſſein en donnant deux fauſſes attaques. On avoit beſoin d'un ſoldat aſſez intrépide pour ne pas raiſonner ſur le péril

péril & s'élancer le premier sur le rempart. M. de Chevert, qui savoit parler à chacun sa langue, adresse cette bizarre & persuasive instruction au grenadier qu'il choisit pour être l'exécuteur de son dessein.

« Ecoute-moi bien (lui dit-il avec un ton » d'assurance); quand tu seras sur le rempart, » tu t'avanceras vers la sentinelle; elle criera, » *qui va là?* Point de réponse. Elle criera » une seconde fois, garde-toi bien encore » de répondre; elle fera feu sur toi, elle te » manquera; alors tu t'élanceras sur elle, tu » la poignarderas; moi, je serai là pour te » soutenir. »

Qu'auroit fait un autre en pareille occasion? Une des maximes favorites des grands, est que tout est possible avec l'argent, quoiqu'ils ne tentent rien sans éprouver le contraire. Ils ne connoissent que ce moyen pour mouvoir les hommes. Comme ils ne feroient rien sans argent, ils ne conçoivent rien au-dessus de l'argent. Le militaire que nous supposons à la place de M. de Chevert, n'eût

donc pas manqué de prendre, dans une compagnie de grenadiers, un homme de bonne volonté, à qui il eût promis & donné une bourse. Le soldat alloit fermer les yeux sur le danger ; l'officier imprudent l'eût découvert par la récompense promise ; & l'homme qui n'en voit jamais qu'il puisse mettre en équilibre avec sa vie, ou manquoit, ou hasardoit le succès par la crainte ou la précipitation que produit nécessairement un péril évident.

Il nous manque encore un plan de constitution militaire national, c'est-à-dire, un plan calculé sur les moyens, le génie & la puissance de la nation. Qui n'a senti la nécessité de conduire un peuple d'après son caractere ? Ceux qui ne reconnoissent point cette importante vérité, ne risquent-ils pas de mener par tous les degrés du désespoir la partie de la nation dont l'état est de s'honorer, & celle de toutes les nations de l'Europe, qu'avec ces deux seuls moyens, l'honneur & la confiance, il est si facile d'élever à tous les genres de prodiges.

CURES DE CAMPAGNE.

LE clergé en France a pour chefs des prélats distingués par la naissance, & qui, environnés de la pompe du luxe, jouissent paisiblement de leur opulence : ils fixent les regards ; mais qui s'occupe de l'humble curé de paroisse, du pauvre pasteur de campagne, chargé de tous les travaux apostoliques ? Jetons les yeux sur ces hommes ignorés, dont la fonction perpétuelle est de diriger les ames du peuple, & qui, par leur position, sont capables de seconder en tout tems les vues bienfaisantes de l'administration.

Le curé de paroisse dans les villes n'a qu'un revenu modique, & celui de village possede à peine le nécessaire ; il est une charge de plus pour les pauvres paysans dont il est appellé à être le pere. Ne seroit-il pas de la politique de leur accorder un peu plus d'aisance ? Le superflu d'un curé se répand

toujours ſur ce qui l'environne. Appellé par ſon miniſtere à des actes de charité, il réſulteroit un double avantage de le mettre en état de ſoulager lui-même ſes paroiſſiens; & leur reconnoiſſance, jointe à la vénération qu'on porte à ſon caractere, donneroit plus de poids à l'autorité paſtorale.

L'état, en ſalariant davantage les fonctions des curés de campagne, ſeroit en droit d'exiger deux des travaux qui s'accorderoient parfaitement avec le loiſir dont ils jouiſſent. Inſtruits, ils inſtruiroient les autres. Ils ſont lettrés parmi des hommes ignorans & groſſiers; eux ſeuls parlent au peuple aſſemblé; ils poſſedent le genre d'éloquence convenable: quels autres organes le gouvernement pourroit-il choiſir pour répandre quelqu'idée nouvelle, & faire adopter un projet qui auroit beſoin d'être appuyé ſur la baſe de la confiance? Qui peut mieux préparer les eſprits, & les réconcilier avec l'adminiſtration qui de loin paroît toujours effrayante, détruire enfin ces bruits populaires dont on ne connoît

ni l'origine ni le but, & qui ſouvent s'oppoſent à toute amélioration?

Enſeigner la ſaine morale, combattre la ſuperſtition & le fanatiſme, ruiner de vieux préjugés, expliquer quelques-uns de ces phénomenes qui effraient l'ignorant & malheureux villageois, donner quelques notions d'hiſtoire naturelle & d'agriculture; quel bien peut faire un bon curé de campagne, s'il réunit un eſprit juſte à un cœur honnête! Il fera chérir le gouvernement; il répandra des lumieres utiles; il formera des ſujets fidelles & de bons agriculteurs.

Dans ce tems où l'on appelle de toute part les lumieres les plus favorables, où l'on tend généralement au plus grand bien, les curés de campagne doivent être conſidérés comme les conſolateurs nés du peuple; ils peuvent lui faire aimer ſon état. Si le gouvernement eſt un pilote attentif aux moindres orages, ne lui faut-il pas des mains promptes & habiles, pour ployer au beſoin les voiles & manier les cordages? Or, les curés qui

commandent par la parole aux classes laborieuses de la société, assimilés à l'esprit du bien public, peuvent contribuer dans plus d'une occasion à l'exécution des ordres les plus sages. Mais, je le répete, il faudroit que ces conducteurs spirituels fussent mieux récompensés de leurs fonctions journalieres, & qu'un revenu plus ample les mît au-dessus de toute dépendance de leurs ouailles.

Je connois plusieurs de ces bons curés de campagne, qui, malgré l'extrême médiocrité de leur prébende, trouvent le moyen de faire infiniment plus de bien que des millionnaires même généreux : leur charité active, industrieuse, fait créer mille ressources. Les uns savent préparer des remedes simples aux malades qu'ils consolent, & s'opposent aux prestiges des charlatans ; les autres, livrés aux travaux de l'agriculture, la perfectionnent par leur exemple.

En général, leur vie est innocente & leurs mœurs sont honnêtes ; il y a peu de scandale parmi eux, parce qu'ils ont besoin de l'es-

time de leur troupeau ; ces hommes respectables vivent loin du bruit & des regards du monde ; inconnus, oubliés & contens de leur obscurité, leur vie s'écoule dans la pratique des devoirs prescrits par l'évangile.

Oh ! qu'il m'est doux de rendre publiquement justice à cette portion d'hommes que j'honore, & que le gouvernement pourroit choisir comme les canaux des idées les plus saines ! Toutes leurs fonctions sont paternelles & pourroient embrasser encore plus d'objets ; ils n'agissent que par la voie de la persuasion ; quel organe plus heureux & plus prompt entre l'autorité & le peuple !

FIN du Tome I.

TABLE.

Avant-Propos. Page 1
Océan. 4
Jugement dernier. 12
Feu. 14
Sommeil. 15
Economie. 17
Horace. 18
Conscience. 19
Hymne au Printems. 20
Baleine. 26
Matelot. 28
Oiseau. 29
Globe. 30
Firmament. 37
L'Optimisme. Songe. 39
Crainte de Dieu. 74

Ruines. 78
Pape. 80
Amitié. 82
De la guerre. Songe. 87
Suicide. 118
Imprimerie. 121
De l'Amour. Songe. 127
Dialogue entre un Philosophe & son Jardinier. 181
De la fortune & de la gloire. Songe. 213
Anatomie. 241
Contre l'Homere traduit en françois. 266
Discours prononcé par M... pour sa réception à l'académie de... 293
Epître à un ami. 301
Derniere Lettre du roman de Julie, ou de la Nouvelle Héloise. 308
Lettre d'Ovide exilé, à un ami. 317
Ecriture. 322

Ecrivains. 327

FABLES. *Le Peré mourant & ses deux Fils.* 333

Le Denier & le Louis d'or. 334

Le Coucou & l'Hirondelle. 335

L'Homme & le Buisson. 337

Le Singe & l'Huître. 338

Brièveté de la vie. 340

Abdication. 344

Conversation. 349

Milton. 353

Style laconique. 354

La tragédie de Brutus. ibid.

Batailles. 355

Du duel. 360

Livres élémentaires. 362

Etriers. 367

Pudeur. 368

Tacite. 371

Empereurs Romains. 375

Commerce. 378
Officiers. 381
Curés de Campagne. 387

MAY [illegible] 1951